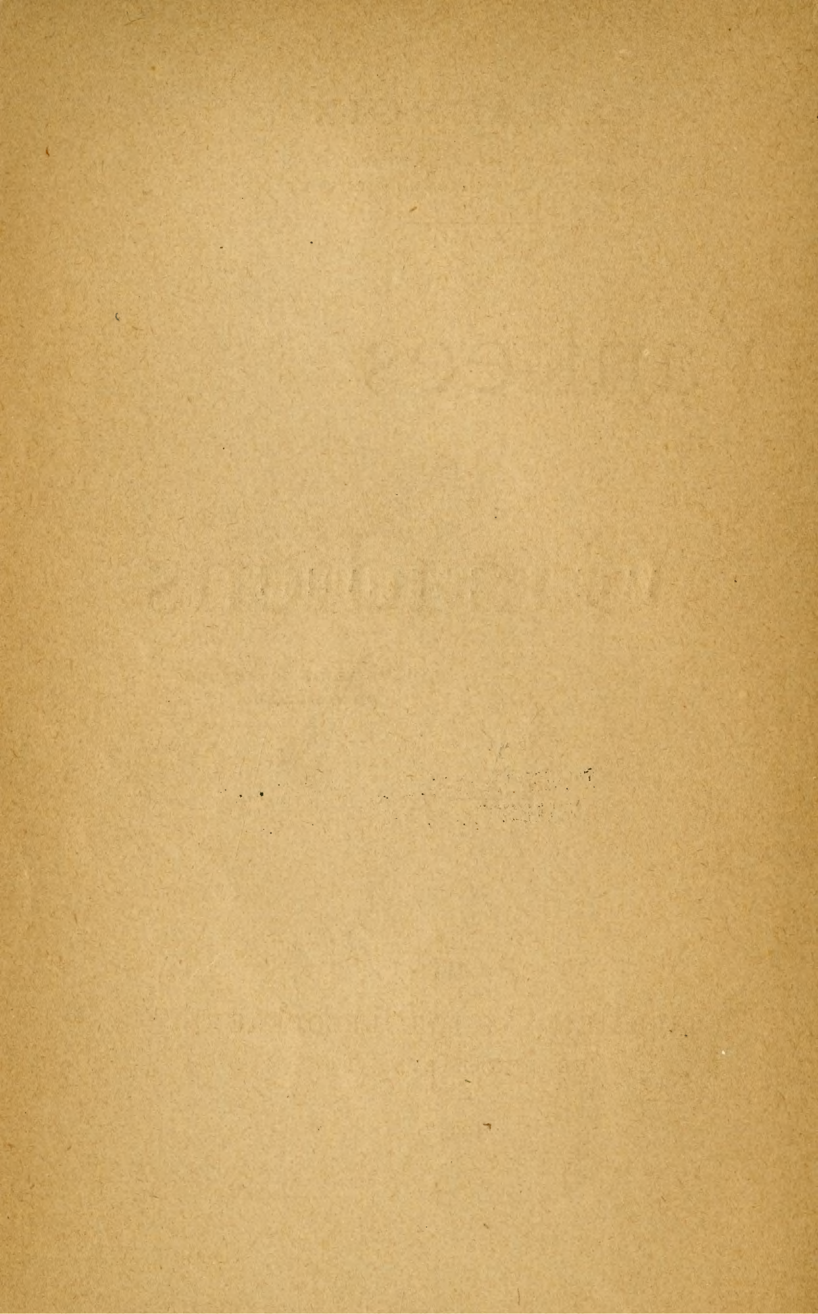
# YANKEES ET CANADIENS



L. LACROIX

DOCTEUR ÈS LETTRES
AUMONIER AU LYCÉE MICHELET

# Yankees et Canadiens

Impressions de voyage
en Amérique.



PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
RUE BONAPARTE, 90

1895

Il y a trente ans, on était bien près de regarder comme un héros quiconque avait traversé l'Atlantique. Les Américains qui venaient en France nous inspiraient une sorte de respect; et quant aux Français qui, au retour d'une expédition dans ces lointains pays, racontaient à leurs compatriotes les merveilles qu'ils y avaient vues, on n'avait pas assez d'admiration pour leur vaillance et leur intrépidité. Ils étaient pour nous ce que sont aujourd'hui les Brazza, les Binger et les Monteil, c'est-à-dire des hommes extraordinaires, doués d'une audace, d'un

courage et d'une ténacité qui ont été refusés aux simples mortels.

Actuellement, nous avons l'enthousiasme moins facile. La raison en est que les Français qui vont en Amérique sont beaucoup plus nombreux qu'autrefois; et de plus, la traversée de l'Atlantique est devenue si facile et si rapide que, franchement, on aurait mauvaise grâce à tirer vanité d'un si mince exploit.

Je me garderai donc bien de me comparer à Christophe Colomb pour avoir eu récemment la chance de passer plusieurs semaines sur le sol américain.

J'éviterai plus soigneusement encore de formuler des jugements sur les institutions et les mœurs d'un pays que je n'ai traversé qu'en courant. Je me propose simplement de noter mes impressions de chaque jour et de dire avec une entière sincérité, ce que j'ai vu et ressenti.

On n'est pas depuis vingt-quatre heures à New-York que les Américains vous posent

invariablement cette question : « Comment trouvez-vous le pays? » Pour peu qu'on soit Gascon, on se tire d'embarras en répondant que le pays est ravissant et que le peuple américain est le premier peuple du monde. Vous pouvez sans crainte forcer un peu la note : personne ne vous contredira.

Quant on rentre en France, on entend aussi l'inévitable question : « Comment avez-vous trouvé l'Amérique? » Seulement il est plus délicat de répondre. On n'éprouve aucune peine à reconnaître que l'Exposition de Chicago était grandiose et que les chutes du Niagara sont un des plus magnifiques spectacles du monde. Mais le peuple américain lui-même? Comment l'apprécier? Quelles sont ses qualités et quels sont ses défauts? — C'est là qu'est la difficulté, et l'on ne sait comment y échapper. Louer tout sans réserve, c'est laisser croire qu'on n'a rien vu ou rien voulu voir; et, d'un autre côté, dire toute sa pensée et faire une large part aux critiques par amour de la vérité, c'est

se brouiller avec tous les Américains qu'on a rencontrés et qui ont été aimables pour vous.

Au risque de me faire lapider lors de mon prochain voyage en Amérique, je dirai ce que je crois être la vérité.

L. Lacroix

---

# YANKEES ET CANADIENS

## CHAPITRE I

### DU HAVRE A NEW-YORK

Les adieux. — Visite de la *Touraine*. — Tempêtes et brouillards. — Gargantua à bord. — Arrivée du pilote.

### I

Je me suis embarqué au Havre, le 12 août 1893, à bord de la *Touraine*.

C'était la première fois que je faisais une traversée un peu importante, et mes essais antérieurs n'étaient pas de nature à me rassurer sur le succès de mon expédition. Je me sentais le pied si peu marin !

Et puis, en dehors de l'appréhension du mal de mer, il y a toujours les émotions du départ. On a beau se dire que le bateau est d'une solidité à toute épreuve, que la mer est rare-

ment mauvaise à cette époque de l'année, et que toutes les chances se trouvent réunies pour qu'on arrive sans encombre de l'autre côté de l'Océan; n'importe! au premier coup de piston de la machine, quand on sent que le navire s'éloigne du quai, il est bien difficile de ne pas éprouver un petit serrement de cœur. On fait bonne contenance, pourtant; on répond, le sourire aux lèvres, aux saluts envoyés de loin par les parents et les amis qui restent sur la jetée pour assister à votre sortie du port. Tant qu'on est en vue du Havre, on demeure sur le pont. Il semble qu'on ne veuille rien perdre de ces côtes de France qui se profilent à l'horizon et qu'on sera si heureux de saluer, au retour, quand ce bateau, ou un autre, vous ramènera, le corps brisé de fatigue et le cœur affamé de revoir tous les êtres qui vous sont chers.

Mais on ne reste pas longtemps sous l'empire de ces sentiments qui envahissent l'âme de tous les voyageurs, au moment où le paquebot gagne la haute mer. Une cloche sonne; c'est l'heure du déjeuner; et ma foi, au risque de scandaliser mes amis, je leur dirai qu'il n'y a rien de tel qu'une table bien servie pour couper court aux tristesses de la séparation.

On descend donc à la hâte dans la salle à manger : elle est éblouissante de dorures et de décorations de toutes sortes. Trois longues ta-

bles vont d'un bout à l'autre, dans l'axe du navire ; et de chaque côté, à babord et à tribord, sont alignées d'autres petites tables, réservées aux familles et à des groupes d'amis qui retrouvent ainsi un peu de cette intimité indispensable pour la bonne humeur.

On s'installe au hasard de la rencontre, ou au gré de ses sympathies. Les places ne seront définitivement données par le maître d'hôtel que pour le repas du soir.

Il va sans dire que le maître d'hôtel ne violente personne. Il suffit d'aller le trouver et de lui exprimer un désir (surtout si la demande est accompagnée d'une gratification convenable), pour être immédiatement satisfait : on est sûr d'être le voisin de table de la personne pour laquelle on se sent de l'amitié.

Le premier déjeuner est terminé. On remonte aussitôt sur le pont, espérant qu'on découvrira encore les côtes normandes. Mais on a beau recourir aux meilleures jumelles : on ne voit rien à l'horizon. Pendant sept jours, on sera ainsi entre le ciel et l'eau.

Que faire pour tuer le temps?... On commence par visiter le navire. Aucune occupation n'est plus instructive ni plus agréable que celle-là.

La *Touraine* est le plus beau des transatlantiques français. Il faut dire aussi qu'il est le

plus récent : c'est au mois de juin 1891 qu'il est sorti des chantiers de Penhoët, près de Saint-Nazaire. Il a coûté environ 10 millions.

Ses dimensions sont vraiment colossales. Voici les chiffres qui m'ont été fournis par un officier : longueur, 163 m. 65 ; largeur, 17 m. 10 ; tirant d'eau 17 m. 30. On ne cite guère que deux ou trois paquebots de Liverpool et de Hambourg, qui aient des dimensions un peu supérieures.

La *Touraine* a deux machines, ce qui augmente beaucoup la vitesse de sa marche. Elle fait la traversée de l'Atlantique en six jours et dix-huit heures. On dit que quelques navires de la ligne Cunard, de Liverpool, mettent parfois quelques heures de moins à effectuer ce trajet; mais pour cela, ils sont obligés de forcer leurs machines, et les voyageurs qui ont pratiqué les deux lignes affirment qu'il y a plus de régularité dans la marche des paquebots français.

Voici d'ailleurs, à titre de document, le tableau exact des distances franchies chaque jour par la *Touraine*. Ces distances sont évaluées en milles : on sait que le mille marin équivaut à 1852 mètres.

| | | |
|---|---|---|
| 1er jour | ...... | 504 milles. |
| 2e — | ...... | 467 — |
| 3e — | ...... | 480 — |

| | | | |
|---|---|---|---|
| 4e | jour . . . . . . | 479 | milles |
| 5e | — . . . . . . | 452 | — |
| 6e | — . . . . . . | 468 | — |
| 7e | — . . . . . . | 301 | — |

Il résulte de ces chiffres, que la vitesse moyenne du navire était, chaque jour, de 850 à 900 kilomètres. On dit que, dans quelques années, grâce au progrès des machines, on arrivera à faire la traversée en cinq jours. Je le souhaite vivement; mais on devra reconnaître que, dans les conditions actuelles, on n'a pas trop lieu de se plaindre.

Il faut visiter la salle des machines pour se rendre compte du degré de perfection auquel est arrivé l'art des constructions navales : c'est une merveille de combinaisons et d'agencements ingénieux. Mais je ne conseille pas cette visite à tout le monde. Il faut avoir l'estomac très robuste pour n'être pas incommodé par la chaleur intense et par l'odeur d'huile chaude qui règnent dans cette salle : je ne sais rien de plus étouffant ni de plus écœurant.

Généralement, les passagers restent toute la journée sur le pont, qui est splendide. La partie réservée aux premières n'a pas moins de 100 mètres de long, ce qui permet de faire de véritables promenades.

Quand le temps est mauvais, on se retire dans les salons.

On y trouve des tables pour faire sa correspondance, une bibliothèque, un piano, des journaux même, et surtout une très grande variété de fauteuils, de canapés et de chaises longues, sur lesquels on est tout heureux de se reposer, quand on est incommodé par le mal de mer.

Ils sont très rares, les passagers qui échappent à ce mal. Il sévit particulièrement au début de la traversée. Mais avec une bonne hygiène et surtout avec du Champagne frappé, on en triomphe facilement. La pire des choses est de se laisser abattre. Il faut réagir, marcher, se distraire et bientôt on finit par être maître de la situation.

Il y a des malheureux qui, dès les premières atteintes du mal, vont s'enfermer dans leur cabine. Ceux-là sont perdus. Ils seront obligés de rester constamment couchés pour ne pas souffrir, et on ne les verra reparaître sur le pont que le jour du débarquement : on les a très spirituellement appelés *des passagers de cale*.

Les cabines, qu'elles soient extérieures ou intérieures, sont généralement à deux places. Elles sont commodes et bien aménagées ; mais les couchettes sont petites, et je dois ajouter

que lorsque le sort vous a dévolu la couchette supérieure, on est dans une situation assez peu enviable. Ces exercices d'acrobatie auxquels il faut se livrer, matin et soir, pour atteindre son lit ou pour en descendre, ne m'ont jamais beaucoup souri. Mais en revanche, une fois qu'on est installé, on ne tarde pas à bien dormir. Le roulis du navire, quand il n'est pas exagéré, devient une sorte de bercement qui n'est pas dépourvu de charme.

Les cabines, comme d'ailleurs toutes les parties du navire, sont éclairées à la lumière électrique. La *Touraine* compte 872 lampes à incandescence. Un ingénieur électricien, qui a rang d'officier, est spécialement chargé d'en assurer le service, et, grâce à sa vigilance, tout fonctionne avec une régularité parfaite.

Que dirai-je encore pour montrer jusqu'où va la prévoyance de la Compagnie, afin d'assurer le confortable des voyageurs? On trouve tout, à bord : salles de bain, salon de coiffure, bar, café, fumoir, bibliothèque et jeux de toutes sortes. Comment se fait-il qu'avec tant de ressources sous la main, il y ait encore des gens qui s'ennuient pendant ces huit jours de traversée? C'est un mystère que je ne me charge pas d'expliquer. Il paraît, du reste, que beaucoup d'entre eux cherchent une distraction dans le poker ou le baccarat.

Il est impossible de visiter un bateau sans faire la connaissance du capitaine. Le commandant Frangeul qui gouverne la *Touraine*, est un brave Breton à la face réjouie et à la parole pleine de rondeur familière et bon enfant. Il est l'idole des passagers. Chez lui, rien de l'officier gourmé et réservé. Il a commencé par être mousse ; lentement et à la force du poignet, il a gagné un à un tous ses grades. Mais les galons qu'il a successivement conquis ne lui ont rien enlevé de sa jovialité.

Tous les jours, quand le temps est beau, il descend de sa passerelle et se promène quelques minutes sur le pont pour voir les passagers. C'est sa *revue* à lui, et elle produit toujours son effet.

Il préside lui-même tous les repas. Tout naturellement, il place à ses côtés les voyageurs de distinction, et surtout les dames qui lui ont été recommandées, et, de sa bonne grosse voix, il raconte mille histoires amusantes qui font le bonheur des convives. Il faut bien croire qu'on ne s'ennuie pas à sa table, car, pour y être admis, il n'est pas d'intrigue ou de ruse dont on ne fasse usage: un tabouret à la Cour de Louis XIV n'était pas disputé avec plus d'acharnement par les belles duchesses de l'époque.

Excellent capitaine, du reste, et d'une habileté reconnue pour faire manœuvrer un grand

navire. On dit qu'il va prendre sa retraite. Ce sera grand dommage! Si les passagers étaient consultés, la Compagnie le maintiendrait certainement à bord de la *Touraine* (1).

Je ne dis rien des officiers placés sous les ordres du commandant Frangeul : on n'a aucune relation avec eux. L'équipage, m'a-t-on dit, compte trois cent quatre hommes. Si l'on ajoute à ce chiffre celui des passagers, on arrive à un total de douze ou quinze cents personnes. Un grand paquebot est donc bien, comme on l'a dit, une ville flottante. Aucune métaphore n'est plus juste que celle-là. C'est une brillante situation que d'être ainsi à la tête d'un beau navire. Mais quelle effroyable responsabilité!...

Il est visible que le capitaine en sent tout le poids, les jours où la mer est mauvaise. Ces jours-là, il ne quitte pas sa passerelle. Il est tout à son devoir. On devine un homme qui est sur le qui-vive et qui prend toutes les précautions possibles pour ne pas mettre en péril les nombreuses existences qui lui sont confiées.

Il y a quelque chose qui le préoccupe plus qu'une tempête, c'est le brouillard, et malheureusement il est presque impossible d'y échapper. Quand on arrive dans les parages de Terre-

1. Nous apprenons avec regret qu'il n'a pas été tenu compte des vœux des passagers, et que, depuis quelques mois, le commandant Frangeul a été mis à la retraite.

Neuve, la température se refroidit tout à coup et le bateau entre dans une région tellement chargée de brouillards épais qu'on ne peut rien voir à quelques mètres devant soi. Un abordage est toujours à craindre, et si, par malheur deux navires se rencontrent, il est très rare que l'un ne soit pas coupé par l'autre. Aussi, pour éviter toute collision et pour donner l'alarme aux bateaux qui seraient dans le voisinage, le capitaine fait-il un emploi constant de la sirène.

Rien n'est lugubre comme les sifflements prolongés et stridents de cette machine : on dirait le rugissement d'un grand fauve. On a presque la sensation d'être en détresse, et pour peu qu'on ait l'imagination ardente, on rêve de naufrages, et l'on tient toute prête sa ceinture de sauvetage.

Il paraît qu'en mai et en juin, on court aussi le danger de rencontrer des *icebergs*; ce sont d'énormes blocs de glace qui, heurtant un navire, le font sombrer, ou lui causent tout au moins de sérieuses avaries. Mais, au mois d'août, les *icebergs* sont une rareté; aussi n'ai-je pu me rendre compte de ce phénomène.

Après le commandant, le personnage le plus important du bord, celui qui, par la nature de ses fonctions, est le plus en mesure de soutenir le physique et le moral des passagers, c'est le cuisinier. Celui-là, on le voit peu; mais j'estime

que c'est un tort, car c'est à lui que devrait revenir la meilleure part des compliments que les voyageurs adressent d'ordinaire au capitaine ou au commissaire, après une heureuse traversée.

Quels repas, mes amis, et combien nombreux ! A vrai dire, la vie à bord se passe à peu près exclusivement à manger. On vous sert six repas par jour, et chacun d'eux suffirait à un maçon pour toute la journée.

Il y a un premier déjeuner, le matin, de 7 heures à 9 heures, et ce n'est pas, croyez-le, une minuscule tasse de café ou de chocolat : vous avez droit à plusieurs plats de viande et à un chiffre incalculable de menues friandises. Un détail qui m'a beaucoup intrigué, c'est que, matin et soir, on voit figurer sur la table, d'un côté, un plat de pruneaux, et, de l'autre, un pot de confitures de coings. Sans être grand clerc en médecine, il est facile de deviner que ces deux aliments ont été placés là dans des intentions très différentes. Evidemment, il y a eu colloque entre le médecin et le cuisinier, et c'est sur les indications du premier que le second a voulu ainsi parer à toutes les éventualités.

De 10 heures à midi, grand déjeuner. C'est un repas qui, par l'abondance, la variété et le soin exquis des mets, serait capable de satisfaire le gourmet le plus raffiné. Le tout est arrosé des meilleurs crus de Bordeaux, blancs et rouges,

et les bouteilles vides sont constamment remplacées par des bouteilles pleines, sans que la munificence de l'administration se lasse jamais. Le repas se termine toujours par une tasse de café, — sans liqueurs. Ceux qui désirent y ajouter un petit verre de fine champagne, vont le prendre au bar : c'est ce que l'on appelle un *extra* qui se paye à part, comme du reste toutes les fantaisies qui sont en dehors du régime commun. Si vous désirez de la bière, du bourgogne ou même du champagne, vous faites un bon et l'on vous apporte immédiatement ce que vous avez demandé. Seulement, le dernier jour de la traversée, on vous présentera tous les bons portant votre signature, et, dame ! si vous n'avez pas su compter, on vous donnera gratuitement une excellente leçon d'addition.

A 2 heures, lunch ; il se compose de toute une série de viandes froides, poulet, jambon, foie gras et de gâteaux ; le tout assaisonné de thé et de café.

A 6 heures, le dîner, qui est encore plus somptueux que le déjeuner, comme en témoignera le menu ci-joint, que j'ai gardé à titre de souvenir.

MENU DU 18 AOUT 1893

Consommé à la Crème.
Potage Gombo.

Turbot, sauce ravigote.
Selle d'agneau Soubise.
Suprême de volaille chevalière.
Asperges en branches, sauce mousseline.
Artichauts Barigoule.
Filet de bœuf parisienne.
Dindonneau truffé.
Salade.
Gâteau breton — Nougat.
Glaces vanille et fraises.
Dessert.

Enfin, n'oublions pas le thé, qui se sert à 9 heures du soir et qui est accompagné de gâteaux et de force compotes et confitures. Il m'a semblé que les Français n'assistaient qu'en petit nombre à cette collation tardive; mais les Anglais, et surtout les Américains, se seraient crus déshonorés d'y manquer. Evidemment, ces gens-là ont un estomac de rechange.

Voilà le régime suivi par tous les passagers qui font la traversée sur les transatlantiques français. On comprend la vogue dont ces navires jouissent même auprès des étrangers. Il est clair que la supériorité de la cuisine est pour beaucoup dans leur succès.

La ligne Cunard, de Liverpool, a essayé à maintes reprises de s'attacher à prix d'or des cuisiniers français pour le service de ses paquebots. Mais, chose curieuse, ces cuisiniers on

trompé toutes les espérances qu'ils avaient fait concevoir. Est-ce leur patriotisme qui leur défendait de mettre les secrets de leur art au service d'une Compagnie étrangère et rivale ; ou bien sont-ce les exigences un peu barbares des palais anglais qui ont gâté leur goût ? Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, ils se sont fait payer fort cher pour faire une cuisine très médiocre.

J'ai voulu savoir ce qu'un seul voyage coûtait à la Compagnie pour le chapitre des vivres. La *Touraine* dépense environ 45.000 francs pour la nourriture des passagers et de l'équipage. Ce chiffre prouve combien largement la Compagnie sait faire les choses.

Un détail qui surprendra beaucoup de lecteurs, c'est que les vivres achetés à New-York pour le retour sont moins cher que ceux qui sont pris au Havre. On m'a même assuré que les viandes américaines étaient meilleures que les nôtres ; en revanche, il paraît que nos légumes et nos fruits ont plus de saveur : c'est une compensation pour notre amour-propre.

Manger, dormir, se promener sur le pont, regarder passer les navires ou assister aux ébats des marsouins : voilà à peu près les seules distractions de la vie du bord. Elles seraient assez vite épuisées si des artistes de bonne volonté ne mettaient pas le plus gracieux empressement à se faire entendre. Tantôt c'est une pianiste,

tantôt une chanteuse. Parfois même on découvre des violonistes qui sont tout heureux d'organiser un concert avec chant et orchestre.

Mais la fête est complète quand, parmi les passagers, se trouve une troupe de théâtre qui va jouer en Amérique. On transforme la salle à manger en salle de spectacle; on y joue la comédie et l'opérette et de cette manière tout le monde passe de délicieuses soirées. Les pauvres eux-mêmes ne sont pas oubliés; car le bénéfice de ces représentations improvisées est toujours versé dans la caisse de l'*Œuvre des Naufragés*.

Cependant, à de certains signes, tels que l'élévation de la température ou le grand nombre des navires que l'on croise, on reconnaît que la terre est proche. Du reste, le capitaine a fait son point et tout le monde sait qu'on n'a plus qu'une cinquantaine de milles à franchir.

On attend le pilote. Tous les passagers sont sur le pont pour le guetter. Il y a même des joueurs fanatiques qui ont fait de gros paris sur le chiffre de son bateau. Sera-ce le 6, le 8 ou le 14? Ils sont vingt-quatre pilotes à New-York. Comme ils sont payés 1.500 francs pour faire entrer un transatlantique dans le port, on devine si chacun tient à arriver bon premier! On peut dire que c'est de leur part une véritable chasse au navire.

Hourrah! Voici le 14 qui fait des signaux. On

lui répond, et quelques minutes après, il est sur le pont, jetant au hasard un paquet de journaux et remettant au commissaire une serviette contenant les lettres destinées aux passagers.

La venue du pilote est une fête pour tout le monde, mais surtout pour le joueur qui a mis un louis sur son numéro. Celui-là fait un bénéfice qui dépasse parfois 1.000 francs. Avec cet argent si facilement gagné, il pourra s'offrir quelques douceurs quand il sera débarqué.

Le pilote prend la direction de la *Touraine*. En quelques heures, on arrive en face de New-York. Comme il fait nuit, on ne distingue rien. On découvre seulement de larges raies de lumière, qui indiquent la position de la *métropole américaine*.

Il est minuit; ce n'est pas à une pareille heure qu'il faut songer à débarquer. Chacun va donc se coucher, en se disant que c'est la dernière nuit à bord et que demain matin on pourra mettre le pied sur le *plancher des vaches*.

## CHAPITRE II

### NEW-YORK

Visites de la Santé et de la douane.— On débarque.— La vertu des fonctionnaires. — Les rues et le Métropolitain. — Le Parc central. — La cathédrale catholique.

Le lendemain matin, tout le monde se lève de bonne heure. Impossible d'ailleurs de faire la grasse matinée, alors même qu'on en aurait envie. On entend partout, dans les couloirs et dans les cabines voisines, un bruit confus de caisses qu'on cloue, de malles et de valises qu'on traîne jusqu'à l'entrepont, et, à moins d'être sourd, il ne faut pas songer à continuer son somme au milieu de tout ce remue-ménage.

Dès qu'on a fini sa toilette et préparé ses bagages, on monte sur le pont pour jouir du coup d'œil. Après huit jours passés sur l'eau, on est avide de revoir la terre, et elle est là, devant soi, à quelques milles.

A droite, on découvre les plages de sable fin

de Lang Island; puis, toujours dans la même direction, le pont gigantesque qui relie New-York à Brooklyn.

En face, s'étend la ville de New-York, dont on ne voit guère que la pointe méridionale appelée *la Batterie* : et à gauche, apparaît l'ilôt sur lequel on a placé la statue de la Liberté, œuvre du sculpteur français Bartholdi. La statue est énorme; mais elle est, vue à cette distance, d'un effet assez maigre. Ce n'est qu'en passant tout près, qu'on se rend compte des mérites artistiques de ce monument. Ce que les Américains, paraît-il, apprécient le plus dans ce présent de la France, c'est le phare qu'ils ont installé au sommet de la torche que porte la Liberté. Elle n'éclaire pas tout à fait le monde, comme l'indique le titre pompeux qui lui a été donné; mais, la nuit, au milieu de ce va-et-vient de bateaux qui s'entrecroisent, sa lumière électrique est fort appréciée des capitaines et des pilotes.

Cependant la *Touraine* s'est arrêtée : on attend la visite de la Santé. Un médecin officiel arrive, et, après un colloque d'une minute avec le médecin du bord, il délivre la libre-pratique.

Cette fois, on va pouvoir se mettre en route et accoster. Erreur! Après quelques minutes de marche, notre navire s'arrête de nouveau : on attend la douane.

En effet, une heure plus tard, arrivent quelques messieurs galonnés qui s'installent aux extrémités des tables, dans la salle à manger, et c'est devant ce tribunal improvisé que doivent défiler les voyageurs.

La scène est d'une solennité bouffonne. Vous vous présentez devant l'officier de douane, et après vous avoir interrogé sur votre nom, votre âge, votre lieu de naissance et le but de votre voyage, il vous demande combien vous avez de colis, de quelle nature sont les objets que vous apportez et mille autres choses plus embarrassantes les unes que les autres.

Tout naturellement, vous êtes un peu décontenancé par cette interview pleine d'indiscrétion, d'autant plus que chacune de vos déclarations est immédiatement enregistrée sur une feuille de papier qui porte votre nom. Malheur à vous, si l'officier surprend une hésitation dans vos réponses ou un tressaillement dans votre voix ; il marque aussitôt un signe cabalistique dans le coin de la feuille, et vous saurez plus tard ce qu'il vous en coûtera pour n'avoir pas eu une franchise plus nette et plus décidée.

Quand vous avez terminé vos déclarations, on vous fait signer un papier contenant une formule de serment, par laquelle vous vous engagez, la main sur la Bible, à n'introduire

aucune marchandise frauduleuse dans la vertueuse Amérique.

En échange de ce serment en bonne et due forme, dont vous riez sous cape, l'officier vous remet un bout de carton où figure un numéro correspondant à la feuille de vos déclarations, et vous cédez la place à un autre passager.

Enfin, la *Touraine* contourne la *Batterie* et entre dans l'Hudson. Elle longe les quais sur lesquels on a construit d'innombrables docks, appartenant chacun à une compagnie différente, et avec l'aisance d'un bateau-mouche sur la Seine, elle évolue de manière à venir toucher au 42ᵉ quai, qui est la propriété de la Compagnie Transatlantique.

On établit aussitôt les passerelles, et, dans un pêle-mêle indescriptible, on débarque. Passagers et bagages sont reçus sous un dock immense, tout en bois, qui produit l'effet d'un vaste hangar.

Comment se reconnaître au milieu de tous ces affairés et de ces milliers de personnes qui sont venues les attendre ? Il est manifeste qu'on va voir une reproduction de la tour de Babel.

Mais le génie pratique des Américains a pourvu à tout. On a suspendu aux murailles de grandes lettres qui divisent le dock en vingt-six compartiments. Il suffit donc que chacun se rende sous la lettre correspondant à la première

lettre de son nom pour qu'on ait un premier classement. Grâce à cette ingénieuse combinaison, un peu d'ordre pénètre dans ce chaos. Les abords des passerelles se dégagent, et choses et gens finissent par trouver leur compartiment respectif.

Seulement, il est bon de s'armer de patience. Les garçons de la *Touraine* y mettent bien le plus d'empressement et de rapidité qu'ils peuvent : mais songez au temps qui est nécessaire pour débarquer dix ou douze mille colis !

Asseyez-vous donc sur la première malle venue, (car il n'y a pas un seul siège dans cet horrible hall), et attendez la venue de tous vos bagages. Il est rare qu'au bout de deux heures, il en manque à l'appel. Si cependant vous n'avez pas votre compte, mettez-vous en quête, cherchez au milieu de ces piles de valises, de malles et de cartons, et si vous découvrez votre bien, prenez-le hardiment : personne ne vous dira rien. N'arrive-t-il jamais, au milieu de ce désordre, qu'une valise soit perdue, ou plutôt qu'elle soit réclamée par un propriétaire apocryphe ? Je ne voudrais pas en répondre ; mais je ne puis m'empêcher de songer que les voleurs d'Amérique sont singulièrement maladroits s'ils ne viennent pas exercer ici leur lucrative ndustrie.

Il s'agit maintenant de faire visiter les bagages

par la douane. Vous allez trouver un officier supérieur qui siège devant un bureau ; il cherche votre feuille de déclarations et la remet à un douanier subalterne qui va être chargé d'inspecter vos effets. C'est de lui que dépend votre sort : vous avez donc tout intérêt à le ménager.

De deux choses l'une : ou bien vous avez dans vos malles des objets soumis à l'impôt, ou bien vous n'avez rien.

Dans le second cas, laissez faire, laissez bouleverser vos vêtements et vos chaussures. Vous en serez quitte pour y remettre de l'ordre.

Mais si vous avez eu l'imprudence de venir en Amérique avec des vêtements neufs, avec des dentelles, des liqueurs ou tout autre objet frappé d'un droit, résignez-vous à faire un sacrifice. On dit que quelques dollars adroitement glissés dans la main, ou délicatement placés dans un coin de la malle ont la vertu de désarmer le farouche inquisiteur ; mais encore faut-il que la somme en vaille la peine, et que la chose soit faite discrètement.

Certains voyageurs y vont plus rondement. — « J'ai tant de colis, disent-ils au douanier. Il y a 20 dollars pour vous (100 francs) si vous les laissez passer. — Votre carte ? » répond l'employé. Vous la lui remettez, et il y inscrit, en même temps que votre adresse à New-York, le chiffre que vous avez vous-même fixé.

Cela fait, il ouvre, pour la forme, une malle et la referme aussitôt en disant : *All right!*

Seulement, le lendemain matin, vous êtes encore au lit et tout à la joie de vous reposer des fatigues de la traversée, lorsqu'on frappe à votre porte. C'est le douanier de la veille qui vous rend visite. Il vous présente votre carte et vous réclame la somme promise. Naturellement, vous n'avez qu'à vous exécuter.

Vous saurez maintenant à quoi vous en tenir sur la vertu des fonctionnaires américains. Que voulez-vous? Pensez que tous ces pauvres diables seront révoqués au prochain changement de gouvernement. Ils le savent; aussi sont-ils obligés de profiter du temps où ils sont en fonctions pour assurer leur avenir. S'ils se laissent corrompre, c'est moins leur faute que celle des institutions. « A quoi bon, se disent-ils, être vertueux comme Caton, quand tout le monde autour de nous se crée des ressources de cette manière? » Ce que je dis là n'est pas pour les excuser, mais pour expliquer la corruption universelle qui règne, du haut en bas, dans toutes les administrations. Et dire que ces gens-là ont rougi de honte quand ils ont su qu'en France quelques députés avaient reçu de l'argent du Panama!...

Vous voilà donc sorti des mains de la douane. Il vous faut une voiture pour vous conduire à

l'hôtel. Un commissionnaire loqueteux ira vous en chercher une. Mais n'oubliez pas de faire votre prix à l'avance. Sinon, pour un trajet de deux ou trois kilomètres, vous ne vous en tirerez pas à moins de 20 francs.

En débattant vigoureusement le prix, j'ai réussi à me faire conduire pour 15 francs à l'*Hôtel Martin*, qui est situé dans la neuvième rue. C'est l'hôtel où descendent la plupart des Français. Extérieurement, il n'est pas comparable aux premiers hôtels américains ; mais la cuisine y est bonne, et puis, on y parle français!... On ne se figure pas la joie qu'on ressent quand, en débouchant dans la neuvième rue, on voit tout à coup le drapeau tricolore qui flotte au-dessus de cet hôtel C'est si bon de trouver, au centre de cette grande ville, un petit coin où l'on pourra entendre sa propre langue et se nourrir à la française !

La première impression qu'on éprouve, en traversant New-York, est franchement défavorable. Ces maisons de brique, toutes les mêmes et peintes en rouge vif, ces rues qui se coupent à angle droit et qui se ressemblent au point de ne pouvoir être distinguées les unes des autres; enfin ces milliers de fils télégraphiques ou téléphoniques qui s'entrecroisent au-dessus de votre tête comme pour vous disputer l'air et la lumière : tout cela vous donne la sensation

d'une cité très vaste, très riche, très laborieuse, mais absolument dépourvue de grâce, de charme et surtout de sens artistique.

Les rues sont généralement fort sales. Je me souviens que le jour même de mon arrivée, je fus extrêmement surpris de voir de petits tas d'ordures, alignés devant les portes, à trois heures de l'après-midi. Il paraît que la municipalité de New-York dépense des sommes énormes pour la voirie ; dans ce cas, il faut reconnaître qu'on lui vole joliment son argent.

Je n'ai vu les rues de New-York qu'en été et je les ai trouvées d'une propreté douteuse ; on devine ce qu'elles doivent être en hiver !... Je m'explique pourquoi les Américains ont horreur de la marche : leurs rues hérissées de cailloux pointus ou couvertes de boue, sont si peu engageantes ! Mieux vaut prendre le *car*, c'est-à-dire un moyen quelconque de locomotion, qui va plus vite et préserve d'un naufrage dans les fondrières de la chaussée.

Les voitures de place sont bonnes, mais relativement rares. Pour faire des voitures de New-York l'usage que nous faisons des fiacres parisiens, il ne faudrait pas moins de 100 francs par jour, et l'on comprend que ces folies soient réservées aux milliardaires.

Rendons-leur cette justice, ils n'en usent guère plus que les simples mortels : tout le

monde pratique le tramway et *l'elevated.*

Les tramways sont fort nombreux et parfaitement installés. Ils sont presque tous à câble ou à électricité.

Leur marche est très rapide et ils se succèdent de minute en minute.

Pour bien apprécier la vie américaine dans toute son activité fiévreuse, il faut voir passer les tramways, le soir, vers cinq heures, quand les employés sortent de leur bureau. Ces véhicules sont littéralement pris d'assaut. Pas de chiffre réglementaire comme en France : on y admet tous les voyageurs qui peuvent y pénétrer ou s'y accrocher. Les uns sont assis, les autres debout ; ceux-ci sont empilés sur la plateforme ; ceux-là, par un prodige d'équilibre, restent suspendus sur les marchepieds. Il y a même des audacieux qui grimpent sur le toit de la voiture et qui y fument aussi tranquillement que s'ils étaient dans leur *rocking chair.*

Même spectacle dans les trains de *l'elevated.* Ce chemin de fer aérien, réalise tout ce que l'on peut rêver de plus laid et de plus informe. Mais c'est si commode ! En moins de trente minutes, on peut être transporté aux extrémités de la ville. Comme les Américains doivent prendre en pitié nos trains de banlieue, qui vont avec l'allure d'une vieille patache, et qui semblent organisés pour faire perdre le temps aux voyageurs.

Allez de Saint-Lazare à la gare de l'Est; vous ne trouverez de train que tous les quarts d'heure, et si vous n'êtes pas obligé de changer trois fois de compartiment, de train, de ligne et même de gare, il faudra bénir votre étoile.

Le Métropolitain de New-York, au contraire, a été créé uniquement pour faciliter aux habitants le moyen de se rendre rapidement d'un point à l'autre de la ville. Tout a été sacrifié à ce but; mais on l'a parfaitement atteint.

Les lignes du Métropolitain de New-York sont à deux voies, posées sur un viaduc en fer qui les élève à la hauteur d'un premier ou d'un second étage, ce qui permet parfois d'entrevoir, à l'intérieur des maisons, des scènes bien amusantes.

Les stations, irrégulièrement espacées, sont distantes les unes des autres de huit ou dix blocs. (On appelle *bloc* le pâté de maisons compris entre deux rues parallèles). Les trains formés d'un petit nombre de longs wagons, se succèdent à de courts intervalles. Le tarif est uniforme : cinq sous par personne. Aux stations, les arrêts ne dépassent pas une demi-minute. Ce n'est pas le moment de faire des adieux prolongés ou des recommandations pressantes : le mécanicien se remet en route, et tant pis pour les voyageurs qui n'ont pas eu le temps de monter ou de descendre. Ils apprennent à leurs dépens la jus-

tesse du proverbe américain : *Times is money.*

Une ville moderne et bâtie en damier comme New-York ne saurait avoir beaucoup de curiosités artistiques. Pas de monuments anciens, bien entendu; rien qui rappelle l'arrivée des premiers colons hollandais. Tous les édifices publics et privés ne remontent pas au-delà d'un quart de siècle. Les maisons sont petites. Les constructions de dix ou quinze étages qui se voient le long de Brodway sont généralement réservées aux banques, aux magasins et à des offices ou bureaux de toute nature.

Les jardins publics, assez rares et mal entretenus, ne sauraient être comparés aux squares parisiens. Pourtant les habitants de New-York sont très fiers de leur Parc central, et il est, en effet, remarquable. Il y a de belles pelouses, de vastes pièces d'eau et des arbres magnifiques. Mais le parc m'a paru trop petit pour une si grande cité. Son principal mérite est peut-être d'être situé au cœur même de la ville et d'être facilement accessible à tous les habitants. Il paraît que, pendant l'hiver et au printemps, les allées sont sillonnées par de splendides équipages. Mais, en été, tout est désert, et les policemen à cheval, qui sont chargés de la surveillance des allées, m'ont semblé remplir une véritable sinécure. On dit que ces policemen sont d'une adresse surprenante pour arrêter les

chevaux emballés. Mais ce n'est guère que du mois d'octobre au mois de mai, c'est-à-dire pendant la *saison*, que l'occasion leur est offerte de montrer leur habileté.

Il est impossible de visiter New-York sans faire une promenade jusqu'au pont de Brooklyn. Ce pont est une merveille de l'industrie métallurgique, un peu au même titre que, chez nous, la tour Eiffel. Les câbles qui en soutiennent le tablier sont de la grosseur d'un homme corpulent, et ils sont eux-mêmes supportés par deux énormes piles en maçonnerie d'une hauteur de 80 mètres. Cinq voies ont été établies sur ce pont, deux pour le chemin de fer, deux pour les voitures et une pour les piétons. Je ne sais pas exactement quelle est la longueur totale de l'œuvre, mais je me souviens que, pour aller d'une rive à l'autre, en marchant d'un bon pas, il ne m'a pas fallu moins de quarante-cinq minutes. On a bien fait d'installer des bancs tout le long de la voie réservée aux piétons : il est impossible de trouver, pour se reposer, un endroit, qui soit plus curieux et plus intéressant. A travers le treillis qui relie le tablier du pont aux câbles principaux, on aperçoit des milliers de navires qui sillonnent en tous sens la Rivière de l'Est et qui, vus de la hauteur du pont (plus de 150 pieds), ressemblent à de véritables coquilles de noix. C'est l'un des spec-

tacles les plus magnifiques dont on puisse jouir sur le continent américain.

Si Brodway est la grande artère commerciale de New-York, c'est la Cinquième Avenue qui est regardée comme le cœur de la ville. Elle est de beaucoup la plus riche et la plus élégante. Elle n'a pas l'air coquet et pimpant de nos Champs-Elysées; mais, de chaque côté, sont alignés de grands et somptueux hôtels : c'est là qu'habitent les Gould, les Makay et les Vanderbilt. Au point de vue architectural, leurs demeures laissent peut-être à désirer; mais il paraît qu'à l'intérieur, elles sont d'une richesse éblouissante : je n'en parle, bien entendu, que par ouï-dire.

C'est presque en face de l'hôtel Vanderbilt, qu'a été construite la cathédrale catholique et ce seul fait d'avoir élevé ce monument sur la Cinquième Avenue, dans le quartier le plus opulent et le plus aristocratique de la cité, prouve la puissance du catholicisme dans cette ville. On l'ignore trop en France ; les catholiques, à New-York, dépassent le chiffre de 800.000. En voyant les progrès immenses qu'ils ont accomplis, on ne trouve rien de chimérique dans cette parole d'un homme d'État américain : « Avant cinquante ans, toute l'Amérique appartiendra au catholicisme. » J'aurai probablement l'occasion, plus tard, de

parler de l'Église catholique en Amérique : disons seulement ici que la vitalité d'aucune secte dissidente n'est comparable à la sienne.

Les catholiques de New-York peuvent être fiers de leur cathédrale : elle ferait bonne figure à côté de nos plus célèbres basiliques gothiques de France. A la considérer du dehors, elle est l'image frappante de Notre-Dame de Chartres, avec cette différence pourtant que les clochers sont un peu trop grêles pour les vastes proportions de l'édifice, et que, surtout, il y manque la patine du temps. Le portail est fort beau : il rappelle un peu celui de la cathédrale de Cologne. Mais tout cela est trop pimpant et surtout trop fraîchement travaillé : il semble que cette église soit en carton-plâtre, tant elle est blanche !

L'intérieur est somptueux. On y admire notamment la richesse éblouissante des vitraux. Ils ont été fabriqués à Chartres et ils font honneur à l'industrie française. Un détail qui a piqué ma curiosité, c'est que la chaire à prêcher est placée à l'entrée du chœur. Heureux prédicateurs américains ! Ils ne sont pas obligés comme les nôtres, de se tourner tantôt à droite, tantôt à gauche. D'un seul coup d'œil, ils embrassent tout leur auditoire, et leur voix porte sans effort jusqu'aux extrémités de la grande nef.

Il faut envier aussi les auditeurs. Ils ne sont pas assis sur des chaises comme en France ; ils ont des bancs, mais quels bancs ! de véritables fauteuils capitonnés et recouverts de velours. Comme on doit y être installé pour écouter un discours... ou pour dormir, suivant le cas !

Je n'ai guère visité que quatre églises catholiques à New-York. A part la cathédrale, elles m'ont paru médiocres au point de vue artistique. Mais je n'ai pu m'empêcher d'admirer le confortable de l'aménagement intérieur. On voit que les Américains tiennent à être à leur aise partout, même lorsqu'ils traitent avec Dieu.

---

# CHAPITRE III

## CHICAGO

En route pour la *Reine des Prairies.* — Le chemin de fer américain. — *L'Auditorium Hotel.* — Détails culinaires. — Une messe payante. — Histoire de Chicago. — L'incendie de 1871. — Visite aux abattoirs. — Le massacre des Innocents.

Trois jours suffisent pour avoir une idée d'ensemble de New-York. Ce serait trop peu, si l'on voulait étudier les mœurs et les institutions de cette grande cité ou s'y créer des relations d'amitié. Mais, quand on voyage en touriste, on est obligé de voir les choses en gros et d'une façon un peu sommaire : c'est le seul moyen d'être fidèle à son programme et d'arriver à jour fixe au bout de son itinéraire.

Or, en allant en Amérique, j'avais, comme tant d'autres Français, résolu de pousser jusqu'à Chicago, et de visiter cette Exposition qui a été si pompeusement appelée la *Foire du monde.*

Ce n'est pas une petite affaire que de se rendre

de New-York à la capitale de l'Illinois. Huit lignes y conduisent, plus ou moins directement, et à des prix très différents. Comme j'étais pressé, je pris le *Flyer*, train rapide qui avait été créé spécialement pour la durée de l'Exposition, et qui menait à Chicago en 20 heures.

Les chemins de fer américains diffèrent beaucoup des chemins de fer français. C'est par erreur qu'on a prétenduqu'ils allaient plus vite : la marche moyenne du *Flyer* ne dépassait pas 80 kilomètres à l'heure. Les hommes du métier assurent même que les meilleures machines américaines sont moins puissantes que les machines Flaman que vient d'acquérir la Compagnie de l'Est. Pour moi, qui ne suis pas ingénieur, j'ai seulement noté que chaque machine américaine est armée, à l'avant, d'un vaste éventail en fonte qui fait l'office de chase-neige et de chasse-pierres, et que le sifflet traditionnel est remplacé par une cloche assez volumineuse qui sonne chaque fois qu'on traverse des villes et des villages. Comme, en ce pays, il n'y a de barrières d'aucune sorte, et que l'accès de la voie ferrée est libre pour tout le monde, cette cloche est la seule précaution prise par les Compagnies de chemins de fer pour garantir la vie des bêtes et des gens. *Que chacun se garde* ! telle est la grande maxime américaine.

En revanche, les *Pullmann* sont merveilleux :

on appelle ainsi, du nom de leur inventeur, les wagons dont se composent les trains de luxe comme le *Flyer*. Ce sont d'immenses voitures, très longues et très hautes, dans lesquelles toutes les commodités de la vie se trouvent réunies : on les a très justement appelés des hôtels roulants.

Ces wagons ne s'ouvrent pas comme les nôtres, par côté, mais seulement aux deux extrémités. A droite et à gauche, et séparées par un long couloir, sont les banquettes recouvertes de velours d'Utrecht, et disposées de telle sorte qu'on n'a aucun voyageur en face de soi. Le soir, le nègre préposé à la surveillance du wagon, transforme la voiture en un véritable dortoir. A l'aide d'un système fort ingénieux, des planchettes fixées pendant le jour à la paroi, sont abaissées en avant, comme le couvercle d'un secrétaire. Les banquettes de dessous sont rapprochées; on dispose, en bas et en haut, matelas, traversin, couvertures et oreillers; une tringle, assujettie au plafond, supporte de grands rideaux, et en quelques minutes, voilà deux couchettes parfaitement installées. Le nègre répète la même opération dans les différents compartiments du wagon, de sorte qu'après des préparatifs qui durent moins d'une demi-heure, trente-deux personnes peuvent se coucher et dormir aussi tranquillement que

dans leur lit habituel... pourvu que, dans la nuit, le train ne déraille pas, et qu'il ne soit pas pris d'assaut par une bande de voleurs. J'aurai plus tard l'occasion de prouver que l'un et l'autre cas ne sont pas absolument rares.

Un détail encore, qui a refroidi mon enthousiasme pour les *Pullmann*, c'est la nécessité où je me suis trouvé plusieurs fois de prendre la couchette supérieure. Je crois avoir fait cet aveu, à propos des cabines de la *Touraine* : je n'ai aucune aptitude pour la gymnastique, et les lits où l'on accède comme à un poulailler, en usant d'une échelle, m'ont toujours paru être d'une commodité relative.

Le croirait-on? ce dortoir improvisé ne suffit pas à remplir le wagon. Il y a encore, à une extrémité, un *state room*, véritable salon luxueusement meublé, qui se transforme aussi en chambre à coucher pour la nuit; mais, il faut être un véritable nabab pour voyager habituellement dans ces compartiments de luxe.

A l'autre bout du wagon, on a aménagé un cabinet de toilette comprenant plusieurs lavabos, et aussi des *water-closet*.

Le grand charme des trains américains, c'est qu'on n'est pas cloué, comme en France, à la même place, sans pouvoir bouger. Des plates-formes, à l'avant et à l'arrière, font communiquer les wagons entre eux. On peut se pro-

mener librement d'un bout à l'autre du train, et, quand arrive l'heure des repas, on va s'asseoir au *dining-room*, comme si l'on était à l'hôtel.

Le wagon-restaurant est toujours placé en queue du train. Le prix de chaque repas y est d'un dollar, le vin non compris. On y fait maigre chère, mais on a la consolation d'être servi par des nègres, dont la tête, noire comme de l'ébène, émerge d'une jaquette toute blanche. Ce dernier wagon, outre la salle à manger, comprend encore une cuisine, un office, un fumoir et même un bar minuscule. En vérité, il faut être bien exigeant pour demander quelque chose de plus, et pour ne pas trouver que l'idéal de la commodité a été réalisé dans les wagons du Nouveau-Monde.

Pourtant, en dépit de tous ces avantages, si l'on me demandait mon sentiment sur les chemins de fer américains, je crois que je donnerais encore la préférence aux nôtres. Les Yankees, à coup sûr, possèdent mieux que nous la science du confortable : ils sont merveilleux pour prévoir les besoins multiples du voyageur et y donner satisfaction ; mais leur grande supériorité vient surtout de ce qu'ils savent vivre dans un wagon aussi à l'aise que s'ils étaient chez eux. Rien ne les choque. Il se couchent se lèvent, s'habillent et procèdent à tous les

détails de leur toilette, devant vingt personnes, sans éprouver le plus petit scrupule. Aucune promiscuité, aucun contact ne paraît les émouvoir. Dieu sait pourtant que, dans leurs wagons, on a parfois pour compagnons de voyage des gens à mine suspecte, qu'on ne voudrait pas rencontrer au coin d'un bois. Mais les Américains ne s'étonnent de rien ; ils ne soupçonnent même pas les défauts de leurs chemins de fer et ils vous affirment le plus sérieusement du monde que leurs wagons sont cent fois supérieurs à ceux de l'Europe. Encore une fois, au risque de leur déplaire, je préfère notre système, bien qu'il soit loin d'être parfait. Chez nous, au moins, il y a quelque chose de plus intime et de plus familial, et quand la connaissance est faite avec ses voisins de compartiment, on a parfois l'illusion d'être dans un salon de bonne compagnie.

La route que j'ai suivie pour aller à Chicago est celle du Nord, celle qui passe par Albany, Buffalo, et qui longe les Grands Lacs. Si ce détail peut intéresser quelques lecteurs, je leur dirai que mon ticket m'a coûté 160 francs. Mais la concurrence est telle qu'on peut effectuer le même trajet pour moins de 100 francs. Je crois que, d'une manière générale, les tarifs sont moins élevés qu'en France.

Jusqu'à Albany, on longe l'Hudson; c'est,

après le Mississipi, le plus beau fleuve des États-Unis. Il est six ou sept fois large comme la Seine, et les deux rives sont bordées de collines boisées. Un service de bateaux à vapeur fonctionne entre Albany et New-York. Si j'en juge par le grand nombre de ces steamers que j'ai rencontrés dans l'espace de trois heures, cette navigation doit être très recherchée des Américains. A les en croire, l'Hudson est plus beau que le Danube ou le Rhin et, dès qu'ils ont un peu de loisir, ils prennent le *boat* pour Albany, comme nous, nous prenons le bateau-mouche pour aller à Sèvres ou à Saint-Cloud.

Quand on a franchi la chaîne de collines qui borde l'Hudson et qu'on s'avance dans la direction de l'Ouest, le pays n'est plus qu'une immense plaine assez monotone, dans laquelle les champs de blé ou de maïs alternent avec les bois.

Les gares, là-bas, ne ressemblent en rien à nos jolies stations françaises, si coquettes avec leurs toits de tuiles rouges et leurs jardinets fleuris : ce sont de vilaines petites bicoques, noires et enfumées, où se tient un unique employé qui distribue les billets, enregistre les bagages, manœuvre les aiguilles et donne le signal du départ. Il fait à lui tout seul la besogne d'une demi-douzaine de nos agents.

On s'arrête à peine quelques minutes dans

les quatre ou cinq grandes villes qui sont sur la route ; Albany, Buffalo, Cleveland et Toledo ; il m'est donc impossible de dire quoi que ce soit sur la physionomie de chacune d'elles, sinon qu'avec leurs maisons de briques et leurs rues toutes droites et sillonnées de tramways, elles ont entre elles un grand air de ressemblance.

Malgré la rapidité de notre course, il m'a été plus facile d'observer la campagne américaine. Or, l'impression qui m'en est restée est que le sol est fertile, mais qu'il n'est pas encore entièrement exploité. Les villages sont peu compacts et très éloignés les uns des autres. Le type en est partout le même. A côté du clocher, on voit se dresser une cheminée d'usine et, tout autour, sont groupées les habitations, séparées entre elles par quelque bout de prairie. Ces maisons sont toujours en bois et peintes des couleurs les plus criardes. Je ne voudrais pas jurer non plus qu'elles soient d'une solidité à toute épreuve.

L'idée la plus nette que j'aie gardée de ma course à travers ces immenses espaces, c'est que tout, dans ce pays, est à l'état provisoire. Il semble que les habitants n'y soient pas établis, mais seulement campés. Le coin de terre qu'ils occupent ne les intéresse que pour l'argent qu'ils y gagnent, et ils sont tout disposés à le quitter s'ils espèrent trouver mieux ailleurs. Dès lors, à quoi bon bâtir une demeure pour

plusieurs générations? A quoi bon l'embellir, l'orner d'arbres et de fleurs, y planter une haie ou y mettre une clôture en pierre? L'instabilité en toutes choses, voilà peut-être le trait dominant de la vie américaine. Ces gens-là sont ingénieux, âpres au travail et au gain et capables d'efforts prodigieux, mais leur cœur ne s'attache à rien, sauf à leurs intérêts. Pour tout le reste, ils sont d'une insouciance parfaite.

Parti de New-York, le samedi 19 août, à 3 heures de l'après-midi, j'arrivai à Chicago le lendemain à 10 heures du matin.

Les abords de toute grande ville n'ont en général rien d'attrayant; ceux de Chicago m'ont semblé affreusement laids. Pendant une demi-heure, le train s'avançait entre d'interminables rangées d'usines, de magasins et d'élévateurs. Et cela était noir, mal construit et dépourvu de tout cachet d'originalité. Enfin, voici que la machine ralentit sa marche, la cloche fait un vacarme étourdissant, nous entrons en gare. Les voyageurs ramassent à la hâte leurs paquets et leurs cartons; et après avoir défilé devant le nègre pour être brossés des pieds à la tête, ils lui glissent dans la main un dollar de pourboire. Le train stoppe: nous voici enfin à Chicago!

Me rappelant juste à point de précieuses indications fournies par des amis, je me fais

conduire à l'*Auditorium-hôtel*, vaste construction qui, en 1892, est pour ainsi dire sortie de terre à coups de dollars et qui, aujourd'hui, passe pour le premier hôtel de la ville. Cet immense caravansérail, auquel aucun de nos hôtels parisiens ne pourrait être comparé, comprend deux bâtiments très distincts séparés par la largeur de la rue, mais reliés entre eux par un tunnel souterrain dont les murs sont recouverts de plaques de marbre. Ces deux bâtiments s'appellent, l'un le *plan* américain et l'autre, le *plan* européen. On choisit l'un ou l'autre, suivant qu'on préfère le régime culinaire à l'américaine, ou qu'on veut rester fidèle aux usages de l'Europe. Un ami charitable m'explique qu'en Amérique, il y a profit à mener la vie américaine, et j'opte pour l'*Américan-plan*.

Sans paraître étonné par les proportions colossales de l'établissement, j'entre dans le *hall*, j'inscris mon nom sur d'énormes registres, où je relève un certain nombre de noms français; je débats avec le *clerk* le prix de la journée (25 francs), et toutes ces formalités étant remplies, un domestique me mène à l'ascenseur. En quelques secondes, me voici au septième étage, à la porte de la chambre qui m'est assignée.

Ils sont vraiment merveilleux, ces hôtels américains; on me dit que l'*Auditorium* ne com-

prend pas moins de deux mille chambres, et chacune est munie d'un cabinet de toilette avec robinet d'eau chaude et robinet d'eau froide, d'une salle de bains et d'un water-closet.

Le mobilier est simple, mais solide et parfaitement commode. Inutile de chercher des allumettes et des bougies : tout cela est remplacé par un bouton qu'il suffit de tourner pour voir s'allumer une douzaine de becs électriques. On tourne dans l'autre sens ce même bouton et aussitôt tout rentre dans l'obscurité. Comme tout cela est préférable aux allumettes de la régie française et aux bougies qui éclairent mal et ne servent guère qu'à grossir la note du voyageur!

En inspectant ma chambre, j'aperçois, près de la porte, un cadran qui excite ma curiosité. Après quelques minutes d'examen, j'ai découvert à quoi il pouvait servir. On ne me croira pas, et cependant c'est l'exacte vérité : en faisant mouvoir une petite aiguille qui tourne sur le cadran, je puis faire monter dans ma chambre au moins trente personnes, depuis le nègre préposé au cirage, jusqu'au docteur et au pédicure ! Nous autres Français, nous sommes discrets. En face d'une machine si compliquée, nous avons un peu la superstition d'un sauvage en présence d'une montre ; nous n'osons pas y toucher, mais il faut voir avec quel sans-gêne les Américains tournent l'aiguille de ce cadran :

c'est, de leur part, une sonnerie à peu près constante, et on voit toujours à leur porte une véritable procession de domestiques venant prendre leurs ordres. Et notez que tous ces petits services sont gratuits ; je m'étonne que les Américains, qui sont si pratiques, n'aient pas encore tarifé l'usage des sonneries électriques : comme tout rentrerait bien vite dans l'ordre !

La partie la plus curieuse de l'*Auditorium* est incontestablement l'immense salle des Pas-Perdus, située au rez-de chaussée : c'est le *hall*. En face de la porte se trouve le bureau, vaste comptoir en bois, derrière lequel trônent une demi-douzaine de messieurs très élégants, appelés *clerks*. C'est à eux qu'on s'adresse pour tous les renseignements, à eux aussi qu'on remet sa clef chaque fois qu'on sort, à eux enfin qu'on paye ses frais de séjour. Ils sont polis, mais singulièrement peu expansifs. Vous pouvez descendre trente fois de suite dans le même hôtel : le *clerk* n'aura pas un mot aimable pour vous accueillir et pour vous exprimer sa satisfaction. Nous voilà loin, n'est-ce pas ? des bonnes auberges françaises, où le vieux client est toujours fêté et accueilli comme un ami et presque comme un parent ! Mais ce sont là des façons communes que ne permet pas la raideur américaine, laquelle rendrait des points à la raideur anglo-saxonne.

Ce hall est tout un monde : on y trouve un libraire, d'innombrables marchands de journaux, une banque, un bureau de télégraphe, plusieurs cabines téléphoniques, un café, un bar, un salon de coiffure et une salle pour le cirage.

Bien mieux, si vous êtes pressé, vous pouvez, en quelques minutes, faire faire votre correspondance. Dans un coin de la salle, se tiennent six ou sept jeunes filles assises devant une coquette machine à écrire. Les voilà justement qui babillent en attendant les clients. Adressez-vous à l'une d'elles. Vous lui dictez cinq, dix, quinze lettres qu'elle prend au vol à l'aide de la sténographie, et dans un quart d'heure, elle vous les rendra magnifiquement imprimées par la machine Yost. N'est-ce pas cent fois plus agréable et plus commode que de vous charger vous-même de faire votre courrier ? Comme je comprends la répugnance que professent les Américains pour l'écriture ! Avec des machines si perfectionnées et de si charmants secrétaires, ils auraient grand tort de s'amuser à mettre du noir sur du blanc.

L'hôtel, quel qu'il soit, mais surtout l'hôtel de premier ordre, tient une place considérable dans la vie des Américains. On y entre à tout propos, pour rencontrer un ami, pour saluer des voyageurs de passage, pour faire sa toilette,

pour se rafraîchir, pour lire des journaux, pour fumer un cigare, ou même simplement pour flâner, et voir défiler du monde.

On a calculé que plus de cinquante mille personnes circulent ainsi chaque jour dans le hall de l'*Auditorium*. C'est le rendez-vous obligé de tous ceux qui ont à se voir et à se parler et qui veulent traiter quelque affaire.

Vers cinq ou six heures, la foule est compacte, — d'autant plus que c'est le moment où l'on vient retenir sa place pour le spectacle du soir. Car je ne sais si j'ai dit qu'au centre de l'*Auditorium*, on a construit une vaste salle de spectacle, pouvant contenir huit ou dix mille personnes. On y joue alternativement l'opéra et la comédie.

Les dix étages de l'hôtel communiquent entre eux par des ascenseurs. On n'a pas idée, en France, de la rapidité vertigineuse avec laquelle fonctionnent les ascenseurs américains. A l'*Auditorium*, on mettait moins de cinq secondes pour être transporté à la salle à manger qui est située au dixième étage.

La plus haute maison de Chicago est actuellement le *Maçonnique temple*, hideuse construction en briques, qui a vingt-deux ou vingt-quatre étages et dont la hauteur totale dépasse 120 mètres. Or, sait-on combien il faut de temps pour effectuer cette ascension? Dix-huit secondes !...

Cela va encore à la montée. Mais vous devinez ce que doit être la descente : on a positivement la sensation de piquer une tête dans l'abîme. Le mal de mer le plus violent est bénin à côté du déchirement d'entrailles qu'on éprouve en faisant ce saut périlleux. Et dire que les Américains se servent cinquante fois par jour de leurs ascenseurs !...

Trois repas pantagruéliques coupent la journée à l'*Américan-Plan*. Malheureusement la qualité des mets ne va pas de pair avec la quantité. On se lasse bien vite des melons d'eau, des épis de maïs grillés, et de l'inévitable verre d'eau dans lequel flotte un bloc de glace. Si l'on tient à ne pas se délabrer l'estomac pour le reste de ses jours, il est prudent de ne pas expérimenter les plats inconnus et de rester fidèle au roastbeef et au poisson grillé. A défaut du vin de France, dont la plus petite bouteille coûte 20 francs, on prend du vin de Californie qui n'a pas un bouquet exquis, mais qui a le mérite de ne coûter qu'un dollar la bouteille.

Je m'attarde à raconter en détail cette vie d'hôtel. Mais, en débarquant à l'*Auditorium*, j'avais mieux à faire que de me livrer à cette étude. C'était un dimanche : je voulus, malgré l'heure tardive, entendre la messe. On m'indiqua l'église irlandaise la plus voisine, et j'y arrivai juste à temps pour le commencement de l'office.

Deux messes se célébraient à la même heure, l'une dans une chapelle du rez-de-chaussée, pour les pauvres gens incapables de payer leur place, et l'autre dans l'église supérieure, pour les paroissiens plus aisés (1). Moyennant dix sous, je pus prendre place sur un banc et je suivis de mon mieux l'office divin. L'assemblée était nombreuse et recueillie. Les hommes comme les femmes tenaient un livre à la main et y suivaient toutes les prières récitées par le prêtre. Il était facile de deviner là des fidèles au courant de toutes les cérémonies du culte et venant régulièrement à l'église.

Cette église était desservie par plusieurs prêtres irlandais; les cérémonies, à peu près les mêmes qu'en France, me parurent exécutées avec beaucoup de dignité. La musique était aussi fort bonne; pas de plain-chant; les morceaux qu'on chantait et qui alternaient avec l'orgue, étaient tous tirés du répertoire allemand. J'assistai sans broncher à un prône en

1. Napoléon n'aurait guère approuvé un pareil usage, lui qui disait : « Tout le culte doit être gratuit, et pour le peuple l'obligation de payer à la porte ou de payer les chaises est une chose révoltante; on ne doit pas priver les pauvres, parce qu'ils sont pauvres, de ce qui les console de leur pauvreté ». (Frédéric Masson, *Le dimanche de Napoléon*, dans la *Vie Contemporaine*, 1er février 1894, p. 272.) — Mais Napoléon n'était pas président de conseil de fabrique : il est probable que son opinion eût été différente.

anglais dont je ne compris à peu près rien, et, après l'*Ite missa est*, j'écoutai, avec la même curiosité, d'interminables annonces et la longue série des promesses de mariage.

En Amérique comme en France, à Chicago comme à Paris, il est d'usage de faire la quête pendant la messe paroissiale; seulement, je remarquai qu'à Chicago on se servait, pour cet usage, non pas d'une bourse, mais d'une sorte de petite caisse, solidement fixée à l'extrémité d'une longue perche, tellement bien capitonnée à l'intérieur qu'on n'entendait pas tomber les pièces de monnaie. Voilà un petit meuble qu'on ferait bien d'introduire dans les églises de France où, à certaines heures, le bruit des gros sous est tel qu'on pourrait se croire dans une banque.

Après avoir satisfait au précepte de la messe du dimanche, j'avais toute liberté pour visiter la ville. Ma déception fut plus grande encore qu'à New-York.

Chicago est une ville immense et plate, dont toutes les rues, tirées au cordeau, se coupent symétriquement à angles droits. Celles qui sont parallèles au lac Michigan s'appellent des avenues. Les autres, qui sont perpendiculaires à celles-là, sont de simples rues. Mais quel que soit leur nom, elles se ressemblent toutes.

En revanche, elles sont souvent très longues:

on en cite une qui a plus de 35 kilomètres, c'est-à-dire autant que le périmètre de Paris. Ce ne doit pas être une petite besogne que de numéroter toutes les maisons. Les dernières doivent porter des numéros fantastiques : j'avoue que je n'y suis pas allé voir.

Les édifices publics, les banques, les grands magasins et les hôtels de premier ordre sont en pierre ; mais comme à New-York, c'est la brique qui domine dans les constructions. Les maisons de brique sont presque toutes au cœur de la ville, dans le quartier des affaires ; mais, quand on a franchi la rivière de Chicago, on ne rencontre plus guère que des maisons en bois, assez coquettes d'aspect avec leurs volets verts et leurs jolis perrons ; mais, à mesure qu'on s'éloigne du centre, elles sont plus modestes et plus pauvres, et souvent séparées les unes des autres par des terrains vagues.

Les rues sont mal pavées, et plus mal entretenues encore que celles de New-York. J'y ai souvent rencontré des chevaux qui avaient été foudroyés par l'insolation et qui restaient abandonnés sur la chaussée sans que personne y prît garde. C'était horrible et répugnant ; mais les Chicagois ont trop à faire pour se soucier de pareilles bagatelles.

Ce qui ajoute encore à l'état détestable des rues, c'est l'inégalité des trottoirs. Comme dans

ce pays, les trottoirs appartiennent toujours aux propriétaires des maisons, chacun adopte le mode de pavage qui lui convient : il en résulte une très grande variété, mais en revanche, la promenade sur ces trottoirs de niveau inégal devient un véritable casse-cou.

Cependant, malgré tous ces inconvénients, il faut convenir que la visite de Chicago est extrêmement intéressante. Son histoire, d'abord, est vraiment prodigieuse : en la lisant, on se croirait au pays des fées.

Il y a cent ans, l'emplacement sur lequel est bâtie la ville, était entièrement désert. En 1804, on y construisit un fort militaire autour duquel se groupèrent quelques cabanes.

En 1831, Chicago devint une commune indépendante comprenant 28 électeurs et 111 propriétaires. Les ressources de la municipalité étaient tellement modestes, à cette époque, qu'en 1834, elle fut obligée de faire un emprunt de 60 dollars pour améliorer l'état des rues existantes et en tracer de nouvelles. Deux ans plus tard, on devina les destinées futures de Chicago et les ressources incalculables qu'on pouvait attendre de son admirable position sur le Michigan. Il se produisit alors un grand mouvement de spéculation sur les terrains, et, grâce à un puissant courant d'émigration, il suffit de quelques années pour transformer Chicago, de

petit village en grande ville. La réalité dépassa même toutes les espérances. Quand, après 1849, la jeune cité fut reliée à la nouvelle Angleterre par des voies ferrées, elle devint promptement le grand entrepôt du commerce américain et elle envoya ses grains et ses bestiaux jusqu'aux extrémités de l'Union. Une catastrophe sans précédent et qui aurait dû l'effacer pour ainsi dire de la carte du monde, mit le comble à sa prospérité, je veux parler de cet incendie de 1871 qui dévora les neuf dixièmes de la ville.

On connaît le récit de ce sinistre qui n'a peut-être pas eu son pareil dans l'histoire.

C'était un dimanche soir, à 9 heures, le 8 octobre : un laitier irlandais, O'Leary, recevait quelques amis chez lui dans l'ouest de la ville, au n° 137 de la rue de Koven ; sa femme, Catherine, se rend à l'étable pour traire le lait du soir ; la lampe à pétrole qu'elle avait posée à terre est renversée et se brise. En un moment, l'étable est en flammes. L'été avait été particulièrement long et chaud ; depuis trois mois, il n'était pas tombé une goutte d'eau. Dans ce quartier, les constructions étaient, pour la plupart, en bois ; le vent soufflait en tempête du sud-ouest ; les pompiers se reposaient à la suite d'un incendie qui les avait fort fatigués la veille ; bref, toutes les circonstances étaient réunies pour donner à cet accident les proportions

d'une catastrophe. Les flammes gagnent dans la direction du nord-est ; à minuit, planches, pailles ou flammèches soulevées par le vent ont passé la rivière et retombent, tout en feu, sur les toitures de papier goudronné des maisons qui sont sur leur route ; à une heure, la mairie brûle et le tocsin cesse de sonner ; la poste brûle aussi et le torrent de feu s'avance avec une force prodigieuse, détruisant rues après rues, ravageant, à l'heure, 26 hectares, et causant, dans ce même laps de temps, pour 36 millions de francs de ruines.

Il est deux heures et demie du matin, et, avec des contorsions de bête furieuse, le terrible élément franchit le port, qui semblait devoir l'empêcher de gagner les riches résidences de la rive nord. Le cri : *Au feu* ! mille fois répété par les fuyards, réveille ceux qui ne se doutaient pas du danger qui les menaçait. A demi vêtus, hommes, femmes, enfants, abandonnent souvenirs, bijoux, argent, jettent un dernier adieu à leurs demeures et commencent à la lueur du feu, dans la nuit, un terrible exode, poursuivis par des nuages de fumée, d'étincelles, de cendres, qui semblent vouloir ne laisser échapper aucune victime. Ce n'est qu'à minuit, le lundi, que le feu s'arrêta faute d'aliments. Les pertes étaient désastreuses : 275 morts, 17. 450 maisons détruites, plus de 100.000

personnes sans abri, 672 hectares brûlés à ras du sol, et 950 millions de francs de biens anéantis.

Certes, la catastrophe était aussi complète que possible. Et cependant, en voyant avec quelle facilité merveilleuse la Cité est sortie de ses ruines et s'est reconstruite, plus vaste et plus magnifique qu'auparavant, beaucoup d'Américains n'hésitent pas à affirmer que ce mémorable incendie a été une bonne fortune pour Chicago. Tout d'abord, il a fourni à la ville une réclame inespérée; il lui a donné pendant plusieurs années une notoriété inappréciable et qui a servi admirablement ses ambitieuses visées. Les secours sont venus de tous les points du monde. Tous les États de l'Union se sont cotisés et ont envoyé à Chicago des millions de dollars. Cet argent n'est pas resté improductif. Chacun s'est remis à l'œuvre ; non seulement on a refait les constructions qui avaient été détruites, mais on en a créé de nouvelles. Les édifices publics ont été élevés avec plus d'ampleur et plus d'éclat, comme si les brillantes destinées de la ville n'eussent fait de doute pour personne.

Les accroissements successifs de la population ont d'ailleurs justifié les prévisions les plus optimistes. En dix ans, de 1872 à 1882, elle a passé de 330.000 à 560.000; au recense-

ment de 1890, les employés ont relevé sur leurs registres la présence de 1.208.000 habitants; et il est vraisemblable qu'au recensement de 1895, surtout après le mouvement produit par l'Exposition de 1893, le chiffre de la population de Chicago touchera 2 millions. L'esprit n'ose pas calculer ce que serait dans un siècle la capitale de l'Illinois, si elle continuait ce mouvement ascensionnel : Paris et Londres ne seraient plus, auprès d'elle, que de misérables bourgades. Encore un incendie comme celui de 1871, et Chicago sera incontestablement la première cité du monde.

Pour connaître Chicago, il suffit de flâner dans les trois ou quatre plus importantes rues, de faire un tour à *Lincoln-Parc* dont les arbres, les pelouses fraîches et les jolies pièces d'eau sont si appréciés en été, par une température sénégalienne, et enfin, de se mêler à la population, dans les théâtres et les cafés à la mode.

Mais, si l'on s'en tient à ce programme, on n'aura pas vu ce qui fait l'originalité de Chicago, ce qui lui a valu l'expressif surnom de *Porcopolis*, je veux dire ses *Stock-Yards* ou parcs à bestiaux.

Étant curieux de ma nature, je voulus voir cette tuerie colossale, et, malgré une horreur instinctive pour les scènes révoltantes que je pressentais, je me décidai à pénétrer dans cet

enfer des bœufs et des cochons. C'est dans un faubourg de la ville que se trouve cet immense marché de bestiaux. Il mesure près de 200 hectares et compte 3.000 étables peuplées de porcs, de bœufs et de moutons. Dans les rues, des cow-boys galopent et poussent devant eux les troupeaux. Près des *Stocks-Yards*, je vois une vingtaine d'abattoirs. Celui de la maison Armour est célèbre dans le monde entier; il dépèce et met en boîtes, chaque année, 3.850.000 cochons, et un nombre à peu près égal de bêtes à cornes. Les affaires de la maison s'élèvent annuellement à la somme colossale de 375 millions de francs.

Personne ne chôme dans cette manufacture de jambons. Les condamnés, pressés les uns contre les autres, suivent une rampe et se précipitent par douzaines dans un puits. Un exécuteur des hautes œuvres les empoigne par la cuisse et les accroche à un câble. En vain, les suppliciés protestent : le massacre des innocents commence. Suspendues dans les airs, les victimes descendent le long d'un plan incliné et reçoivent au passage le coup fatal en pleine gorge. C'en est fait ! Les bêtes se déclanchent, plongent dans un bassin d'eau bouillante, passent les jambes tendues dans un laminoir, où elles sont rasées en huit secondes, et tombant ainsi de Charybde en Scylla, elles débouchent

dans les ateliers de charcuterie. Cervelas, andouillettes, boudins et pâtés vous environnent de toutes parts. Dans des milliers de boîtes reposent les restes mortels de ceux qui furent les cochons. Voilà le chef-d'œuvre de l'industrie alimentaire ! En quelques minutes, un animal tout frétillant est transformé de manière à être présenté sur la table la plus raffinée.

Mais quand, par hasard, l'opération n'a pas réussi, c'est tout profit pour la pauvre bête : avec la même dextérité, on fait machine arrière, et, s'il faut en croire de graves Américains, le petit animal cher à saint Antoine sort de cet enfer, bien vivant et bien portant, avec un grognement particulier qui prouve sa satisfaction. Je ne garantis pas absolument le fait, mais je me le suis laissé raconter...

Les bœufs, traités plus militairement, sont passés par les armes. On les fusille à bout portant, et des bourreaux les découpent à coups de hache avant de les livrer aux machines à vapeur. Tout ce spectacle est répugnant. On marche dans une mare de sang. Le parfum funèbre qui se développe au milieu du carnage serait capable d'écœurer même un cannibale.

La maison Armour possède plusieurs milliers de wagons réfrigérants dans lesquels sont rangés et entassés d'innombrables quartiers de viande ; ces wagons sont expédiés chaque jour

dans toutes les directions des États-Unis, et il en résulte que les bouchers de New-York, de la Nouvelle-Orléans ou de San-Francisco ne sont plus que de simples entrepositaires, chargés de distribuer et de vendre au détail la viande fraîche qui leur arrive de la maison Armour.

L'importance de Chicago pour ce genre d'affaires se dégage clairement de la statistique suivante qui met en parallèle les animaux amenés aux parcs de Chicago en 1892 et ceux qui, la même année, ont été vendus sur le marché de la Villette.

| | Chicago. | La Villette. |
|---|---|---|
| Bœufs . . . . . | 3.511.796 | 294.119 |
| Porcs. . . . . . | 7.714.435 | 445.661 |
| Moutons . . . . | 2.145.079 | 1.070.574 |
| Veaux . . . . . | 197.576 | 178.882 |

Il est manifeste que dans ce duel, Paris est battu et même écrasé par Chicago. Mais cet étalage de chiffres importe assez peu ; la vraie question pour moi, la seule question, c'est de savoir si le filet est plus tendre à Chicago qu'à Paris, et dans laquelle de ces deux villes les côtelettes sont les meilleures? Or, je fais appel à tous ceux qui ont ébréché leurs dents sur les roastbeefs de l'Amérique ; ils vous répondront qu'on ne mange bien qu'à Paris et en France. Dès lors, l'affaire est jugée. Je me console de notre défaite.

# CHAPITRE IV

## LA « FOIRE DU MONDE »

La foule des visiteurs. — Duel entre New-York et Chicago. — L'Exposition sort de terre. — Les Palais. — Supériorité de la section française. — Défauts de l'Exposition : dimensions trop vastes et absence d'organisation.

Ce titre pompeux de *Foire du monde* suffirait à lui seul pour donner une idée exacte du caractère américain et du goût de ce peuple pour les exagérations. On pourrait dire que dans tout Yankee il y a un compatriote de Tartarin. Ces braves gens ne se contentent pas de se regarder comme le premier peuple du monde; ils veulent faire partager cette opinion par le reste de l'univers. Vous parlent-ils d'un de leurs monuments, d'une banque ou d'une maison de commerce quelconque? Ils ajoutent aussitôt : « Vous n'avez rien de semblable dans le monde entier. »

C'est ainsi qu'à leurs yeux l'Exposition Colombienne n'était pas une simple Exposition univer-

selle. Dès le début, et sans savoir si l'entreprise réussirait, ils l'ont baptisée la *Foire du Monde* (World's fair), pour bien affirmer que, non seulement le monde y était convoqué, mais encore que les foules allaient sûrement y accourir de tous les points du globe.

L'Exposition Colombienne battait son plein au moment où je venais d'arriver à Chicago. Les vingt-neuf lignes de chemin de fer qui aboutissent à la capitale de l'Illinois amenaient chaque jour des milliers de voyageurs, venus de toutes les extrémités de l'Union pour admirer les merveilles de la *Cité Blanche*. Evidemment les Yankees constituaient le gros des visiteurs. Pourtant, les Européens étaient aussi fort nombreux. Beaucoup d'Anglais, cela va sans dire : il n'est pas un seul point du globe où l'on ne soit pas sûr de les rencontrer. Beaucoup d'Allemands aussi : ils étaient attirés par leurs compatriotes qui sont établis à Chicago, et dont le chiffre dépasse un demi-million. En arrivant sur les bords du lac Michigan, les négociants de Berlin ou de Hambourg n'étaient nullement dépaysés, puisqu'ils y retrouvaient leur langue, leur race, leurs usages et jusqu'à leur bière nationale.

On remarquait aussi quelques Italiens : c'étaient, pour la plupart, de riches fils de famille qui faisaient ce voyage en touristes, et qui, par

leur verbe haut, leurs éclats de rire et leurs allures bruyantes, formaient un singulier contraste avec l'attitude correcte et toujours froide des Anglo-Saxons.

Chose curieuse, et qui prouve que nous sommes moins casaniers qu'on ne se le figure, les Français étaient aussi venus en assez grand nombre. Parmi eux, il y avait d'abord les exposants : j'ai lu quelque part qu'ils étaient plus de cinq mille; mais ils n'étaient que la minorité. La majorité se composait de touristes, de négociants en grains et en fourrages, de gentilshommes à la recherche d'un bon placement pour leurs capitaux, d'ingénieurs avides d'étudier sur place les merveilles de l'industrie américaine, de professeurs en vacances et même de prêtres, qui paraissaient émerveillés de l'extrême liberté dont jouit le catholicisme dans le Nouveau-Monde.

En général, les Français étaient installés dans les meilleurs hôtels. Il était bien facile de les distinguer parmi les deux ou trois mille personnes qui étaient assises chaque jour dans la salle à manger de l'*Auditorium*.

Ils étaient chamarrés de décorations, parlaient fort, buvaient du vin et se plaignaient sans cesse de la lenteur du service : ils mettaient littéralement sur les dents, les maîtres d'hôtel et les nègres.

Voilà les éléments dont se composait la foule qui, à toute heure, prenait le chemin de l'Exposition.

Mais, malgré tout, je dois reconnaître que cette foule était loin d'égaler celle qui, en 1889, envahissait notre Champ-de-Mars. Je n'irai pas jusqu'à prétendre, comme quelques-uns l'ont fait, que cette Exposition de Chicago a été un véritable *four*; je crois simplement qu'elle n'a pas réalisé toutes les espérances qu'elle avait fait concevoir. Un simple détail indiquera la part exacte des déceptions : comme l'Exposition était située à dix kilomètres de la ville, on avait construit sur les bords du lac, en face de l'*Auditorium*, une immense gare avec dix quais d'embarquement, pour transporter les voyageurs jusqu'à *Jackson-Park*. Or, deux quais seulement ont été utilisés; d'où je conclus que les préparatifs avaient été organisés pour des multitudes qui ne sont pas venues, et que cette gigantesque entreprise n'a guère tenu que le cinquième de ce qu'elle avait promis.

Les moyens de locomotion étant extrêmement nombreux, on n'avait guère que l'embarras du choix. Les uns allaient à l'Exposition en tramway, d'autres en barque ou en bateau à vapeur, en suivant les rives du Michigan, et il paraît même que, vus ainsi, à une certaine distance, la ville et les palais de l'Exposition pré-

sentaient un spectacle inoubliable, surtout le soir, quand tout cela était inondé de lumière électrique.

Pour moi, qui n'avais pas une minute à perdre, je préférai le chemin de fer, et je montai dans un de ces trains qui, de minute en minute, partaient du pied de la statue de Christophe Colomb. J'ignore où l'on avait découvert le matériel qu'on utilisait pour ce service; ce que je sais bien, c'est que nos wagons à bestiaux seraient presque des compartiments de luxe auprès de ceux-là. Il était impossible d'y entrer sans regretter ce joli chemin de fer Decauville qui, en 1889, reliait l'esplanade des Invalides au Champ-de-Mars et où l'on montait comme pour une partie de plaisir.

En moins d'un quart d'heure, l'affreux train nous amenait au cœur de l'Exposition.

Je n'ai pas à décrire ici le spectacle dont j'ai été le témoin, ni à énumérer les palais que j'ai visités. Toutes ces constructions, la photographie et la gravure les ont popularisées; on a fait des frais énormes pour répandre ces images dans le monde entier, de sorte que, sans sortir de chez soi, chacun a pu voir ces bâtiments, étudier leurs dimensions vraiment gigantesques, examiner les modes de décoration qui ont été employés, et se donner ainsi l'agréable illusion d'une visite à Chicago.

A mon sens, ce qu'il y avait de plus intéressant et ce sur quoi je voudrais insister un peu, c'est l'histoire même de l'entreprise. Je ne sais rien de plus instructif, ni qui représente plus exactement les merveilleuses qualités, comme aussi les défauts, de la grande capitale de l'Ouest. La *foire du monde* a été, à proprement parler, l'image saisissante de Chicago, de son génie, de sa ténacité, de son activité dévorante, et en même temps de son inaptitude pour l'organisation et pour les choses de goût. Elle aura donc été plus qu'un fait passager; même après qu'elle a disparu, elle mérite encore d'attirer l'attention.

C'est au mois de juillet 1889, lorsque les créations du génie français, présentées sous leur forme la plus séduisante, faisaient l'admiration du monde au Champ-de-Mars, que les Américains eurent l'idée de célébrer le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique par une Exposition universelle. Ils la voulaient splendide, elle aussi, et même ils faisaient entendre bien haut qu'elle surpasserait en éclat la fête parisienne.

Seulement, la question était de savoir où on l'installerait; serait-ce à New-York, serait-ce à Chicago?

Les deux grandes cités se mirent immédiatement à faire valoir leurs titres; des comités

furent fondés de part et d'autre ; on réunit, par voie de souscription, les ressources nécessaires pour faire face aux premières dépenses ; on s'assura le concours de la presse, et pendant plusieurs mois, on eut le spectacle de deux villes rivales se livrant par tous les moyens à une lutte acharnée, implacable, dans le but d'éliminer une concurrente.

Le résultat de ce duel ne pouvait être douteux. Chicago qui, à force d'activité et d'audace, cherche à rattraper l'avance qu'a sur elle sa sœur des bords de l'Atlantique, mena si bien la campagne, elle établit si clairement les inconvénients auxquels on se heurterait si l'on voulait établir l'Exposition projetée à New-York ; elle agit surtout auprès des membres du Congrès avec tant d'habileté (on prétend même que la corruption n'y fut pas étrangère) qu'elle remporta la victoire. Alors que New-York était encore indécise sur l'emplacement et qu'elle ne disposait que de 25 millions de francs, Chicago annonçait qu'elle avait en caisse 50 millions et elle offrait le choix entre trois ou quatre magnifiques emplacements. Dès lors, le Congrès n'avait qu'à se prononcer en faveur de Chicago, et le 25 avril 1890, le président Harrisson mettait sa signature au bas du décret qui fixait l'Exposition colombienne sur les bords du Michigan.

Cette première victoire ne suffisait pas à l'am-

bition des habitants de Chicago. Après des fêtes splendides pour célébrer leur triomphe, ils constituèrent un Comité de quarante-trois membres chargés de réunir les fonds nécessaires : selon les prévisions des ingénieurs, il fallait 90 millions, 36 pour les palais, autant pour les jardins, et le reste pour la gestion et les frais généraux. Ce Comité émit des actions de 50 francs; tous les citoyens, escomptant les bénéfices de l'entreprise, voulurent souscrire pour une ou plusieurs actions, et, en peu de jours, la somme totale fut trouvée.

Restait la question de l'emplacement. Après bien des hésitations, le choix du Comité s'arrêta sur un vaste terrain situé au sud de la ville, couvert de marécages et portant le nom de *Jackson Park*.

Dès le printemps de 1891, les terrassiers se mirent au travail. D'immenses dragues creusaient le marécage, suivant des lignes déterminées, pour la création des pièces d'eau. De hauts marteaux à vapeur enfonçaient des forêts de sapins dans le sol là où devaient s'appuyer les futurs palais. Enfin deux mille ouvriers travaillaient dans les chantiers et fouillaient la terre en tous sens pour la niveler et y créer des squares et des jardins. L'œuvre progressa sans arrêt, avec une telle rapidité qu'en octobre 1892, la plupart des constructions étaient terminées,

ou en tel état d'avancement que l'ouverture de l'Exposition promettait d'être faite au jour fixé, le 1er mai 1893.

L'engagement, en effet, a été tenu avec une exactitude toute ponctuelle. Le jour de la cérémonie de l'inauguration, le président des États-Unis commençait son discours officiel par ces nobles et fières paroles :

« Nous sommes aujourd'hui en présence des plus vieilles nations de la terre, et nous montrons du doigt les grands résultats exposés ici, sans demander aucune indulgence en considération de notre jeunesse. »

La réalité a-t-elle répondu à de si hautes prétentions? L'Exposition Colombienne a-t-elle été vraiment supérieure aux expositions du vieux continent? C'est ce que je voudrais brièvement examiner.

Ce qu'il faut dire tout d'abord à l'honneur de l'Exposition de Chicago, c'est qu'elle a été le résultat de l'initiative privée. La part de l'État a été aussi restreinte que possible. Le Congrès fédéral, nous l'avons vu, a rendu un décret pour autoriser l'entreprise; ce décret a été contresigné par le Président de la République, mais c'est tout; l'État n'est intervenu en aucune autre façon, ni pour voter des subsides, ni surtout pour nommer des commissaires chargés de diriger ou de surveiller les travaux.

En France, nous ne comprendrions guère une semblable abstention du gouvernement: nous sommes tellement habitués à le voir s'immiscer dans toutes nos affaires que tout nous semblerait perdu si, par hasard, il nous retirait son concours. Les Américains se font une tout autre idée du rôle gouvernemental; ils ne tolèrent l'État que dans la mesure où il n'est pas une entrave pour leur liberté. Dans toutes leurs entreprises, grandes et petites, ils entendent rester libres et agir sous leur propre responsabilité.

Tels sont, en effet, les principes dont se sont inspirés les organisateurs de l'Exposition Colombienne. Ce sont des citoyens influents de Chicago qui se sont placés à la tête de l'œuvre. Ils ne se sont pas contentés de réunir les capitaux indispensables; ils se sont encore partagé, suivant les aptitudes et la compétence de chacun, les différents services de cette colossale entreprise, et, quand les palais et les parcs ont été achevés, ce sont encore de simples citoyens qui ont été chargés de déterminer la place des exposants, d'organiser les fêtes, d'attribuer les récompenses, en un mot de veiller au bon fonctionnement de l'œuvre tout entière. Assurément, ce système n'est pas absolument parfait; j'aurai même plus tard l'occasion de dire par où l'organisation m'a semblé défectueuse; mais il

n'en reste pas moins certain que les habitants de Chicago, en faisant eux-mêmes leur Exposition, sans le concours et le contrôle de l'État, ont donné à l'Europe un excellent exemple, puisqu'ils lui ont montré que l'initiative individuelle peut, dans bien des cas, suppléer avantageusement à la tutelle de l'État.

En revanche, il faut dire que leur ambition excessive les a mal conseillés. Ils se sont trop préoccupés de vouloir dépasser en toutes choses les peuples de l'Europe, et cette recherche exclusive du grand ne les a pas suffisamment mis en garde contre le monstrueux. Sans doute, il faut leur accorder que leur Exposition était beaucoup plus vaste que celle de Paris : l'emplacement qu'elle couvrait était, en effet, six fois plus considérable que celui dont nous disposions en 1889. Les mêmes proportions gigantesques avaient été données aux palais : celui des *Arts manufacturés*, par exemple, dépassait, comme dimensions, les plus grands édifices du monde : il couvrait une superficie de 16 hectares. C'est assez dire que notre Galerie des Machines aurait fait assez piteuse figure à côté de ces palais géants.

Mais, dans une œuvre d'architecture, les dimensions ne sont pas tout; il y faut encore de l'harmonie, du goût, des proportions; ce sont là les qualités essentielles de toute œuvre d'art.

Or, leur absence était trop manifeste à Chicago. A côté de certains détails qui étaient exquis, on relevait des erreurs grossières, des manques de mesure et de goût qui choquaient l'esprit et violaient les règles esthétiques les plus élémentaires.

Mais si l'artiste trouvait peu de satisfaction dans ces édifices d'une blancheur agaçante, dont les lignes semblaient se développer à l'infini, l'ingénieur et le mécanicien étaient sûrs d'y rencontrer un vaste champ ouvert à leurs investigations et à leurs études.

A cet égard, rien ne les séduisait comme le *Palais de l'électricité* où étaient exposées toutes les inventions d'Edison et d'innombrables appareils télégraphiques et téléphoniques.

Je n'ai fait que traverser en courant la *Galerie des Machines*, et je le regrette, car des ingénieurs français de la plus haute compétence m'ont affirmé que cette section était d'une richesse incomparable.

C'était incontestablement le *Palais des Arts manufacturés* qui attirait le plus grand nombre de visiteurs. Ce qui éveillait surtout leur curiosité, c'était le rapprochement qui se faisait de lui-même, dans les yeux et dans les esprits, entre l'industrie de la jeune Amérique et celle de la vieille Europe. Certes, sur ce terrain, les Américains ont fait des progrès immenses,

inouïs même, étant donné la date encore récente de leurs débuts ; il est probable cependant, qu'il leur faudra encore de longues années de recherches et de tâtonnements avant de pouvoir égaler la perfection des produits européens.

Disons à ce propos que la section française a obtenu les éloges les plus mérités. Elle était, en effet, de tout point remarquable ; beaucoup d'Américains n'hésitaient même pas à lui donner la palme sur toutes les sections étrangères. Elle brillait non seulement par la délicatesse et le fini des objets exposés, mais encore par le goût sobre, exquis qui avait présidé à son installation. C'est là, à vrai dire, qu'éclate la supériorité du génie français ; nul peuple, au monde, ne s'entend comme nous à mettre en valeur les produits industriels ou les œuvres artistiques. Il suffisait, pour s'en convaincre, de pénétrer dans la section italienne où l'on trouvait des marbres, des bronzes, des terres cuites et mille autres choses d'une grâce charmante, mais qui étaient disposées au petit bonheur et dans tout le désordre d'un bazar mal tenu.

L'Exposition de Chicago comprenait certaines sections qui ne figuraient pas dans celle de Paris : par exemple le *Palais des Transports* où l'on avait groupé tous les moyens de locomotion dont se sont servis les hommes, depuis l'origine du monde, en commençant par le char

le plus primitif et en finissant par les wagons Pullmann ou Wagner; le *Palais des Pêcheries* qui était tout indiqué sur les bords d'un grand lac comme le Michigan; enfin le *Palais des Femmes*, admirable édifice où tout ce qui fait partie du domaine exclusif de la femme, depuis les affaires du ménage, de la toilette et de la couture jusqu'aux œuvres de charité les plus étonnantes, se trouvait représenté, siècle par siècle et pour ainsi dire étape par étape, dans une marche ascendante due surtout aux progrès du christianisme.

Le *Palais des Beaux-Arts* baigné par son étang semi-circulaire était l'un des endroits les plus retirés et les plus charmants de l'Exposition. On n'y entendait ni le sifflet des bateaux à vapeur, ni la cloche de cuivre des locomotives, et, dans le calme qui est si favorable au recueillement, on pouvait promener ses regards à travers des salles admirablement éclairées et contempler à loisir les belles œuvres qui étaient exposées.

L'aménagement intérieur de ces galeries était parfait : les toiles étaient placées sur deux rangs et suffisamment espacées pour que l'œil pût aller sans fatigue d'un tableau à un autre. Ici encore, il est permis de rappeler, sans chauvinisme aucun, le triomphe de la section française. D'un commun accord, le verdict général nous a

octroyé la première place, tant pour la peinture que pour la sculpture et l'architecture.

En somme, il est profondément regrettable qu'un froissement, d'ailleurs très légitime, ait décidé les exposants français à se mettre volontairement hors du concours. Certains Américains l'ont déploré comme nous; ils ont dit et répété, soit dans des discours officiels, soit dans leurs journaux, que si les Français avaient eu plus de confiance dans leur impartialité, les choses se seraient passées tout à notre avantage, et que, dans la distribution des récompenses, une place très large et toute privilégiée aurait été faite à nos compatriotes. Combien n'est-il pas fâcheux que ces assurances courtoises soient venues trop tard, quand la rupture était déjà un fait accompli!

On le voit donc, l'Exposition de Chicago ne manquait pas d'intérêt pour qui tenait à s'instruire. Mais pour un Européen, qui a l'habitude des voyages et qui est toujours plus ou moins blasé sur ces sortes d'exhibitions, ce qu'il y avait de plus curieux et ce qui éveillait tout particulièrement son attention, c'était ce grand public qui se pressait dans les palais de l'Exposition Colombienne. Pour moi, j'éprouvais une véritable jouissance à me mêler à la foule, afin d'observer de plus près ces hommes rudes et francs de l'Ouest, dont l'accent nasillard et nar-

quois se faisait entendre au milieu du bruit général, qui se promenaient partout en regardant les objets pour les apprécier et les critiquer, et qui, dans cette sorte d'inventaire de toutes les nations du monde, n'hésitaient pas un instant à donner le premier rang à leur propre patrie.

Ce gros public, exclusivement démocratique, ne brillait pas par le luxe des vêtements : les genoux avaient fait leur marque sur les pantalons tant soit peu usés ; les souliers étaient souvent éculés et les coiffures paraissaient avoir perdu depuis longtemps leur fraîcheur primitive. Mais, en examinant attentivement tous ces gens courbés sur une vitrine ou arrêtés devant une machine, il était facile de reconnaître que c'étaient des hommes pratiques, sérieux, réfléchis, ayant la claire vue des choses et toujours guidés par un imperturbable bon sens.

Ce public-là, qui était venu à Chicago uniquement pour s'instruire et pour se mettre au courant des progrès de l'industrie, n'a pas été trompé dans son attente, et il est reparti content de sa visite et fier de son Exposition.

Sans doute, le succès de cette œuvre eût été plus éclatant, si les grandes Compagnies de chemins de fer avaient su allécher les voyageurs par une plus grande réduction de prix, et

si surtout les hôteliers de Chicago s'étaient, dès l'abord, montrés plus discrets dans l'évaluation anticipée des énormes bénéfices qu'ils comptaient retirer de la Foire du monde. A force de viser exclusivement leurs intérêts personnels, on peut dire que les uns et les autres se sont trompés dans leurs calculs, et se sont ménagé le demi-échec qui s'est produit.

Enfin, ce qui a nui encore à l'Exposition Colombienne, c'est l'absence trop manifeste d'organisation intérieure. Si les Américains sont des ingénieurs hardis, des inventeurs souvent heureux et des mécaniciens hors de pair, il semble que la Providence leur ait refusé le don de classer les choses, de les disposer de telle sorte que les unes fassent valoir les autres et que l'on puisse, d'un seul coup d'œil, voir les progrès qui ont été accomplis. Le Yankee n'a d'autre règle à cet égard que son caprice ou son intérêt. C'est ainsi qu'on a pu rencontrer des pianos dans le Palais de l'Electricité, ou des produits comestibles égarés dans le Palais des Transports. Mais, outre ces erreurs qui, en France, eussent été si réjouissantes, il paraît aussi que les commissions particulières, chargées de l'administration des différentes sections, fonctionnaient aussi mal que possible. Ce désarroi et ce désordre faisaient le désespoir des exposants français et l'objet de toutes leurs

récriminations. Je connais un ingénieur électricien qui, se plaignant un jour au Président général de l'Exposition de cette confusion de tous les services, reçut cette réponse homérique : « De quoi vous plaignez-vous?... Mais si tout avait été organisé, vous ne seriez pas libre, tandis qu'avec notre système, vous pouvez faire tout ce que bon vous semble. » Le Français fut désarmé par tant de candeur ; mais, s'il en profita pour arranger ses petites affaires à son gré, il ne parvint jamais à comprendre que le respect de la liberté doive nécessairement conduire à la confusion et au chaos.

Au fond, le plus gros grief que l'on ait formulé contre l'Exposition — celui-ci était fondé — c'est qu'elle était peu amusante. Il est incontestable, en effet, qu'au point de vue de l'entrain général et de la gaîté d'ensemble, elle ne rappelait en rien l'inoubliable fête parisienne de 1889. Ceux qui, en venant à Chicago, se proposaient uniquement d'étendre et de perfectionner leurs connaissances dans certaines branches de l'industrie, trouvaient ample matière à nourrir leur enthousiasme de spécialistes ou à éclairer leurs recherches. Mais les autres, et malheureusement ce sont partout les plus nombreux, ceux qui, dans une exposition, ne prisent que les distractions vulgaires et les amusements de café-concert, ceux-là étaient entièrement déçus. Les

restaurants et les cafés étaient rares à Jackson-Park; on y cherchait en vain ce côté cirque et foire, où les boniments arrêtent le promeneur au passage et où les petits vendeurs plaisantent avec les acheteurs. Tous ces divertissements un peu grossiers que recherche la foule, on les avait groupés dans *Midway-Plaisance*, à l'ombre de la Grande roue, et il faut reconnaître qu'ils ne brillaient ni par l'entrain, ni par l'originalité. On m'a affirmé que les neuf dixièmes de ces forains en avaient été pour leurs frais d'installation et que quelques-uns même avaient perdu de grosses sommes d'argent.

C'est cet aspect un peu austère de l'Exposition qui a été une des causes les plus décisives de son demi-succès. Les oisifs buveurs de bocks et les coureurs d'aventures ont rencontré à Chicago de cruels mécomptes personnels et ils se sont dédommagés de leurs déboires en répétant partout que cette Exposition n'avait été qu'un *four*. Mais les hommes de race anglo-saxonne, qui sont moins habiles que les peuples latins à organiser les fêtes joyeuses, et qui, en revanche, comprennent infiniment mieux tout ce que comporte le sérieux de la vie, les Anglais, les Américains et les Allemands n'ont pas caché leur satisfaction en visitant en détail les merveilles amoncelées dans la Cité blanche; ils y ont trouvé l'instructif et l'utile, et

cela leur a suffi pour rendre pleine justice à l'Exposition du Michigan et pour proclamer qu'elle réalisait les deux conditions que doit remplir toute Exposition universelle : *Étonner et Instruire*.

---

## CHAPITRE V

### LE NIAGARA

Assurances contre les accidents de chemin de fer. — *Que d'eau, que d'eau!* — La Cave des Vents. — Excentricités dangereuses. — Une cousine apocryphe. — Les méfaits de la civilisation au Niagara.

On se lasse vite de Chicago, de ses interminables rues, de ses innombrables usines, de ses abattoirs, de ses élévateurs et même de son Exposition. Quand on a vécu huit jours de cette vie fiévreuse, intéressante à coup sûr pour l'esprit, mais énervante pour le corps, on aspire à sortir de cette fournaise et à goûter les joies calmes et reposantes de la nature.

A l'exemple de beaucoup de Français qui, en quittant Chicago, allaient au Colorado ou même poussaient jusqu'aux Montagnes Rocheuses, j'aurais pu entreprendre cette excursion dans l'Ouest qui, paraît-il, est ravissante pour les amateurs de pittoresque; mais, comme des raisons multiples m'attiraient au Canada, je repris

la route que j'avais déjà suivie pour venir à Chicago, et, après une nuit passée tout entière en chemin de fer, je débarquai un beau matin à Niagara-Falls.

J'étais sûr de trouver là, non pas précisément la solitude, mais du moins la fraîcheur, le repos et même un isolement relatif pour m'abandonner à mon aise aux jouissances que je m'étais promises de ce magnifique paysage.

Ce qui me frappe tout d'abord en débarquant à Niagara, c'est la physionomie de la gare ; elle est un peu plus coquette et un peu mieux tenue que toutes celles que j'ai déjà rencontrées, et rien qu'à ce signe, on devine que Niagara est une ville de plaisance et non une ville d'affaires : c'est pour accueillir les touristes qui viennent de tous les points du monde, que la Compagnie du *Lake Shore* a tenu à construire une gare à peu près présentable.

Elle a des intentions vraiment maternelles, cette Compagnie ! Ainsi, en descendant du train, je tombe en arrêt devant un appareil automatique assez semblable à ceux qui en France distribuent, moyennant deux sous, une tablette de chocolat, des pastilles de miel, une photographie, ou une feuille rose indiquant la bonne aventure. En gens pratiques, les Américains ont trouvé quelque chose de mieux.

La machine installée dans la gare de Niagara

porte un écriteau, vous invitant à introduire une pièce de cinq sous dans l'ouverture de l'appareil, et il sort immédiatement une police d'assurance contre les accidents de chemin de fer.

Mes lecteurs sont peut-être curieux de savoir quelle est l'indemnité allouée aux voyageurs en cas d'accident. Voici ce que dit l'affiche : j'ai tenu à copier ce curieux document.

500 dollars *pour la mort.* Est-ce le voyageur qui a été tué, ou bien sa famille qui touche les 500 dollars ? L'écriteau ne le dit pas ; c'est vraiment dommage !

500 dollars pour la perte des deux pieds ou des deux mains ;

500 dollars pour la perte des deux yeux ;

500 dollars pour la perte d'un pied et d'une main ;

250 dollars pour la perte d'un seul pied ou d'une seule main.

Evidemment. c'est quelque chose, et je conçois qu'à la suite d'un malheur, on ne soit pas fâché de toucher une indemnité de 2.500 francs ou même simplement la moitié, ne serait-ce que pour payer les frais de chirurgien. Pourtant, je ne puis m'empêcher de trouver que, dans cette circonstance, les Américains ont lésiné. Il semble qu'au pays des dollars, on eût dû mieux faire les choses. Pour éviter un procès, nos Compagnies françaises n'hésiteraient certaine-

ment pas à faire un sacrifice beaucoup plus considérable.

Mais j'oublie que les Américains ont une excuse : c'est le nombre fabuleux de déraillements et d'accidents de toute nature qui se produisent sur leurs voies ferrées. Si les compagnies devaient payer une forte indemnité à tous les voyageurs qui sont victimes d'un accident, elles seraient ruinées au bout de six mois. C'est ce qui explique pourquoi les sommes garanties par l'appareil automatique sont si modestes. Les chances de déraillement ou de tamponnement sont tellement nombreuses qu'on ne peut vraiment pas se montrer généreux pour tous les pauvres diables qui s'amusent à se faire tuer ou blesser.

Cette universelle indifférence pour la vie humaine est bien en effet l'un des traits les plus caractéristiques des mœurs américaines. Quand il se produit une catastrophe sur une ligne française, les journaux s'emparent du fait, le racontent avec force détails, vrais ou faux, et cherchent à établir ce qu'ils appellent les *responsabilités*. Au bout de deux ou trois jours, l'opinion publique est si bien surexcitée que les Compagnies sont souvent extrêmement embarrassées pour satisfaire à toutes les réclamations et pour prendre les mesures préventives qu'on exige d'elles.

En Amérique, on examine les choses avec plus de sang-froid. Survient-il un accident ? les journaux le relatent sans commentaire. Les victimes ou leurs familles actionnent la Compagnie pour obtenir un dédommagement, mais personne ne s'avise de prendre au tragique un si mince événement.

Pour un peu, on dirait aux victimes : Vous avez été blessés ? tant pis pour vous ! Qu'alliez-vous faire dans cette galère ?

En Amérique la vie sociale paraît avoir été organisée exclusivement pour les gens qui ont bon pied bon œil et qui sont bien portants. Les autres, c'est-à-dire les malades, les vieillards, les infirmes et les estropiés, n'ont qu'à rester chez eux ; et de fait, on ne les rencontre nulle part ; ils savent très probablement à quoi ils seraient exposés s'ils pénétraient dans cette lutte pour la vie, qui est plus ardente et plus acharnée aux États-Unis que partout ailleurs : ils savent qu'ils seraient les premiers sacrifiés, et cette certitude ne contribue pas peu à les tenir à l'écart.

Malgré ces réflexions plus longues à exprimer qu'à concevoir, on peut croire que je ne m'éternise pas dans la gare de Niagara ; je ne suis pas venu de si loin pour philosopher devant un appareil automatique.

Un vieil omnibus tout bariolé de jaune, de rouge et de vert me transporte à *Kaltembach-*

*Hôtel*, juste en face des rapides du fleuve, et après avoir déposé mes bagages dans le hall de l'hôtel, je cours voir le Niagara.

Un voyageur français, dans un livre récent, décrit ainsi ses impressions en présence des chutes célèbres : « *Que d'eau! Que d'eau!* (Pour plus de détails, voir la description de Chateaubriand.) »

Et c'est tout! l'auteur passe ensuite à un autre chapitre.

Sans avoir la prétention de faire un tableau à la Chateaubriand, je voudrais, en termes fort simples, rendre ce que j'ai ressenti.

A mon sens, le Niagara est la plus grande curiosité de la partie de l'Amérique que j'ai visitée. Ç'a été à proprement parler le *clou* de mon voyage.

Qu'on se figure un fleuve à peu près dix fois large comme la Seine au Pont-Royal, coulant à pleins bords, entre deux rives plates et monotones. On dirait un grand canal creusé par la nature pour déverser les eaux de l'Érié dans le lac Ontario.

Au bout de quelques kilomètres, le fleuve se heurte à des milliers de récifs qui paraissent vouloir lui barrer le chemin. Cet obstacle l'irrite; comme un géant qui sent sa force, il bat les rochers avec une violence inouïe ; il les escalade même et ses eaux toutes blanches d'écume s'en

vont en tournoyant d'un récif à l'autre. Cette course torrentueuse dure quelque temps. Puis tout à coup le fleuve rencontre une île qui s'appelle l'*île de la Chèvre* ; il se divise en deux branches inégales dont l'une longe la rive américaine et l'autre la rive canadienne.

Arrivées aux extrémités de l'île, les eaux dans un élan magnifique, se jettent subitement et avec un fracas épouvantable dans un ravin de plus de 250 pieds de profondeur.

La scène est vraiment grandiose ! Du pied même de chaque chute, jaillit une colonne de vapeur qui s'élève à plus de 100 mètres et qui constitue le plus splendide jet d'eau qu'on puisse voir dans le monde. Quand les rayons du soleil brillent à travers cette colonne de poussière liquide, le coup d'œil devient féerique et l'on reste muet d'admiration devant les milliers d'arcs-en-ciel qui étincellent de toutes parts sur toute la largeur du fleuve.

Chateaubriand y a vu ou cru voir « les aigles entraînés par le courant d'air, descendre en tournoyant au fond du gouffre, et les carcajoux se suspendre par leurs longues queues au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours ». J'avoue à ma honte que je n'ai vu ni aigles ni carcajoux, et les ours de ces parages m'ont paru être tout simplement des mythes.

Mais il faut reconnaître d'ailleurs que leur présence n'est nullement nécessaire pour la sublimité du spectacle. « J'ai vu bien des cascades, disait Ampère; j'en ai vu en Suisse, en Ecosse, en Norvège et dans les Pyrénées; mais toutes ensemble se perdraient et se noieraient dans le Niagara, pygmées auprès d'un Titan! Pour moi, les deux plus grandes choses de ce monde sont, parmi les monuments élevés par la main de l'homme, les ruines du Thibet, et parmi les œuvres de la nature, les chutes du Niagara. »

Malheureusement, depuis une trentaine d'années, le Niagara a un peu changé d'aspect, et perdu quelque chose de sa primitive et sauvage beauté.

On aime à se le représenter au temps où il ne battait que les rochers de ses rives et où ces routes et ces voies ferrées n'avaient pas déchiré le flanc du ravin. Je me figure le silence universel de la nature devant le tonnerre du grand fleuve, l'homme errant comme une bête sauvage parmi ces précipices, n'osant pas encore troubler sa majesté, et je comprends alors la grandeur du spectacle.

Mais l'utilitarisme américain a gâté tout cela. Les impénétrables forêts des deux rives ont fait place à des champs de maïs; des usines ont été construites sur les rapides, et les pelouses qui

longent les bords du gouffre ont été garnies de bancs et de barrières comme le jardin d'une guinguette.

Une ville même a été bâtie, et elle ressemble à toutes les villes de plaisance qu'on peut visiter sur les deux continents. Squares bien tenus, hôtels somptueux, boutiques de *souvenirs* et magasins de photographies; rien n'y manque. On y est même assailli de guides et de voituriers comme à Luchon ou à Chamounix. Bien plus, des centaines de jeunes couples arrivent tous les jours pour passer là leur lune de miel : il paraît que la vue des chutes a des vertus particulières pour rendre plus heureuses les unions américaines.

A vrai dire, les jeunes mariés se contentent de faire des promenades rêveuses sur les pelouses qui longent le fleuve, ou bien, s'ils sont riches, ils prennent, moyennant 100 francs, une des voitures qui stationnent devant les hôtels, et, sans bouger de leur landau capitonné, ils sont censés faire une excursion aux chutes et au ravin.

Mais les véritables touristes payent davantage de leur personne : ils tiennent à voir les choses de plus près afin d'en rapporter des impressions moins vagues et moins sommaires.

Les récifs du Niagara sont juste en face de *Kaltembach-Hôtel.* Je passe de longues heures à

contempler la lutte des flots contre les rochers et à suivre du regard les vagues d'écume qui tournent dans tous les sens avec une rapidité vertigineuse.

Puis, franchissant un pont suspendu, je vais jusqu'à l'île de la Chèvre qui sépare les deux gigantesque cascades. Cette île, que le fleuve ronge sans cesse et qui, tôt ou tard, finira par être emportée, est aménagée de manière à permettre aux touristes de s'avancer le plus près possible des chutes. Partout des escaliers munis de parapets, qui vous conduisent jusqu'au bord du fleuve. On a la satisfaction de recueillir de l'eau dans le creux de sa main et de se désal térer, sans bourse délier, au Niagara.

Les autres agréments qu'on peut s'y procurer sont infiniment plus coûteux. Il faut payer 1 fr. 25 pour entrer dans l'île de la Chèvre; même somme pour passer sur *Suspension Bridge:* c'est un pont très hardi en fil de fer qui fait communiquer la rive américaine avec la rive canadienne, et du haut duquel le regard peut embrasser les deux chutes et jouir du spectacle dans son ensemble.

Mais vous êtes audacieux par tempérament, même un peu téméraire, et le danger vous fascine! Dans ce cas, entrez à la *Cave des Vents:* pour un dollar, on vous fera passer par les émotions les plus violentes que vous puissiez souhaiter.

On pénètre d'abord dans une baraque en planches construite à l'une des extrémités de l'île de la Chèvre. Là, on se déshabille des pieds à la tête,pour revêtir un costume de flanelle et, pardessus celui-ci, un autre costume en gutta-percha et l'on se couvre la tête d'un casque comme un vulgaire pompier; après quoi, par un escalier en poutrelles, on descend jusqu'à une passerelle établie sous la cataracte. Le rocher d'où le flot épais et bruyant se précipite, est creusé et forme un arceau au-dessus de votre tête. Vous avancez, en vous collant à la paroi, sur un sentier qui va en se rétrécissant jusqu'au moment où il devient tout à fait impraticable. A deux pas, la masse liquide roule en mugissant et en décrivant une vaste courbe. C'est véritablement un enfer aquatique, et quiconque y pénètre ressent une angoisse mortelle.

Après avoir savouré quelques secondes cette lugubre sensation, vous rebroussez chemin, et ce n'est pas sans un sentiment d'intime satisfaction que vous remontez l'escalier qui vous a conduit dans cet antre, d'où le dieu Dollar, le plus puissant des dieux, a expulsé le génie de la cataracte. Vous revenez à la baraque ruisselant des pieds à la tête et trempé jusqu'aux os, en dépit du costume de gutta-percha: vous vous rhabillez, vous vous séchez et vous jurez, mais

un peu tard, de ne plus expérimenter les formidables douches du Niagara.

Il reste une dernière aventure, non moins classique que celle de la *Cave des Vents* et qui n'est peut-être pas moins périlleuse : c'est de descendre jusqu'à un petit vapeur qui stationne au fond du ravin, à un mille des chutes, et d'aller, sur cette coquille de noix, rôder autour des cataractes à travers un remous terrible. Le capitaine ou le pilote qui dirige ce petit bateau doit être un bien habile homme! Il le manœuvre avec une telle dextérité qu'il réussit à conduire ses passagers jusqu'au pied même des chutes. On devine les oscillations fantastiques du vapeur sur ces flots déchaînés! Bien souvent les spectateurs restés sur la berge le croient perdu, quand ils le voient disparaître dans un nuage de vapeur d'eau; mais quelques minutes après, il reparaît de l'autre côté du ravin, faisant effort pour résister au courant et revenir sans encombre à son point de départ.

L'expédition dure environ un quart d'heure; mais c'est suffisant pour faire connaissance avec la force mystérieuse qui réside dans le gouffre. Si brave que l'on soit, on est enchanté de laisser là le bateau ensorcelé et de remonter sur la berge.

Les Indiens qui habitaient autrefois ces parages, vénéraient le Niagara comme la demeure

du Grand Esprit; et, chaque année, pour apaiser le dieu, ils plaçaient deux jeunes filles sur une barque qui était abandonnée au courant.

Pendant que les jeunes filles descendaient le fleuve et qu'elles étaient précipitées dans l'abîme, le peuple se tenait sur les rives, priant l'Esprit d'agréer ce sacrifice et d'être favorable à toute la nation. Il est probable que ce n'est là qu'une légende; mais elle persiste dans la contrée et le souvenir en a été fixé dans une peinture très saisissante que l'on m'a montrée dans le salon du Grand-Hôtel de Niagara.

Aujourd'hui, ce ne sont plus les jeunes filles qui s'exposent à la fureur du grand fleuve. Mais il y a toujours des téméraires qui s'amusent à traverser les rapides. Sans parler du célèbre Blondin, qui passait d'une rive à l'autre sur une corde tendue à plus de 200 pieds au-dessus de l'abîme, on se rappelle le capitaine Webb qui, il y a quelques années, trouva la mort dans les eaux du Whirpool.

Le corps de l'insensé fut recueilli cinq lieues plus bas; mais cette fin tragique n'a pas découragé les nageurs. Tous les ans, il y a des individus qui tentent l'aventure et qui cherchent à s'illustrer ou à gagner de l'argent en essayant de franchir cet océan déchaîné. Un des derniers que l'on cite était un garçon coiffeur, qui a eu l'incroyable audace de s'abandonner au

courant, enfermé dans un tonneau bien lesté. Malgré mille soubresauts et des heurts terribles contre les parois du ravin, il sortit sain et sauf de l'entreprise, et enchanté d'avoir gagné un pari qui, pour lui, était une fortune.

Je restai deux jours au Niagara : ce n'est pas trop pour faire des excursions sur les deux rives et pour savourer l'admiration que l'on ressent en présence de cette merveille de la nature. Grâce à un brave Hollandais, qui parlait assez bien le français, et qui se mit à ma disposition avec une obligeance parfaite, je pus visiter en détail la ville et les environs et m'approvisionner de *souvenirs* sans être trop exploité par les marchands. Car il s'en faut que cette coquette ville soit le pays de la probité! J'ai déjà dit ce que coûte une journée de voiture : pas moins de 20 dollars, un peu plus de 100 francs. Le prix des autres objets est à l'avenant.

La moindre photographie, l'album le plus modeste, tout est coté à un chiffre fantastique. Les photographes surtout font des affaires d'or, mais le plus souvent, c'est au détriment de l'honnêteté. Ils exploitent indignement les Européens. Quand ceux-ci ont la gloriole de vouloir se faire représenter sur le bord du ravin, sur *Suspension Bridge*, ou debout, à côté des cataractes, les photographes leur font

payer à l'avance le prix convenu, ce qui est assez naturel,... mais ils n'envoient jamais les photographies. Beaucoup de voyageurs se sont plaints; plusieurs même se sont adressés aux consuls; mais tout a été inutile. Quel recours peut avoir, je vous le demande, un bonnetier de Lyon contre un photographe américain qui s'est montré indélicat? Le mieux évidemment est de s'en remettre à la justice divine ; mais cette perspective ne console pas toujours les pauvres Perrichons qui ont été escroqués.

Les boutiquiers de Niagara ont mille moyens pour duper les touristes; mais le plus joli est certainement celui-ci. Vous lisez sur la porte d'un magasin : *Ici on parle français!* Tout heureux de pouvoir parler votre langue, vous entrez et vous demandez où est la personne qui parle le français.

Généralement vous trouvez là une vendeuse avenante qui, en anglais, vous répond qu'elle a une cousine, parlant français comme une Parisienne, mais qu'elle est sortie.

— A quelle heure rentrera-t-elle? demandez-vous désappointé.

— A huit heures du soir.

Vous partez en maugréant contre ces parentes qui ont la fâcheuse habitude de sortir quand on voudrait causer avec elles, et à huit heures pré-

cises, vous retournez au magasin. Cette fois, il est fermé !

La cousine est un mythe. On l'invente de toute pièce pour allécher le touriste, surtout, paraît-il, le Français. Mon brave Hollandais, qui connaît par le menu tous les cancans de la petite ville, m'affirme que tous les Français venus dans ces parages se sont laissé duper par la *cousine.*

Je suppose qu'ils ont dû s'en consoler ! Le Niagara a de quoi panser ces petites blessures d'amour-propre.

La seule chose qu'on regrette dans cette excursion, c'est que le cadre qui entoure les chutes n'ait ni l'ampleur ni l'originalité qui conviendraient à un pareil tableau. On y voudrait, tout autour, les massifs neigeux des Alpes et des Pyrénées. Le phénomène prendrait alors un relief et des proportions vraiment prodigieuses.

Tel qu'il est, il cause, au premier abord, une certaine déception. Ce n'est que lorsqu'on s'est approché de ces gigantesques cascades, que l'on a pu apprécier la masse d'eau qui s'y précipite, que l'on a touché du doigt le torrent et que l'on a été mouillé de son écume, qu'on sent l'étonnement naître et l'admiration grandir. Et cette impression, résultant du calcul et de la réflexion, ne s'efface plus.

## CHAPITRE VI

### TORONTO ET MONTRÉAL

Traversée de l'Ontario. — Impudence des cochers de Toronto. — Une ville anglaise et puritaine. — *Tous hypocrites!* — Les Sulpiciens de Montréal. — Une copie de Saint-Pierre de Rome. — Le pont Victoria. — La promenade de *Mont-Royal.* — Les rapides de *la Chine.* — Une visite à M. Mercier.

Pour aller au Canada, je n'avais qu'à franchir *Suspension Bridge* et je me serais trouvé immédiatement sur la rive canadienne. Mais, comme je tenais à faire la traversée de l'Ontario, je résolus d'aller directement de Niagara à Toronto.

En moins d'une heure, mais dans des wagons exécrables, le chemin de fer conduit à Lewiston. La route est magnifique. Pendant près de trente kilomètres, on longe le ravin au fond duquel se déchaîne le Niagara. A regarder ces masses d'eau qui bouillonnent et tournoient dans cette gorge sauvage, on se sent pris de

vertige, et, malgré soi, on songe à ce qui arriverait en cas de déraillement. En 1887, un train eut la fantaisie de dévier tant soit peu de sa route. La catastrophe fut épouvantable : machine, wagons et voyageurs, tout disparut dans l'abîme, et personne ne put être sauvé.

Evidemment, rien n'est pittoresque comme de côtoyer ainsi un gouffre célèbre ; mais j'avoue à ma honte que j'étais assez peu fier de ce voisinage, et que j'aurais infiniment plus apprécié cette ligne, si les ingénieurs avaient eu la bonne inspiration de la tracer 30 ou 40 mètres plus loin.

Enfin, nous arrivons sans encombre à Lewiston, petite ville insignifiante, d'où part, trois ou quatre fois par jour, le bateau qui mène à Toronto.

Il ne nous fallut pas plus de trois heures pour faire la traversée de l'Ontario. Le temps était magnifique et la surface du lac d'un calme absolu. On ne ressentait ni roulis ni tangage : on aurait pu se croire sur l'un des bateaux-hirondelles qui font le service de Paris à Saint-Cloud. C'est certainement l'une des plus délicieuses traversées que j'aie faites dans ma vie.

En arrivant au débarcadère de Toronto, j'eus l'occasion de m'édifier, une fois de plus, sur le degré de probité qui caractérise les voituriers américains.

« Combien me prendrez-vous, dis-je à l'un d'eux, pour me conduire à *Queens Hotel?*

— Trois dollars et demi, me répondit-il sans sourciller (17 fr. 50). »

Tout naturellement, je trouve le prix excessif et je refuse de me servir de son véhicule. Quand il me voit parfaitement décidé à faire le trajet à pied : « Montez, me dit-il; ce ne sera qu'un dollar.

— C'est encore trop cher », et je fais mine de m'en aller.

« Eh bien ! ajoute-t-il en homme qui est résigné à tous les sacrifices, montez, je vous conduirai vous et vos bagages pour 25 sous. »

Et ainsi, grâce à mes refus obstinés, j'amenai ce brave cocher à baisser son prix de 17 fr. 50 à 1 fr. 25. Nos cochers parisiens sont loin d'être des modèles de toutes les vertus; je suis pourtant convaincu que, dans toute la corporation, on n'en trouverait pas un seul qui serait capable d'exploiter le *bourgeois* avec autant d'impudence.

Le grand malheur des Américains et ce qui laissera toujours planer des doutes très justifiés sur leur honnêteté native, c'est qu'ils considèrent toutes les affaires comme des opérations dans lesquelles la conscience n'a rien à voir; c'est une sorte de jeu, où il est toujours permis de tricher et où le profit va toujours au

plus malin. A cet égard, les pharmaciens font preuve d'un cynisme incroyable : je me rappelle que dans cette même ville de Toronto, on me fit payer 1 fr. 25 un cachet de bismuth qui, en France, ne se vend jamais plus de deux sous. Mais c'est toujours l'application du même principe ; c'est à l'acheteur de se défendre !

Aussi je comprends l'immense satisfaction des Américains et surtout des Américaines qui viennent faire des achats dans l'un de nos grands magasins, où tout est à prix fixe et à un bon marché invraisemblable pour des Yankees. Ils trouvent un véritable plaisir à acheter, parce qu'ils ont la certitude de n'être trompés ni sur le prix, ni sur la qualité. Pourquoi n'introduisent-ils pas chez eux des usages qui sont si fort à leur goût sur le continent ? C'est une anomalie que je ne me charge pas d'expliquer.

Toronto est la seconde ville du Dominion, elle est la capitale de la province d'Ontario ; sa population dépasse 200.000 habitants, chiffre énorme si l'on tient compte de ce fait qu'il y a cent ans, cette cité n'existait pas, et qu'en 1834, elle n'atteignait pas le chiffre de 10.000 habitants. C'est à son heureuse situation sur la rive nord du lac Ontario qu'est due cette extraordinaire prospérité. C'est par Toronto que passent toutes les marchandises qui vont des grands lacs dans le bassin du Saint-Laurent. A ce

point de vue, elle est la rivale de Montréal.

Ce qui frappe le voyageur qui débarque pour la première fois à Toronto, c'est la physionomie tout anglaise de la ville. Les rues sont larges et bien entretenues; elles se coupent à angle droit et sont perpendiculaires ou parallèles au lac; les maisons sont généralement construites avec beaucoup de solidité, mais leur aspect extérieur est monotone et banal. Ce n'est plus le bois qui domine dans les constructions comme aux États-Unis, c'est la pierre et la brique. Au lieu de ce provisoire qui caractérise toutes les habitations américaines, on constate qu'ici tout est définitif. On devine des gens qui sont, non pas campés comme les Yankees, mais établis et fixés pour de longues générations.

Les rues sont jalonnées et même un peu enlaidies par d'énormes poteaux surchargés de fils télégraphiques ou téléphoniques qui s'enchevêtrent de mille façons et qui forment dans les airs comme une vaste toile d'araignée.

Chacun de ces poteaux est armé de crochets en fer qui permettent de grimper jusqu'au sommet, comme on fait sur nos champs de foire pour les mâts de cocagne. Chaque fois qu'il survient un accident dans les fils, il faut qu'un ouvrier monte là-haut pour remettre tout en état. J'en ai vu quelques-uns qui faisaient cette escalade avec une agilité digne d'un chat.

Les monuments officiels, églises, hôtels de ville, banques, théâtres et écoles, font honneur à la cité. Il semble même qu'ils aient été construits avec un goût plus sûr qu'on ne le fait communément en Amérique. Les édifices religieux sont particulièrement remarquables. Ils sont presque tous de style gothique.

L'immense majorité des habitants est protestante; la ville affiche même des airs de puritanisme qui sont un perpétuel sujet de quolibets de la part des cités rivales. Les maisons de tempérance y sont extrêmement nombreuses. Le repos dominical y est observé avec tant de rigueur que, ce jour-là, non-seulement on fait trêve aux affaires et aux gros travaux, mais qu'encore tous les moyens de locomotion se trouvent suspendus. Impossible de prendre le bateau ou le chemin de fer un dimanche; les fiacres eux-mêmes restent soigneusement sous leurs remises; bien plus, on fait observer le repos dominical jusqu'aux tramways électriques; ils restent en détresse dans les rues à l'endroit précis où ils étaient au premier coup de minuit, dans la nuit du samedi au dimanche.

A vrai dire, tout cela ressemble fort à du pharisaïsme, et pour mon compte, je me défierais d'une religion qui affecte tant de rigorisme et d'intransigeance. Il faut bien croire, d'ailleurs, que tous ces grands airs de dévotion ne

sont pas du goût de tout le monde, même à Toronto. Je me souviens que, me promenant dans *Queens Park*, j'eus l'occasion de lier conversation avec des ouvriers, — probablement des Irlandais, — qui, comme moi, cherchaient un peu de fraîcheur sous ces magnifiques ombrages. — « De quel pays êtes-vous ? » me demanda l'un d'eux, qui, à mes façons, avait deviné un étranger.

— « Je suis Français, répondis-je.

— Vous êtes Français ? Alors vous êtes un brave homme. (*Frenchman, good man.*)

— Et les habitants de Toronto ? répliquai-je. Que sont-ils donc ? »

— Tous des hypocrites. *All hypocrit.* »

Et aussitôt mon interlocuteur se mit en devoir de m'expliquer son jugement ; malheureusement il avait une telle volubilité de parole que je ne pus rien comprendre ; mais je voyais bien qu'il avait l'air de décharger son cœur et qu'il était tout à fait convaincu de ce qu'il disait.

Ce même jour, dans l'après-midi, j'allai rendre visite au curé de la paroisse canadienne de Toronto. Je rencontrai un fort digne homme, un peu froid, mais instruit et non dépourvu de finesse.

Après les politesses d'usage, je lui demandai des renseignements sur sa paroisse, sur le mouvement religieux de la ville et enfin sur le

caractère des habitants. « Ce sont tous des hypocrites, » s'écria-t-il avec une vivacité qui ne me laissait aucun doute sur la sincérité de son appréciation. Et, en effet, il me raconta un certain nombre d'anecdotes concernant surtout les protestants, d'où je pus conclure que Toronto était le rendez-vous de tous les tartufes du Canada. Les habitants y sont bigots et fanatiques; les conseillers municipaux, les magistrats, en un mot tous ceux qui détiennent une part quelconque d'autorité, montrent en toute occasion l'intolérance la plus odieuse : jouer aux cartes un dimanche,faire une partie de crocket, se promener en voiture, autant de crimes interdits par la loi ! Les catholiques, qui ne sont au nombre que de 30.000, ont particulièrement à souffrir de l'intolérance des protestants. Ceux-ci peuvent à leur gré encombrer les rues et les avenues des manifestations les plus bruyantes; le 12 juillet de chaque année, qui est la fête des Orangistes, ils défilent portant leurs bannières et chantant une chanson injurieuse pour le Pape; les catholiques doivent supporter toutes ces vexations sans qu'on leur permette aucune procession.

Ils ne perdent pas courage cependant; à force d'entente et d'esprit de solidarité, ils se défendent pied à pied sur le terrain de la liberté. Groupés autour de leurs pasteurs, ils soutien-

nent la lutte avec une constance et une intrépidité admirables. Ils se disent qu'après tout l'avenir est à eux. Avec leurs nombreuses familles, ils sont sûrs de conquérir une place toujours plus grande et ils espèrent bien qu'un jour ou l'autre ils formeront un groupe assez fort pour faire respecter leurs droits.

Cependant, c'était le Canada français que j'avais surtout hâte de visiter.

Après vingt-quatre heures passées à Toronto, je m'empressai d'aller à Montréal. J'étais fatigué, excédé d'entendre parler l'anglais, de manger une cuisine anglaise et de ne rencontrer partout que des usages anglais. Il me tardait d'arriver sur une terre française et d'y trouver les mœurs, la langue et les institutions de la France d'autrefois.

Il faut dix heures de chemin de fer pour aller de Toronto à Montréal. On suit la ligne du *Grand Tronc*, nom bizarre qui importerait assez peu, si les wagons n'étaient pas dépourvus de tout confortable. Mais, quand on quitte les États-Unis, où, tout au moins sur les grandes lignes, on est habitué à un luxe si raffiné, on est un peu désenchanté en arrivant au Canada. On sent que les Compagnies y sont moins riches et que le pays lui-même présente moins de ressources.

Il faut ajouter à cela que les trains marchent

avec une irrégularité inconcevable. Ils partent quand ils peuvent et ils arrivent de même. On m'a cité un brave curé canadien qui, pour gourmander ses ouailles, ne trouvait rien de plus expressif que cette comparaison : « Vous êtes comme le grand Tronc ; vous arrivez toujours en retard à la messe... » Et de fait, durant tout mon séjour au Canada, je ne crois pas être arrivé une seule fois à l'heure.

Montréal est la première ville du Canada par sa population, par son trafic, par le chiffre de ses affaires de banque et par la splendeur de ses édifices. J'ai entendu beaucoup d'Américains affirmer qu'elle serait un jour la rivale de Chicago.

En y débarquant le 3 septembre 1893, à 8 heures du soir, je pris une voiture pour me faire conduire à *Saint-Laurens Hall*, rue Notre-Dame. C'est un hôtel de premier ordre au Canada: mais je dois convenir qu'il ne rappelle qu'assez imparfaitement les splendides hôtels que j'avais vus aux États-Unis. Il faut dire aussi que la vie y est beaucoup moins chère ; la pension ne dépasse pas 15 francs par jour.

Après un dîner fait à la hâte, je sortis avec mon ami, M. T..., un Français très aimable que j'avais rencontré en route, et nous nous rendîmes à *Summer-Park*. C'est un jardin public, situé au centre de la ville, d'étendue assez mé-

diocre, mais d'où l'on a une vue magnifique sur le Saint-Laurent. C'est le rendez-vous de tous les Montréalais qui, le soir, après leur repas, désirent prendre le frais.

Il y avait foule ce jour-là : boutiques, cafés, salles de concert, théâtre, tout était envahi et encombré. Des tables étaient dressées un peu partout, dans les allées et sous les massifs, et tout ce monde buvait, chantait et riait avec un entrain et une exubérance toute française.

Nous eûmes la curiosité de voir le théâtre. Le mot théâtre est impropre ; c'est plutôt hangar qu'il faudrait dire. La salle était immense ; mais pas de murailles ; elle était simplement limitée de chaque côté par des colonnes en bois qui soutenaient un toit énorme, sauf bien entendu du côté de la scène qui était adossée à un mur. Chacun pouvait entrer ou sortir comme bon lui semblait. Un détail qui piqua aussi ma curiosité, c'est que l'orchestre était placé sur la scène, tout au fond de la salle, et les artistes jouaient ou chantaient en avant des musiciens.

Je ne me rappelle plus la pièce qui était exécutée ce soir-là : je sais seulement que tout le succès de la comédie tenait au rôle d'une actrice qui, visiblement, était très goûtée du public, car elle ne pouvait pas paraître sur la scène sans qu'on lui fît une ovation.

Ce qui me frappa surtout, ce fut l'attitude de

la foule; elle avait un air joyeux et bon enfant qui faisait plaisir à voir. On sentait qu'elle s'amusait de tout son cœur; ce n'était plus la raideur froide et compassée des Anglais de Toronto que je venais de quitter; c'étaient les représentants d'une autre race, d'une nationalité plus fine et plus gaie que j'avais sous les yeux. Les hommes, les femmes, les jeunes filles, tous, jusqu'aux petits enfants, écoutaient la pièce avec une attention que rien ne pouvait distraire; ils ne perdaient pas une syllabe; ils étaient à l'affût des bons mots et des traits d'esprit, et quand le dialogue en amenait un, c'était, de la part des spectateurs, des éclats de rire sans fin. Jamais je ne compris mieux que ce jour-là les différences profondes et le contraste saisissant qui existent entre les Anglais et les Français, entre les races saxonnes et les races latines. Il est évident que si les unes ont pour elles la réflexion, la prudence et l'esprit d'observation, on ne saurait refuser aux autres ces qualités de finesse, d'entrain et de gracieuse urbanité qui sont le charme de la vie.

Le lendemain, je me rendis au séminaire de Saint-Sulpice pour présenter au Supérieur mes lettres de recommandation. Je fus reçu par M. Colin, supérieur de tous les Sulpiciens du Canada, qui, avec une bonne grâce charmante, me fit donner une chambre et m'offrit l'hospi-

talité dans son séminaire. J'acceptai avec reconnaissance cette aimable proposition et pendant trois jours, je fus l'hôte des fils de M. Olier. Inutile de dire que je les trouvai sur les rives du Saint-Laurent tels que je les connaissais en France, c'est-à-dire instruits, modestes, polis, un peu timides peut-être dans les idées, mais pleins de zèle pour l'Église et donnant l'exemple de toutes les vertus. Il est impossible de vivre un jour avec ces saints prêtres sans penser à leur vénérable fondateur, M. Olier, et à ses premiers compagnons. Tels étaient les Sulpiciens au XVII^e^ siècle, tels ils sont encore à la fin du XIX^e^ : c'est toujours la même piété tendre, le même goût pour l'humilité et l'obscurité, la même affabilité gracieuse, le même désintéressement et enfin le même dévouement au service du clergé. Aujourd'hui, comme il y a deux cents ans, on peut dire que les Sulpiciens réalisent, dans leur personne, l'idéal du prêtre catholique. On leur voudrait parfois plus d'initiative, moins de répugnance pour tout ce qui est nouveau, et surtout une connaissance plus complète des besoins et des nécessités de notre époque ; mais s'il s'agit de vertus sacerdotales, s'il s'agit de former des âmes de prêtres, ils restent les maîtres incontestés du clergé français.

Je n'ai pas à raconter dans quelles circonstances les Sulpiciens se sont établis à Mont-

réal. Ils y sont établis depuis le XVII^e siècle, depuis que M. Olier les envoya évangéliser les peuplades sauvages du Saint-Laurent. Pour reconnaître leurs services, Louis XIV leur donna en toute propriété l'île de Montréal, de telle sorte que, pendant fort longtemps, ils ont été à proprement parler les seigneurs de la ville.

Ce sont eux qui ont attiré les colons, qui les ont protégés, qui ont érigé des paroisses, fondé des écoles et des collèges, et aujourd'hui encore, par l'autorité des services rendus et aussi par l'influence que leur donnent des biens immenses, ils sont la famille religieuse la plus puissante et la plus considérable de tout le Canada.

Avec eux, d'ailleurs, il n'y a ni abus, ni excès de pouvoir à redouter. Ils se tiennent en dehors de tous les partis et ils ne se servent de leurs ressources que pour soutenir des œuvres charitables, pour fonder des écoles ou des hôpitaux, et enfin pour créer des bourses dont bénéficient les enfants pauvres qui se destinent à l'état ecclésiastique.

A Montréal même, ils desservent deux paroisses, Saint-Jacques et Notre-Dame. L'église de Notre-Dame passe pour l'édifice le plus vaste et le plus somptueux de toute l'Amérique du Nord. Par son aspect extérieur, elle rappelle un peu Notre-Dame, de Paris. Mais comme l'intérieur est aménagé d'une façon autrement pratique!

Les nefs sont tellement spacieuses et les bancs si serrés, que 15.000 personnes peuvent facilement y trouver place et assister à une cérémonie ou à un discours; on dit même que les prédicateurs n'ont aucun effort à faire pour se faire entendre d'un si nombreux auditoire, tant les règles de l'acoustique ont été parfaitement observées.

Une vieille maison noire et enfumée, mais entourée d'un magnifique jardin, sert de presbytère à Notre-Dame : c'est là qu'habitent les Sulpiciens attachés au service de la paroisse; c'est là aussi qu'ils donnent l'hospitalité à leurs visiteurs.

Mais aux portes de la ville, ils possèdent deux autres établissements, plus importants, plus modernes, et surtout mieux construits : ce sont le grand séminaire et le collège.

Le grand séminaire de Montréal est pour l'Amérique du Nord ce que le séminaire Saint-Sulpice est pour toute la France, c'est-à-dire une sorte de séminaire cosmopolite où viennent des élèves de tout pays, de toute nationalité et de toute langue. En moins de quatre ans, tous ces éléments disparates se fondent, je devrais dire se transforment, et quand ces jeunes gens sortent des mains de leurs maîtres, ils ont la science, la correction de tenue et de langage et ces fortes habitudes de vie sacerdotale aux-

quelles on reconnaît toujours les élèves de Saint-Sulpice.

J'ai visité avec non moins d'intérêt le collège que dirigent les Sulpiciens et qui est contigu au séminaire. Autant que j'ai pu en juger par un examen rapide, il m'a semblé que les méthodes et les programmes étaient à peu près les mêmes que dans les collèges français. J'ai causé pendant de longues heures avec les professeurs et j'ai été émerveillé de leur zèle, de leur compétence professionnelle, de leur désir manifeste de s'initier à tous les progrès. Sous ce rapport, j'ai trouvé chez ces excellents maîtres un esprit d'initiative, une ardeur et un entrain joyeux dont j'ai été émerveillé et qui, je ne sais pourquoi, semblent être une rareté à Saint-Sulpice. En tous cas, je mentirais à la vérité et à ma conscience, si je ne disais ici combien j'ai été touché de l'accueil que m'ont fait ces messieurs. Je considère les heures que j'ai passées en leur compagnie comme les meilleures et les plus douces de tout mon séjour en Amérique, et je garde de leur hospitalité un très précieux souvenir.

Sous la conduite d'un très obligeant professeur du séminaire, qui avait été autrefois mon condisciple à Reims, je visitai la ville en détail.

Montréal a la physionomie de toutes les grandes métropoles commerciales : d'immenses

magasins bondés de marchandises, des usines sans nombre dans les faubourgs, un port encombré de milliers de bateaux, et enfin, dans les rues, une activité et un mouvement qui commencent dès le matin et qui ne cessent qu'assez tard dans la nuit. Comme dans la plupart des villes américaines, il y a, à Montréal, d'innombrables moyens de locomotion, desservant tous les quartiers de la Cité. Partout des tramways électriques qui se croisent dans tous les sens et sont constamment remplis de voyageurs affairés se rendant à leur bureau ou à leur maison de commerce. Cette fièvre de travail est telle, que New-York pourrait seule rendre des points à Montréal ; ce qui faisait dire à Lord Dufferin : *New-York, c'est Montréal aggravé.*

Les édifices civils ont une certaine ampleur ; mais, au point de vue de l'architecture, ce sont les églises catholiques qui présentent le plus d'intérêt. J'ai déjà dit un mot de Notre-Dame : c'est l'église du passé, l'église qui rappelle aux habitants les origines de leur ville.

Aujourd'hui, ils sont fiers d'un autre temple, qui n'est pas encore achevé, mais qui est digne de tout point de la prospérité actuelle de Montréal ; je veux parler de la cathédrale. En la construisant, on a voulu faire grand et beau ; et pour cela, on s'est mis en tête de reproduire

sur les rives du Saint-Laurent l'immense basilique de Saint-Pierre de Rome. Tout naturellement, on a dû réduire les dimensions; mais tel qu'il est, l'édifice est encore immense. Réalise-t-il les espérances artistiques qu'on avait conçues? Il est permis d'en douter. Les lignes architecturales, sont, à coup sûr, fort belles, étant donnée la splendeur du monument qui a été pris pour modèle. Mais il m'a semblé que la qualité des matériaux employés pour le gros œuvre était inférieure. Les superbes pierres de taille adoptées pour la façade forment avec les murs des bas côtés un contraste tout à fait fâcheux. Enfin, beaucoup de gens pensent, peut-être avec raison, que tel mode de construction qui convient sous le brillant soleil de l'Italie, n'a plus sa raison d'être dans une contrée septentrionale, où la brume et la neige obscurcissent le ciel pendant de longs mois. L'intérieur de cette église était loin d'être achevé, lorsque je l'ai visitée; je pus seulement admirer l'ampleur majestueuse de la nef, et les belles peintures qui décorent la coupole. On était en train de mettre la dernière main à l'installation d'un orgue monumental, que M. Guilmant, le brillant organiste de la Trinité, devait inaugurer quelques jours plus tard.

Je remarquai encore qu'aucune des chapelles latérales n'était commencée; il restait encore

tout un travail d'aménagement intérieur dont l'exécution devra se poursuivre probablement pendant de longues années. Mais les catholiques opulents, qui aiment à se montrer généreux pour leur culte, peuvent dès maintenant se rendre compte des sacrifices qui seraient nécessaires pour terminer cette décoration intérieure. On remet, en effet, à toute personne qui entre à la cathédrale, un petit papier contenant une courte notice sur l'édifice, et indiquant aussi la liste complète des chapelles qui restent à construire, avec le chiffre des dépenses pour chacune. Grâce à cette précaution, il ne saurait y avoir de surprise pour personne. Chaque visiteur sait qu'il suffit de verser vingt ou trente mille dollars pour mériter le titre de fondateur d'une chapelle dans la cathédrale de Montréal. J'aurais bien voulu pouvoir répondre à l'invitation contenue dans le petit papier; mais n'étant pas le cousin de M. de Rothschild, je dus renoncer à faire le généreux. S'il est, de par le monde, des gens qui soient en peine pour placer le surplus de leurs revenus, je me permets de leur signaler la cathédrale de Montréal : en contribuant à son achèvement, ils attacheront leur nom à une œuvre à la fois artistique et chrétienne.

La plus grande curiosité de Montréal est peut-être le fameux pont Victoria. Il a un développ-

pement de près de trois kilomètres. Avec sa galerie tubulaire, véritable tunnel soutenu par vingt-quatre piles d'un calcaire noir, il présente un aspect totalement dépourvu d'art ; mais quels services ne rend-il pas pour les relations commerciales du Canada avec les États-Unis ! Commencé en 1856, et inauguré en 1860 en présence du prince de Galles, le pont Victoria a coûté 30 millions de francs. Il est seulement fâcheux que cette merveille de l'art des ingénieurs impressionne plus vivement l'esprit que la vue; car la distance en réduit singulièrement les gigantesques proportions. La longue ligne rigide de la galerie, les formes grêles et également rectilignes des arches vues de face, lui donnent, de loin, l'humble apparence d'un pont de chevalets. Combien sont préférables, au point de vue du pittoresque, les courbes harmonieuses de nos vieux ponts de pierre !

Pour bien juger de l'ensemble de la ville, il faut aller la contempler du haut de *Mont-Royal*: c'est une montagne haute d'environ 200 mètres qui a donné son nom à la ville et qui aujourd'hui est une promenade fort agréable et très fréquentée.

Les pentes de cette colline sont dessinées en jardin anglais, et du sommet on jouit d'un magnifique coup d'œil sur Montréal, sur le Saint-Laurent et la rivière Ottawa. C'est là que

viennent en foule les habitants qui, après la fermeture de leurs bureaux, veulent respirer l'air pur et se reposer. Un peu partout, sur les pelouses ou dans les clairières du bois, on rencontre des sociétés de toute nature et de tout nom qui lunchent joyeusement et portent des toasts.

Chose curieuse, c'est sur les pentes boisées de cette riante montagne, que se trouve le cimetière de la ville. A côté du plaisir, l'image de la mort ! Mais ici, cette image n'a rien de sévère. On croirait que le cimetière n'est que le prolongement du parc. Les allées sont soigneusement sablées et ratissées, les tombes disparaissent sous les fleurs et la verdure ; partout des bordures de buis et des corbeilles fleuries. Il n'y a pas jusqu'aux promeneurs eux-mêmes qui n'aient, dans ce champ de la mort, quelque chose de gai et d'épanoui. Rien qu'à ce signe, on reconnaît une population chrétienne qui envisage avec sérénité les mystères de l'autre vie

Cependant des amis me font comprendre combien j'ai eu tort de ne pas faire en bateau à vapeur le trajet de Toronto à Montréal. — « Vous n'avez pas vu Lachine, me répètent-ils sans cesse ! Il n'est pas possible que vous quittiez Montréal sans avoir franchi les rapides de Lachine ! » Et les bons Canadiens laissent per-

cer tant de fierté et d'admiration pour leurs rapides que, pour ne pas les désobliger, je me décide à faire ce court voyage. Au fond, c'est une expédition qui n'est pas sans ressemblance avec la promenade de Paris à Saint-Germain, et, quoi qu'en disent les Canadiens, elle n'est pas beaucoup plus dangereuse.

Je me rends donc à la gare et je prends mon billet pour Lachine. Ce nom bizarre vient de ce que Cartier, le premier explorateur de cette contrée, s'imagina en arrivant à cet endroit du fleuve, avoir atteint les limites du continent américain et avoir trouvé une voie nouvelle pour se rendre en Chine.

La petite ville, qui doit son nom à cette erreur géographique, est assez médiocre : à peine quatre ou cinq mille habitants. Elle perdrait certainement toute son importance le jour où les touristes cesseraient de venir visiter la fameuse barre du Saint-Laurent.

La gare est située sur la rive droite du fleuve, à deux pas du quai où sont amarrés les bateaux à vapeur. A l'exemple de beaucoup d'autres voyageurs venus comme moi en excursion, je monte sur le steamer qui fait le service de Montréal, et nous voilà aussitôt partis. J'admire en passant un fort joli pont d'une rare légèreté qu'on a audacieusement jeté d'une rive à l'autre, mais qu'on a eu la malencontreuse

idée de peindre en rouge vif. Un peu plus loin, sur la droite, nous longeons un petit village, peuplé exclusivement de sauvages. C'est ce que l'on appelle une *réserve*. Ils sont là quelques centaines, groupés sous la direction d'un officier, qui les surveille, et qui est aussi chargé de pourvoir à leur subsistance matérielle. Il paraît qu'en somme leur existence est assez misérable. La seule industrie à laquelle ils se livrent, et dans laquelle ils semblent avoir acquis une certaine expérience, consiste à exploiter les voyageurs. Ils leur vendent des photographies et une foule de menus objets qui n'ont pas d'autre mérite que d'avoir été confectionnés par des sauvages plus ou moins authentiques.

Enfin, après une heure de navigation, nous approchons des rapides. Tous les passagers se portent à l'avant du bateau, et chacun s'arme de courage pour supporter les émotions de la traversée. Qu'on se rassure, elles sont assez bénignes. On voit d'abord les eaux qui bouillonnent; çà et là, on rencontre quelques rochers à fleur d'eau. Le pilote, un sauvage authentique, celui-là, à qui les sinuosités du fleuve sont familières, est sur sa passerelle, donnant des ordres et ayant l'œil constamment fixé sur l'horizon.

Tout à coup, l'on aperçoit à un demi-mille comme une ligne de rochers noirs, qui émer-

gent de l'eau. Un grand remous se produit autour de ces récifs, et les voyageurs timides se demandent avec anxiété comment on va franchir cet obstacle menaçant.

Mais toutes ces appréhensions sont bien inutiles : le pilote manœuvre son bateau avec tant de dextérité, que nous passons à peu près sans encombre entre deux roches noirâtres qui semblaient vouloir nous barrer la route. C'est tout au plus si le bateau éprouve pendant quelques minutes des oscillations assez prononcées. En réalité, pour bien savourer les émotions de la traversée et pour donner à cette petite expédition son véritable caractère, il faudrait la faire en pirogue ou sur une petite barque, conduite par un sauvage. Il y aurait dans ce contact immédiat avec le danger une source d'émotions plus vives et plus pénétrantes qu'on ne saurait ressentir, lorsqu'on est commodément installé sur le pont d'un grand navire, qu'on sait solide et qui est fait pour résister aux tourbillons et aux vagues les plus furieuses.

Une heure après, nous débarquions sur les quais de Montréal : l'excursion avait à peine duré une matinée.

Je ne voulus pas quitter Montréal sans aller saluer M. Honoré Mercier, l'ancien premier ministre de la province de Québec.

Je l'avais connu à Paris, à la suite d'une con-

férence que j'avais faite en sa présence sur le Canada. Il m'avait témoigné une très grande bienveillance, je dirais même une certaine affection, si le mot n'était un peu insolite pour caractériser les sentiments d'un homme politique.

Les journaux m'avaient appris les épreuves cruelles par lesquelles il avait dû passer à son retour au Canada. Je savais qu'il avait été renversé du pouvoir, qu'un grand procès de corruption lui avait été intenté par ses adversaires, et que, s'il avait échappé à une condamnation, il était sorti de là un peu amoindri, politiquement parlant, et presque entièrement ruiné.

Mais ces considérations, au lieu de m'arrêter, me firent regarder cette visite comme un devoir.

M. Mercier fut très touché de ma démarche. Il m'accueillit avec une bonne grâce et une cordialité à laquelle je fus très sensible. Je le trouvai un peu fatigué et vieilli par les orages qu'il avait subis, mais non découragé.

Tombé du pouvoir, il s'est remis vaillamment au travail, il a ouvert un cabinet, et comme il est très bon avocat, les affaires lui arrivent de toutes parts, et il est probable qu'à force de travail et d'énergie, il réussira à reconstituer sa fortune.

Au point de vue politique, il n'est pas aussi

complètement fini que l'espéraient ses adversaires. Il est encore membre du Parlement ; sa parole de tribun prend tous les jours un ascendant plus considérable ; nul ne sait mieux que lui faire vibrer les cœurs canadiens. Qui sait si les fluctuations politiques ne ramèneront pas aux affaires un homme qui est incontestablement le premier orateur du Canada ?

Je ne veux pas examiner ici le mouvement annexionniste dont M. Mercier a pris l'initiative. Beaucoup de Canadiens très patriotes et très catholiques refusent, je le sais, de le suivre dans cette voie pleine de périls. Mais il n'en reste pas moins certain qu'avec son magnifique talent de parole, sa souplesse d'esprit et sa compétence dans les affaires, M. Mercier est encore en mesure d'influer sur les destinées de son pays. Il a, du reste, trop de clairvoyance pour ne pas voir quels sont, à l'heure actuelle, les vrais intérêts du Canada (1).

1. Depuis que ces lignes ont été écrites, les journaux canadiens nous ont appris la mort si édifiante de M. Mercier. Durant les quelques jours qui ont précédé sa fin, il a pu faire ses adieux à ses parents, à ses amis et même à ses adversaires politiques. La population de Montréal a été très touchée de cette calme et noble attitude en présence de la mort et elle a fait au grand orateur de magnifiques funérailles.

## CHAPITRE VII

### QUÉBEC ET LES CANADIENS FRANÇAIS

Une visite à l'Université Laval. — Le Recteur. — Les bâtiments. — Les programmes. — Promenade à travers Québec.— Deux héros : Montcalm et Wolfe.— Le drapeau de Carillon. — Bataille de la *Plaine d'Abraham*. — L'amour des Canadiens pour la France. — Le *Vieux pays !* — Ils veulent rester Canadiens.

Si Montréal est la capitale commerciale du Canada, c'est Québec qui en est la capitale politique et littéraire.

Comme sa riche rivale de l'Ouest, Québec est situé sur le Saint-Laurent.

Les touristes aiment mieux faire en bateau à vapeur le trajet qui sépare les deux villes ; mais comme j'étais condamné à brûler les étapes pour arriver au bout de mon itinéraire, je dus prendre le chemin de fer, afin de gagner du temps. La ligne que je suivis est celle du célèbre *Canadian Pacific Railway*. (Au Canada, on dit, pour abréger, le C. P. R., absolument

comme, en France, nous disons P.-L.-M., pour désigner la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée). Je n'ai gardé aucun souvenir du pays que j'ai traversé, sinon qu'il pleuvait à torrents, que toutes les rivières étaient débordées, que la ligne était, par intervalles, couverte d'eau, que le train était obligé de ralentir sa marche, et que nous arrivâmes assez tard, dans la nuit, à Québec.

La gare est située au pied du promontoire sur lequel est bâtie la ville. En débarquant, j'acceptai les offres de services d'un cocher canadien juché, on ne sait comment, sur une vieille calèche contemporaine de Henri IV, et cahin-caha, en suivant les lacets de la route, je fus conduit à l'hôtel Saint-Louis, le meilleur du crû.

Pour ne pas désobliger l'industriel qui administre cet hôtel, je me contenterai de dire que son établissement ressemblerait assez à une vieille auberge de France, si la qualité de la cuisine rachetait l'infériorité du matériel et du service.

J'ajouterai, pour la consolation des touristes, qu'on est en train d'achever un superbe hôtel bâti sur la Terrasse, et que ce palais, car c'en est un, m'a paru être le dernier mot du confortable.

Le lendemain, je me présentai au recteur de l'Université Laval, pour qui j'avais des lettres de recommandation.

Ce recteur, M. Laflamme, est un prêtre éminent. Son accueil fut plein de courtoisie et de bonne grâce; mais ce qui me frappa surtout au cours de notre entretien, ce fut l'étonnante variété de ses connaissances. Par métier et par goût, il est naturaliste; on dit même qu'en cette matière il n'a de rival, ni au Canada ni aux États-Unis. Ses travaux géologiques font autorité dans tous les Congrès scientifiques qui se tiennent sur le continent Américain. Mais, chose assez rare, ce spécialiste est en même temps un fin lettré qui parle et qui écrit notre langue avec une élégance et une sûreté de goût tout à fait remarquables. Durant mon voyage en Amérique, j'ai eu l'occasion de faire la connaissance de beaucoup de prêtres : je n'en ai pas vu un seul qui fût tout à la fois aussi instruit, aussi spirituel et aussi aimable que le savant recteur de l'Université Laval. Occupera-t-il longtemps ce poste?... J'avoue qu'en causant avec lui je ne pouvais m'empêcher de rêver pour lui des destinées plus hautes; je me disais qu'une mitre d'évêque ou même d'archevêque serait tout à fait à sa place sur cette tête si fine et si intelligente; mais j'oubliais que M. Laflamme est de ces prêtres modestes qui ne recherchent pas les dignités, précisément parce qu'ils les méritent toutes, et malheureusement au Canada comme ailleurs, ceux-là sont souvent négligés.

Avec une obligeance toute gracieuse, M. Laflamme voulut bien me faire les honneurs de l'Université. Nul,en effet,n'était plus en mesure que lui de me donner des renseignements précis et détaillés sur cet établissement scientifique, qui est le premier du Canada.

L'Université Laval compte à peine quarante ans d'existence. Elle fut fondée en 1852 par le Séminaire de Québec et reconnue par la Reine Victoria dans une charte royale datée du 8 décembre 1852. Son nom lui vient de Mgr de Montmorency-Laval qui fut le premier évêque du Canada, et dont mon ami, M. l'abbé Gosselin, a écrit l'intéressante histoire.

Cette Université subsista ainsi pendant un quart de siècle, lorsqu'en 1876, le pape Pie IX, frappé des services qu'elle pouvait rendre à la cause catholique en Amérique, donna à cette œuvre son complément indispensable, en lui accordant l'érection canonique solennelle avec les privilèges les plus étendus.

En vertu de la bulle pontificale, l'Université Laval est placée sous la protection du Cardinal-Préfet de la Propagande. La haute surveillance de la doctrine et de la discipline est attribuée à l'archevêque de Québec et aux évêques de la province.

L'Université comprend quatre facultés : la Théologie, le Droit, la Médecine et les Arts.

Elle confère à ses élèves les grades habituels de bachelier, de licencié et de docteur dans les différentes facultés.

Malheureusement, des décisions postérieures et tout à fait déplorables ont ruiné par avance l'action de cette Université. A la suite de manœuvres habiles sur lesquelles je n'ai pas à insister ici, Rome a accordé à Montréal des privilèges qui, en fait, ont eu pour résultat de créer une Université rivale de l'autre, et ainsi la suprématie intellectuelle qui semblait devoir appartenir à la capitale de la province, s'est trouvée sinon détruite du moins fortement diminuée.

Le Bas-Canada n'est pas assez peuplé pour être en mesure de soutenir deux Universités. Il fallait garder celle de Québec, qui avait pour elle l'avantage de l'ancienneté; il fallait même chercher à la fortifier en la dotant richement et en complétant sa bibliothèque, son outillage et ses laboratoires, et ainsi on aurait constitué un foyer scientifique et littéraire de premier ordre, dont l'influence sur les destinées du pays eût pu être inappréciable. En établissant, au contraire, deux Universités rivales et un peu jalouses l'une de l'autre, on a divisé les forces mêmes de la nation, et il s'écoulera de longues années avant que ces Universités catholiques puissent lutter contre les grandes Universités des États-Unis.

On a commis une autre erreur qui n'est pas moins grave : ç'a été d'enlever à l'Université de Québec le droit de faire subir elle-même les examens du baccalauréat. En vertu de privilèges tout à fait exorbitants, qui ont été accordés à certains collèges, ce sont les professeurs mêmes de ces établissements qui sont les seuls juges de la valeur de leurs élèves. Ils leur délivrent un certificat qui, présenté au recteur de l'Université de Québec, donne droit à un diplôme de bachelier. Dès lors, on le voit, l'Université n'est plus qu'un simple bureau d'enregistrement. Il va sans dire que beaucoup de Canadiens protestent contre cet abus. Pour nous Français, qui tenons par-dessus tout à la justice et à l'égalité, nous ne comprendrions pas une exemption de ce genre concédée à tel collège plutôt qu'à tel autre.

Mais, outre cette question de justice, il résulte de cet état de choses une autre conséquence, c'est que le niveau des études est fatalement condamné à fléchir. Il est bon, il est indispensable qu'il existe un jury impartial et indépendant pour fixer le degré de science qui est requis des candidats. Si les élèves des différents établissements sont affranchis de cette nécessité, s'ils n'ont pas à comparaître devant un tribunal qui se prononce sans se laisser influencer par qui que ce soit, chaque collège

s'en tiendra à ses méthodes particulières; l'émulation, qui est le grand stimulant pour les études, disparaîtra, et chacun, au lieu de faire des progrès, ne suivra plus que son caprice ou la routine.

On dira de nos Facultés françaises tout le mal qu'on voudra; je suis le premier à reconnaître que leur organisation n'est pas parfaite, et que notre centralisation à outrance présente de graves inconvénients. Mais, du moins, il faut proclamer bien haut que notre vieille Sorbonne, par la valeur de ses professeurs et par la sévérité avec laquelle elle fait observer les programmes, maintient à un niveau assez élevé les études littéraires et scientifiques en France.

Le régime de la liberté est excellent en soi; mais, en matière d'examens, j'estime que le contrôle de l'État a une importance souveraine; c'est même le seul moyen de donner du prix aux différents diplômes. Ils tomberaient dans le discrédit, le jour où ils seraient abandonnés à l'initiative privée, et c'est précisément ce qui est arrivé au Canada et aux États-Unis.

En dehors de l'Université proprement dite, dont les cours sont fréquentés par sept ou huit cents étudiants, il existe, dans les mêmes bâtiments, un grand séminaire et un petit séminaire

dont les élèves sont, bien entendu, pensionnaires.

J'ai sous les yeux les programmes suivis dans ces deux maisons : on les croirait calqués sur les programmes qui étaient en vigueur en France, il y a un demi-siècle. On devine qu'ils sont destinés à former des prêtres et des lettrés plutôt que des ingénieurs, des commerçants ou des industriels ! On y fait une large part au grec, au latin et aux principes de littérature et de rhétorique : en revanche, l'histoire, la géographie et surtout les sciences n'y ont qu'une place restreinte. C'est l'éducation telle qu'on la donne encore dans beaucoup de séminaires français ; c'est l'éducation telle que la comprenait la vieille Université impériale, qui, à cet égard, était l'héritière des Jésuites et des corporations enseignantes de l'ancien régime.

Depuis la guerre de 1870, nous avons senti le besoin de rajeunir nos méthodes et de donner à notre enseignement un caractère plus précis, plus pratique et plus moderne. Est-ce un bien, est-ce un mal? Je n'ai pas à le dire. En tout cas les Canadiens ne paraissent pas disposés à nous emprunter cette révolution pédagogique.

Les bâtiments de l'Université sont extrêmement vastes. Les uns remontent au XVII^e^ siècle, ce sont ceux des deux séminaires : ils ont été construits par Mgr de Laval et ils se ressentent un peu des deux siècles et demi qui se sont

écoulés depuis leur fondation. Les autres, qui ne datent que d'une vingtaine d'années, n'ont pas seulement l'éclat de la jeunesse, ils répondent merveilleusement aux besoins multiples d'un grand établissement scientifique. On rêverait quelque chose de semblable pour l'Institut Catholique de Paris.

Ce qu'on rêverait surtout pour lui, c'est la magnifique situation de l'Université Laval, ses immenses cours ombragées d'arbres séculaires, ses pelouses et ses jardins dominant le Saint-Laurent. Je ne crois pas qu'il existe au monde un panorama plus féerique.

Je me hâte d'ajouter que l'Université de Québec a une bibliothèque de plus de cent mille volumes et un musée (chose rare en Amérique !) qui comprend plusieurs belles toiles de l'École française.

En somme, pour résumer mon impression, je dirai que l'Université Laval présente de très précieux éléments de succès : elle a pour elle les traditions, la science de ses professeurs, le nombre de ses élèves, et la générosité des catholiques. Il ne lui manque, pour être prospère, qu'un peu plus d'autonomie et assez de protection, de la part des pouvoirs publics et ecclésiastiques, pour faire reconnaître et respecter ses droits.

La physionomie de Québec est d'une origi-

nalité qu'on ne rencontre dans aucune autre ville américaine. Ici, point de ces rues droites, régulières et formant damier, comme à New-York, à Chicago et même à Montréal. C'est la bonne vieille ville normande du XVII^e siècle, avec ses escaliers qui grimpent le long de la montagne, ses trottoirs de bois qui bordent les maisons, ses ruelles tortueuses, ses boutiques modestes et ses enseignes grinçant à l'extrémité de leur tringle. Une de ces enseignes est célèbre au Canada, c'est celle du restaurant du *Chien d'Or*. Au-dessous du nom de l'établissement, on lit ce quatrain :

> Je suis un chien qui ronge l'O;
> En le rongeant, je prends mon repos,
> Un temps viendra qui n'est pas venu,
> Que je mordrai qui m'aura mordu.

Avec une de ces vieilles calèches Louis XV, qui stationnent devant l'Université, je visite les monuments et les promenades publiques.

Les monuments sont médiocres. La cathédrale date du XVII^e siècle : elle est de ce style un peu bâtard qui était à la mode sous Louis XIV. L'autel est abrité par un énorme baldaquin et, au fond du chœur, on voit une *Gloire* resplendissante comme on en plaçait dans toutes les églises de l'époque.

Les autres églises et chapelles de Québec n'offrent pas plus d'intérêt que la cathédrale au point de vue artistique.

En revanche, les promenades sont incomparables. Les plus renommées sont le Jardin du Gouverneur, la Terrasse et l'Esplanade. De ces points, très animés en été, on jouit d'un spectacle absolument merveilleux. A gauche, on aperçoit l'île d'Orléans, avec ses villages et ses clochers pointus, et, par delà, la cascade de Montmorency qui ressemble à un flot de neige croulante ; — en face, sur l'autre rive du fleuve, c'est la coquette et charmante ville de Lévis, et tout autour, un peu en arrière et comme pour fermer l'horizon de Québec, la chaîne des Laurentides, lesquelles ne sont pas d'un pittoresque grandiose, mais dont les escarpements bleutés sont revêtus d'une grâce légère et harmonieuse. L'ensemble est admirablement beau. La ville, le fleuve et les montagnes donnent à l'âme une telle fête que l'on voudrait demeurer toujours en cet endroit et ne plus bouger, de peur qu'en approchant pour voir le détail, le charme ne s'envolât.

Sur l'une de ces promenades, le touriste s'arrête ému devant une espèce d'obélisque élevé à la mémoire des généraux français et anglais, Montcalm et Wolfe, tombés en face l'un de l'autre dans le même combat. Le socle porte

une inscription qui ne déparerait pas une stèle antique. La voici telle que je l'ai copiée :

MORTEM VIRTUS COMMUNEM
FAMAM HISTORIA
MONUMENTUM POSTERITAS
DEDIT

Ce qu'un écrivain a traduit en français libre :

Le courage les ayant réunis
Dans une mort commune,
L'histoire leur a donné une égale gloire,
Et la postérité un même tombeau.

Au premier abord, on trouve un peu singulier ce patriotisme en partie double, cette association des vainqueurs et des vaincus dans une égale apothéose; mais c'est là le résultat d'un état d'âme tout spécial, à la fois sentimental et rusé. Les Canadiens aiment la France dont ils sont sortis, et j'aurai occasion de donner à ce sujet les preuves les plus décisives; mais ils se sentent aussi dans l'obligation d'être les loyaux sujets de l'Angleterre. Pour satisfaire leur cœur et leur intérêt, ils se sont fabriqué une sorte de patrie factice, honorant dans un même culte des gens qui se battaient avec fureur il y a cent cinquante ans. A vrai dire, cet éclectisme n'est pas dépourvu d'une certaine noblesse. En tout cas,

il prouve que les deux races sont capables de cohabiter l'une à côté de l'autre, et cette tolérance réciproque leur fait le plus grand honneur.

Montcalm et Wolfe sont bien les deux héros de Québec : on retrouve, pour ainsi dire, à chaque pas leur glorieux souvenir. Ici, on me montre l'humble maison où logeait le général français pendant la défense de la ville; un peu plus loin, c'est la petite chapelle des Ursulines, où sont les tombeaux des deux rivaux. Ils sont là, face à face, comme sur le champ de bataille, et les mêmes prières sont dites, pour le repos de leur âme, par les religieuses qui ont la garde de ces illustres dépouilles. J'ai vu aussi, dans cette modeste chapelle, outre quelques bons tableaux de Lesueur et de Lebrun, le fameux drapeau de Carillon, qui est porté chaque année, à la procession du Saint-Sacrement, le jour de la Fête-Dieu. Carillon, nom vénéré des Canadiens, souvenir d'une de leurs dernières et de leurs plus brillantes victoires sur les Anglais. Un poète canadien, Crémazie, a fait, sur ce drapeau, une pièce de vers qui est très célèbre au Canada et qui traduit en strophes émouvantes la vaillance et le patriotisme opiniâtre des compagnons de Montcalm.

C'est l'histoire d'un de ces vieux soldats qui ont combattu à Carillon. En apprenant la funeste capitulation des armes françaises, en

1759, il s'empare du drapeau de son régiment et il le cache avec un soin jaloux pour le dérober aux yeux des Anglais. Parfois, cependant, il convoque en secret quelques-uns de ses anciens compagnons d'armes, et alors, les portes closes, on déploie avec mystère le glorieux morceau de soie blanche, et l'on verse sur ses plis troués de balles et tachés de sang, des larmes d'attendrissement, au souvenir des victoires remportées à son ombre, et aussi des larmes de rage au souvenir de la dernière défaite.

Cette défaite, pourtant, il faudra bien la venger un jour. Que faire ? Le vieux soldat ira trouver le Roi ; il déploiera devant lui le drapeau de Carillon et il lui demandera du secours pour venger ceux qui sont morts dans la plaine d'Abraham.

Il part, le cœur plein d'espérance ; il traverse l'Océan et il arrive à Versailles. Mais hélas ! le roi qui régnait alors, c'était encore ce triste Louis XV, qui avait lâchement abandonné les Canadiens au traité de Paris.

On devine l'accueil fait au vieux soldat qui, de son désert canadien, tombait au milieu de la cour, sans autre bagage que sa fidélité, son drapeau et son héroïque naïveté. Il ne peut seulement franchir la grille du château ; la sentinelle lui rit au nez. D'où sortait-il? Est-ce qu'on en-

trait ainsi chez le Roi? Et le pauvre homme, le cœur gros et son cher drapeau plié sur sa poitrine, dut reprendre le chemin du Canada. Ses espérances étaient déçues: il considérait sa vie comme finie.

Mais à ses compagnons qui l'attendaient pleins d'ardeur et d'enthousiasme, allait-il avouer qu'un soldat, — un soldat français, — l'avait accueilli avec des risées et avait raillé le drapeau de Carillon? Non, cela, ses vieux compagnons d'armes ne le sauront jamais.

Par un sublime et pieux mensonge, il leur dit au contraire d'espérer, d'attendre et de patienter : bientôt, leur assure-t-il, le roi de France va venger le drapeau de Carillon.

Lui qui n'espère plus, il a le cœur ulcéré de tristesse; il sent qu'il va succomber sous cet horrible supplice. Mais avant de mourir, il veut revoir les champs où il déploya si fièrement les plis victorieux de son drapeau; il veut revoir les plaines et les coteaux de Carillon.

Voyageur mélancolique et solitaire, il s'en va donc aux rives du lac Champlain; un chemin détourné le conduit jusqu'au sommet de la colline d'où son regard embrasse la plaine de Carillon.

Là, dans le sol glacé fixant un étendard,
Il déroulait au loin les couleurs de la France.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Sombre et silencieux, il pleura bien longtemps
Comme on pleure au tombeau d'une mère adorée;
Puis, à l'écho sonore envoyant ses accents,
Sa voix jeta le cri de son âme éplorée :

O Carillon, je te revois encore,
Non plus, hélas! comme en ces jours bénis
Où dans tes murs la trompette sonore
Pour te sauver nous avait réunis!
Je viens à toi quand mon âme succombe
Et sent déjà son courage faiblir.
Oui, près de toi, venant chercher ma tombe,
Pour mon drapeau, je viens ici mourir!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

A quelques jours de là, passant sur la colline,
A l'heure où le soleil à l'horizon s'incline,
Des paysans trouvaient un cadavre glacé,
Couvert d'un drapeau blanc. Dans la dernière [étreinte,
Il pressait sur son cœur cette relique sainte
Qui nous redit encor la gloire du passé.

On devine le respect dont ce drapeau est entouré. Quand il passe dans les rues de Québec, porté par les dignitaires de la ville, il y a comme un frisson d'enthousiasme et de patriotisme qui anime tous les Canadiens: tant il est vrai qu'il n'y a rien de beau et de sublime comme le sentiment patriotique lorsqu'il est surexcité par le sentiment religieux! Que de grandes choses on ferait encore en France si, au lieu de faire naître et d'entretenir ces misérables discordes civiles et religieuses qui nous affaiblissent et nous

paralysent, on savait grouper tous les Français dans le culte de la religion et de la patrie! Ce vœu est banal à force d'être exprimé; mais quand on a vu, comme moi, un peuple, qui est issu de notre sang, puiser sa force et sa prospérité dans les croyances et les pratiques religieuses, on ne peut s'empêcher de déplorer l'habitude qu'on a prise en France de ne tenir aucun compte de ce puissant ressort, et même de l'exclure là où il existe.

Quelle école de patriotisme encore que cette plaine d'Abraham située presque aux portes de Québec, et dans laquelle se joua la destinée de la colonie française! Pour m'y rendre, je passai devant le palais du Parlement, vaste construction assez insignifiante; je longeai aussi les murs de la citadelle, qui est restée intacte depuis deux siècles et à laquelle sa merveilleuse position a fait donner le surnom de *Gibraltar de l'Amérique*, et j'arrivai enfin devant une vaste pelouse d'un beau vert tendre à l'entrée de laquelle je remarquai une pyramide commémorative. « C'est là », me dit mon guide, vieux Canadien français qui semblait épier sur mon visage les sentiments que ferait naître en moi la vue de ce champ de bataille célèbre.

Mon émotion fut très profonde. Pour la dissimuler, j'interrogeai mon Canadien et je lui fis raconter en détail cette journée fameuse.

C'était pendant l'été de 1759 : une flotte anglaise, composée de 22 vaisseaux de ligne et de 30 frégates et portant 10.000 hommes paraît devant Québec. A la tête de ces forces imposantes, était un jeune général de trente-deux ans qui était avide de gloire et impatient de se signaler. C'était James Wolfe, qui devait être le rival de Montcalm.

La place n'était défendue que par un très petit nombre de Français, tout au plus 2.000 hommes. Mais ils étaient vaillants comme leur chef.

Ils gardèrent si bien la côte que, pendant plusieurs mois, la flotte dut rester stationnaire dans le fleuve, sans que Wolfe pût opérer un débarquement. Le désespoir commençait à gagner les Anglais et le jeune général lui-même; l'hiver approchant allait enfermer le fleuve dans son épaisse muraille de glace. Bientôt la flotte allait repartir pour échapper à ce formidable emprisonnement ; déjà les Canadiens et Montcalm entrevoyaient leur délivrance, lorsque, par une sombre nuit d'automne, Wolfe, trompant la vigilance d'un poste français, put enfin, à la faveur des ténèbres, débarquer ses troupes dans une anse solitaire, à quelque distance au-dessus de Québec. Le soleil levant montra aux yeux surpris et désolés des habitants, l'ennemi rangé en bataille devant la ville, dans une plaine dite *la*

*Plaine d'Abraham*, du nom du premier colon qui l'avait cultivée.

Le nombre était inégal; la bataille s'engagea sanglante et, dans la fureur de la lutte, les deux généraux ennemis, deux héros, trouvèrent la mort. Déjà Montcalm, mortellement blessé, avait été ramené dans Québec quand Wolfe fut lui-même frappé.

— Ils fuient ! s'écria près de lui un soldat anglais.

— Qui ? demande-t-il avec anxiété.

— Les Français !

— Je meurs heureux ! murmure-t-il et il expire.

Montcalm eut, lui aussi, le bonheur de mourir avant l'entrée des Anglais dans cette ville qu'il avait si héroïquement défendue. Mais, quelques jours plus tard, la vieille cité tombait au pouvoir de l'Angleterre, et au traité de Paris, en 1763, la France, par une coupable incurie, renonçait au Canada.

« Enfin, le roi dormira tranquille ! » s'écria, dit-on, Mme de Pompadour, en apprenant la signature du désastreux traité ! Mais tous les bons patriotes, tous ceux surtout qui avaient quelque clairvoyance, furent consternés, car ils comprirent que ce traité honteux consacrait la déchéance de la France dans le Nouveau-Monde et que, même en Europe, il assurait la prépondérance définitive de l'Angleterre.

On se demande parfois si, après un siècle et demi écoulé, les Canadiens sont restés attachés à la France.

« Sire, disait à Louis XV l'un des derniers gouverneurs du Canada, il est impossible de rencontrer des gens plus soumis, plus braves, plus fidèles, plus attachés à leurs devoirs patriotiques et religieux que vos sujets d'outre-mer. »

Ces paroles, écrites il y a plus de cent cinquante ans, sont toujours vraies. Les Canadiens d'aujourd'hui, comme ceux d'autrefois, aiment profondément la France.

S'ils l'aiment ? En faut-il d'autres preuves que ce fait absolument exceptionnel, à savoir qu'ils ont bravé plusieurs fois le régime de la persécution, qu'ils ont enduré les tortures et la mort pour ne pas renier leur mère d'Europe.

Il y a à peine cinquante ans, ce cri féroce retentit sur les rives du Saint-Laurent : « Balayons les Canadiens de la surface de la terre ! » et ces Canadiens qu'on voulait balayer et faire disparaître se sont groupés au fort de la tempête, ils se sont attachés plus étroitement que jamais à ce qui constitue leur nationalité, leur sol, leur langue, leur religion et leurs lois, et, à l'heure présente, ils forment une masse compacte de près de trois millions d'habitants. Je ne crois pas qu'on puisse citer, dans les an-

nales de l'histoire, un phénomène de vitalité aussi prodigieux que celui-là.

Je me rappelle encore avec quel accent d'indignation M. Mercier, premier ministre du Canada, releva, en 1891, l'assertion de je ne sais quelle revue française qui avait prétendu que « l'amour des Canadiens pour la France était un mythe. »

« Si nous n'aimions pas la France, s'écriait-il, pourquoi en aurions-nous conservé si religieusement la langue et les traditions? pourquoi aurions-nous obtenu de nos vainqueurs que le français fût l'une des deux langues officielles du Canada? Pourquoi aurions-nous réclamé le droit de plaider en français devant les tribunaux et de défendre nos droits politiques dans les législatures et les assemblées publiques dans l'idiome de nos pères?

« Si nous n'étions pas Français, pourquoi nos martyrs de 1837 et de 1838 auraient-ils succombé en criant : « Vive la France! Vive la Liberté! »

« Si nous n'aimions pas la France, pourquoi aurions-nous pleuré avec vous en 1870, quand les malheurs de la guerre sont venus vous écraser? Pourquoi aurions-nous recueilli, sou par sou, dans nos villes et dans nos campagnes, chez les pauvres et chez les riches, chez les ouvriers, chez les cultivateurs et chez les négo-

ciants, ces milliers de francs qu'on vous envoyait pour secourir vos blessés, frappés sur les champs de bataille par les balles prussiennes?

« Si nous n'étions pas Français, pourquoi nos poètes, nos historiens et tous nos littérateurs s'inspireraient-ils de la France pour créer des chefs-d'œuvre que nous sommes fiers de lire dans nos fêtes publiques? »

Et, en effet, je me souviens qu'au cours de cette conférence, devant un auditoire qui se composait de plusieurs milliers de personnes, M. Mercier, avec cette voix vibrante de l'orateur populaire, lut une admirable poésie de Louis Fréchette intitulée : *Vive la France*! Je ne crois pas que les sentiments des Canadiens pour la France aient jamais été traduits en plus beaux vers que ceux-là. Je suis donc convaincu qu'on me saura gré de les reproduire ici :

## VIVE LA FRANCE!

C'était après les jours sombres de Gravelotte :
La France agonisait.

Bazaine Iscariote,
Foulant aux pieds honneur et patrie et serments,
Venait de livrer Metz aux reîtres allemands.
Comme un troupeau de loups sorti des steppes russes,
Une armée, ou plutôt des hordes de Borusses,
Féroces, l'œil en feu, sabre aux dents, vingt contre un,
Après une razzia de Strasbourg à Verdun,

Incendiant les bourgs, détruisant les villages,
Ivres de vin, de sang, de haine et de pillages
Et ne laissant partout que carnage et débris,
Nouveau fléau de Dieu, s'avançaient sur Paris.

Vols, attentats sans nom, horribles hécatombes,
Rien ne rassasiait ces noirs semeurs de tombes.
La province à demi morte et saignée à blanc,
Se tordait et râlait sous leur talon sanglant.

Seul, et voulant donner un exemple à l'histoire,
Paris, ce boulevard de dix siècles de gloire,
Orgueil et désespoir des rois et des césars,
Foyer de la science et temple des beaux-arts,
Folle comme Babel, sainte comme Solyme,
En un jour transformée en guerrière sublime,
Le front haut, l'arme au bras, narguant la trahison,
Par-dessus ses vieux forts regardait l'horizon!
Au loin, le monde ému frissonnait dans l'attente;
Qu'allait-il arriver?

L'Europe haletante
Jetait, soir et matin, sur nos bords atterrés,
Ses bulletins de plus en plus désespérés...
On bombardait Paris!

Or, tandis que la France,
Jouant sur un seul dé sa dernière espérance,
Se roidissait ainsi contre le sort méchant
Un poème naïf, douloureux et touchant,
S'écrivait en son nom sur un autre hémisphère.
Tandis que d'un œil sec d'autres regardaient faire, —
D'autres pour qui la France, ange compatissant,
Avait donné cent fois le meilleur de son sang, —
Par delà l'Atlantique, aux champs du Nouveau-Monde
Que le bleu Saint-Laurent arrose de son onde

Des fils de l'Armorique et du vieux sol normand,
Des Français qu'un roi vil avait vendus gaîment,
Une humble nation qu'encore à peine née,
Sa mère avait un jour, hélas! abandonnée,
Vers celle que chacun reniait à son tour
Tendit les bras avec un indicible amour!
La voix du sang parla : la sainte idolâtrie,
Que dans tout noble cœur Dieu mit pour la patrie,
Se réveilla chez tous; dans chacun des logis,
Un flot de pleurs brûlants coula des yeux rougis;
Et parmi les sanglots d'une douleur intense,
Un million de voix cria :
Vive la France!

Sous les murs de Québec, la ville aux vieilles tours,
Dans le creux du vallon que baignent les détours
Du sinueux Saint-Charle aux rives historiques,
A l'ombre du clocher se groupent vingt fabriques.
C'est le faubourg Saint-Roch, où vit en travaillant
Une race d'élite au cœur fort et vaillant.

Là surtout, ébranlant ces poitrines robustes
Où trouvent tant d'écho toutes les causes justes,
Retentit douloureux ce cri de désespoir :
— La France va mourir!
Ce fut navrant.

Un soir,
Un de ces soirs brumeux et sombres de l'automne
Où la bise aux créneaux chante plus monotone,
De ces donjons, à l'heure où les sons familiers
De la cloche partout ferment les ateliers,
La haute citadelle, avec sa garde anglaise,
Entendit tout à coup tonner la *Marseillaise*,
Mêlée au bruit strident du fifre et du tambour...

Les voix montaient au loin : c'était le vieux faubourg
Qui, grondant comme un flot que l'ouragan refoule,
Gagnait la haute ville, et se ruait en foule
Autour du consulat, où de la France en pleurs,
Drapeau toujours sacré, flottaient les trois couleurs.

Celui qui conduisait la marche, un gars au torse
D'Hercule antique, avait sous sa rustique écorce,
— Comme un lion captif grandi sous les barreaux —
Je ne sais quel aspect farouche de héros.
C'était un forgeron à la rude encolure,
Un fort ; et rien qu'à voir sa calme et fière allure,
Et son mâle regard, et son grand front serein,
On sentait battre là du cœur sous cet airain.

Il s'avança tout seul vers le fonctionnaire ;
Et, d'une voix tranquille où grondait le tonnerre,
Dit :

— Monsieur le Consul, on nous apprend là-bas
Que la France trahie a besoin de soldats.
On ne sait pas chez nous ce que c'est que la guerre ;
Mais nous sommes d'un sang qu'on n'intimide guère,
Et je me suis laissé dire que nos anciens
Ont su ce que c'était que les canons prussiens.
Au reste, pas besoin d'être instruit, que je sache,
Pour se faire tuer ou brandir une hache ;
Et c'est la hache en main que nous partirons tous ;
Car la France, Monsieur..., la France, voyez-vous...

Il se tut ; un sanglot l'étreignait à la gorge,
Puis, de son poing bruni par le feu de la forge.
Se frappant la poitrine, où son col entr'ouvert,
D'un scapulaire neuf montrait le cordon vert :

— Oui, Monsieur le Consul, reprit-il, nous ne sommes
Que cinq cents aujourd'hui ; mais tonnerre ! des hommes
Nous en aurons, allez !... Prenez toujours cinq cents,
Et dix mille demain vous répondront : — Présents !
La France, nous voulons épouser sa querelle !
Et, fiers d'aller combattre et de mourir pour elle,
J'en jure par le Dieu que j'adore à genoux,
On ne trouvera pas de traîtres parmi nous !...

Le reste se perdit, car la foule en démence
Trois fois aux quatre vents cria :
— Vive la France !

Hélas ! pauvres grands cœurs ! leur instinct filial
Ignorait que le code international,
Qui, pour l'âpre négoce a prévu tant de choses,
Pour les saints dévouements ne contient pas de clauses.

Et le consul, qui m'a conté cela souvent,
En leur disant merci, pleurait comme un enfant.

Cet amour des Canadiens pour la France éclate parfois d'une façon bien touchante. Je me souviens qu'un jour j'étais allé dans une paroisse située à une dizaine de milles du fleuve. Pour revenir, comme je connaissais mal la route, je dus prendre une voiture chez un paysan.

Je montai à ses côtés sur la carriole, et nous voilà partis dans la direction du Saint-Laurent, où je devais rejoindre le bateau à vapeur.

En chemin, on se mit à causer. Je vis tout de suite que mon voiturier représentait à mer-

veille le type du Canadien campagnard. C'était un brave homme, peu instruit, mais bon chrétien et excellent père de famille ; il n'avait que douze enfants, mais il en paraissait humilié et il me citait avec envie tel ou tel autre habitant de la paroisse qui en avait dix-huit ou vingt.

La connaissance fut bientôt faite, et nous devînmes une paire d'amis.

Quand il se sentit un peu plus hardi, il crut pouvoir à son tour m'interroger.

— Vous venez de Québec? monsieur le curé, me dit-il.

— Oui, répondis-je, j'y étais il y a quelques jours; mais je viens de plus loin, je suis de Paris.

A ces mots, mon brave Canadien parut stupéfait. Il resta quelques instants silencieux, me considérant avec une sorte de respect mêlé d'admiration ; puis tout à coup, il s'écria avec un accent que je n'oublierai jamais. « Ah ! vous venez du *vieux pays*; parlez-moi donc des gens de *chez nous.* »

Le sang français s'était réveillé subitement chez ce simple paysan, et pour le satisfaire, je dus lui parler pendant près d'une heure de la France, de ses habitants, de ses villes, de ses campagnes, de ses ressources, de ses méthodes de culture, etc... La curiosité de ce bon Canadien ne se lassait pas ; il était aussi attentif que

si je lui avais parlé de quelques parents qu'il aurait quittés depuis longtemps et dont il n'aurait pas eu de nouvelles.

A la fin, il ne pût s'empêcher de me dire avec une immense convoitise dans les regards: « Comme je serais heureux si vous vouliez bien me vendre un souvenir du *vieux pays !...* »

Il va sans dire que je m'empressai de le satisfaire ; je lui donnai un chapelet de Lourdes, dont il parut tout ravi et qu'il me promit de conserver religieusement comme un souvenir de la France et de notre célèbre sanctuaire pyrénéen.

Mais, en le quittant, j'étais moi-même ému, et je me disais comme Louis XV : « Qu'avons-nous donc fait pour être aimés de la sorte ? »

L'histoire de mon Canadien rappelle ce joli mot des habitants de Québec se portant en foule, en 1855, sur les rives du fleuve, pour voir le premier navire français qui venait d'entrer dans le port : « *Allons voir les gens de chez nous !* » Il est manifeste, en effet, que pour les Canadiens nous représentons la famille, et quand ils parlent de la France, ils mettent toujours, dans leurs paroles, ce sentiment de tendresse qu'éveille la pensée de la maison paternelle.

Dans une autre circonstance encore, j'eus l'occasion de voir comment se traduit l'attache-

ment des Canadiens pour la France. C'était le 4 septembre 1893, j'arrivais à Montréal, et, en sortant de la gare, quelle ne fut pas ma surprise en voyant toutes les maisons pavoisées avec des drapeaux français !

— Quelle fête célébrez-vous donc aujourd'hui? demandai-je à un brave commerçant assis devant sa boutique.

— La Fête du Travail, monsieur ! me répondit-il en me regardant d'un air étonné,

— Mais repris-je, pourquoi tous ces drapeaux français ?

En entendant ma question, le Canadien se leva brusquement et, comme s'il eût flairé un ennemi, il me dit avec une vivacité presque menaçante :

— Pourquoi ces drapeaux?... Tout simplement parce que nous sommes Français.

La réponse était péremptoire ; inutile de dire que je fus loin de m'en formaliser. J'expliquai au contraire à mon interlocuteur que j'étais moi-même Français et que ses paroles me causaient un immense plaisir.

Mais ce petit incident me fit sentir tout ce qu'il y avait de vrai dans ces paroles que prononçait M. Mercier devant un auditoire parisien : « Nous saluons avec respect et gratitude le drapeau britannique, parce qu'il a fait la prospérité de notre pays. Mais nous en avons un

autre, celui de la France. Oh! celui-là, il faut le baiser à genoux ! »

Il suffit d'avoir assisté à une manifestation canadienne pour savoir que les paroles de l'ancien ministre étaient autre chose qu'une flatterie délicate et une habileté oratoire; elles étaient l'expression exacte d'un sentiment très vivace et très profond, implanté au cœur de la nation canadienne.

Et cependant, comme le fait remarquer M. Camille Derouet dans son excellente étude sur les *Français du Canada*, quand vous demandez aux Canadiens si, le cas échéant, ils voudraient redevenir Français, ils répondent énergiquement : « Non. »

— Non, disent-ils, ce qui est fait est fait. En supposant que cela nous fût jamais possible, nous ne censentirions pas à renouer un lien politique, brisé depuis bientôt un siècle et demi. Nous avons vécu trop longtemps séparés. Nos tendances, nos goûts, nos croyances sont trop divergents sur bien des points. Nous sommes restés des Français d'autrefois et vous êtes devenus des Français trop modernes.

« Nous vous considérons un peu comme de grands frères, au cœur généreux, à l'âme franche et loyale, mais trop dissipés, trop *bousingots*.

« Nous jouons un peu, par rapport à vous, le

rôle d'un jeune cadet, sérieusement élevé, toujours couché aussitôt après la prière du soir, rêvant à sa fiancée pour laquelle il conserve scrupuleusement les pensées de son cœur, et qui verrait ses aînés passer les nuits dehors, ou qui les entendrait tenir de mauvais propos.

« Nous vous aimons de tout cœur, mais votre genre de vie nous effraye et vos habitudes ne sont pas les nôtres.

« Demeurons donc chacun dans notre domaine séparé. Cependant, plus tard, quand nous serons majeurs, si nous nous établissons à notre compte, nous créerons peut-être, entre nos deux maisons, une entente fructueuse sur bien des points, et cet arrangement pourra satisfaire tout à la fois nos sentiments et nos intérêts communs. »

---

## CHAPITRE VIII

### SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ

De Québec à Sainte-Anne. — La Cascade de Montmorency. — Histoire d'un sanctuaire. — Une journée chez le curé de Saint-Féréol. — Pas de budget des cultes. — Popularité de la dîme. — Le catholicisme au Canada. — Influence du curé Labelle.

La foi des Canadiens est toujours un sujet de surprise pour les touristes français ; mais cette foi religieuse ne se manifeste nulle part avec plus de vivacité qu'à Sainte-Anne de Beaupré. On peut dire que ce sanctuaire est en quelque sorte le Lourdes du Canada ; aussi n'ai-je pas voulu quitter le pays sans aller faire mes dévotions à *la bonne sainte Anne*, comme disent les gens de là-bas.

On a créé une ligne spéciale pour desservir le pèlerinage. Le matériel est encore tout flambant neuf : la ligne n'a été ouverte que le 10 août 1889, sous la présidence du cardinal Taschereau, archevêque de Québec.

La voie ferrée longe le fleuve jusqu'à Sainte-Anne : c'est bien la ligne la plus coquette et la plus jolie qui soit au Canada. Ces 30 kilomètres qu'il faut franchir, à travers les riantes campagnes qui sont au pied des Laurentides constituent la plus charmante promenade qu'on puisse rêver.

Ce délicieux pays est le berceau du peuple canadien ; il a été le théâtre de plusieurs grands événements de son histoire, et les beautés naturelles qui y abondent en font certainement l'une des régions les plus pittoresques du Canada. Les Canadiens, en bons patriotes qu'ils sont, n'hésitent pas à préférer ce petit coin de leur pays au golfe de Naples et aux paysages les plus vantés.

En sortant de Québec, on franchit la rivière Saint-Charles sur un pont tournant ; on salue de loin la croix monumentale qui a été élevée à l'endroit où Jacques Cartier hiverna, en 1539, avec les équipages de ses trois vaisseaux, et l'on arrive au village historique de Beauport. C'est là, dans un vieux manoir, que Montcalm, en 1759, avait son quartier général. On admire, en passant, l'église paroissiale qui est un remarquable édifice dans le style gothique, et dont la construction a coûté près d'un million.

Un peu plus loin, voici le village industriel de Montmorency, avec sa fameuse cascade. En

tombant d'une hauteur de près de 100 mètres, la rivière de Montmorency forme une chute qui rivalise avec celles du Niagara. Le volume d'eau est à coup sûr moins considérable ; mais, à la voir du chemin de fer, on dirait une haute muraille de neige éblouissante de blancheur, et je comprends que certains touristes n'en parlent qu'avec une vive admiration.

On aperçoit, à droite, les flèches aiguës des sept paroisses de l'Ile d'Orléans, et après avoir dépassé les coquets villages de l'Ange-Gardien et de Château-Richer, on voit se profiler à l'horizon les tours et les coupoles de Sainte-Anne. Le chemin de fer amène les pèlerins à deux pas de la basilique.

L'édifice est récent; mais le pèlerinage a déjà plus de deux siècles et demi d'existence. Son histoire vaut la peine d'être contée.

Originaires pour la plupart des provinces de Normandie et de Bretagne, les premiers colons canadiens apportèrent avec eux, de France, et transmirent à leurs descendants le culte de sainte Anne. Ils placèrent même sous le vocable de cette grande sainte, l'une des premières paroisses qu'ils fondèrent sur les rives du Saint-Laurent : c'est aujourd'hui *Sainte-Anne de Beaupré*. Le culte y fut établi en 1645. La petite chapelle qui fut construite à l'origine, était desservie par des jésuites missionnaires.

Mais, en 1658, on éleva une chapelle plus considérable, par les soins de M. de Queylus, sulpicien et curé de Québec.

Les populations riveraines du fleuve prirent bientôt l'habitude de venir faire leurs dévotions à sainte Anne, dans le sanctuaire qui lui était dédié ; de grandes grâces furent obtenues par son intercession : le gouverneur de la colonie et l'évêque de Québec s'intéressèrent à ce pèlerinage, et, en peu de temps, la fête de Sainte-Anne devint fête d'obligation dans toute l'étendue de la Nouvelle-France.

La renommée du jeune et lointain sanctuaire franchit les mers et se répandit en France. La reine Anne d'Autriche envoya une chasuble magnifique, qu'elle avait brodée elle-même ; des tableaux de valeur, des croix, des crucifix et autres objets précieux ne tardèrent pas à affluer à titre d'ex-voto, et les murs de l'église disparurent sous des présents qui témoignaient de la piété des fidèles et aussi de la puissance de sainte Anne.

Le pèlerinage était non seulement fondé, mais il était prospère. Au XIX^e siècle, on comprit la nécessité de remplacer la vieille église qui menaçait ruine. Sous les auspices de l'archevêque de Québec, on recueillit des ressources considérables qui servirent à édifier une église plus vaste et plus en rapport avec les besoins

du pèlerinage. Le nouvel édifice fut bénit solennellement et ouvert au culte le 17 octobre 1876.

Il n'y a rien à dire de l'architecture, sinon que tout y est convenable et qu'à défaut d'art, la disposition intérieure présente de très grandes commodités pour recevoir la foule des pèlerins.

L'Église a été érigée en Basilique, le 28 janvier 1887, et, le 14 septembre de la même année le cardinal archevêque de Québec, représentant le Pape Léon XIII, a placé sur la tête de la statue de sainte Anne une splendide couronne d'or massif.

Le pèlerinage est actuellement dirigé par des Rédemptoristes belges qui s'entendent à merveille à entretenir la piété des fidèles et leur dévotion à la bonne sainte Anne.

Tout n'est peut-être pas du meilleur goût ni d'une piété parfaitement éclairée dans les moyens qu'ils emploient pour surexciter le zèle et la ferveur des Canadiens. Mais qu'importent de petites critiques de détail? L'essentiel, c'est que le pèlerinage en l'honneur de sainte Anne soit florissant, que son culte soit populaire et que les paysans et les pêcheurs, qui viennent s'agenouiller devant cette vénérable statue, y trouvent les consolations et les grâces dont ils ont tant besoin pour suffire à leur dure tâche.

Le courant de piété qui entraîne les populations canadiennes à l'église de Sainte-Anne est si vif

et si intense que, l'année dernière, le chemin de fer, à lui seul, y a transporté plus de 150.000 pèlerins. Pour se rendre compte de l'importance de ce chiffre, il ne faut pas oublier que toutes ces pieuses démonstrations sont suspendues pendant l'hiver, et que, par conséquent, ce chiffre de 150.000 pèlerins doit être réparti entre les quatre ou cinq mois de la belle saison.

Il est donc certain qu'avant peu d'années l'église de Sainte-Anne de Beaupré sera le sanctuaire national de tout le Canada, et peut-être même de toute l'Amérique du Nord (car je n'ai pas entendu dire qu'il y eût rien de semblable aux États-Unis). Il ne faudra pas s'en plaindre, si toutes ces manifestations de foi religieuse ont pour effet de faire pénétrer un peu d'idéal parmi les laborieuses, mais trop positives populations du Nouveau Monde.

Après avoir dit la messe à Sainte-Anne et avoir passé quelques heures à observer les pèlerins, chez lesquels je retrouvais la piété sincère, les beaux cantiques, le langage traînant et jusqu'au costume sévère de nos populations de Normandie ou de Bretagne, je pris une voiture pour me rendre à Saint-Féréol. Je tenais à faire une visite à mon ami l'abbé Gosselin, l'un des prêtres les plus savants du Canada. Je l'avais connu à Paris, et nos relations d'amitié m'étaient trop chères pour ne pas lui consacrer un jour,

d'autant plus que j'étais sûr de trouver auprès de lui non seulement un cordial accueil, mais encore de nombreux renseignements sur le ministère paroissial au Canada.

La paroisse de Saint-Féréol, dont il était curé — aujourd'hui, il vit dans une retraite studieuse aux environs de Québec, — est située à une dizaine de milles de Sainte-Anne, dans l'intérieur des terres, ou plutôt sur le versant méridional des Laurentides. Elle compte un millier d'habitants, tous cultivateurs. Les maisons sont assez espacées les unes des autres par des champs labourés et des jardins : il en résulte que la paroisse se développe sur une longueur de plusieurs kilomètres.

L'église est à peu près au centre de cette interminable et unique rue, si toutefois l'on peut donner le nom de rue à cette succession de propriétés et d'habitations construites un peu au hasard, sans ordre et souvent sans goût. Derrière l'église est le presbytère, petite maison assez coquette précédée d'une cour semée de gazon, et donnant sur un petit jardin bien propret, comme on en rencontre si souvent dans nos presbytères français.

Il va sans dire que le curé de Saint-Féréol me fit les honneurs de sa maison avec une parfaite bonne grâce. Je n'oublierai pas de longtemps nos bonnes causeries durant nos prome-

nades sur le territoire de la paroisse. En m'entretenant avec lui, j'en ai plus appris sur l'Église catholique au Canada que si j'avais lu plusieurs volumes.

L'organisation paroissiale, au Canada, ne ressemble en rien à la nôtre. La théorie de la séparation de l'Église et de l'État, autour de laquelle, en France, se livrent tant de batailles parlementaires, reçoit ici, dans ce qu'elle a de raisonnable et de juste son application la plus étendue. Jamais le pouvoir exécutif n'intervient dans les affaires ecclésiastiques. Il laisse le culte s'organiser à sa guise ; il n'y a même pas de ministère des cultes. D'autre part, le clergé, propriétaire incontesté de tous les biens qu'il possède, les administre lui-même comme il l'entend et ne reçoit pas la moindre subvention du gouvernement.

— Mais si le budget des cultes n'existe pas, de quoi vivez-vous? demandai-je au curé de Saint-Féréol.

— Nos ressources, me répondit-il, nous viennent des terres qui sont la propriété de l'Église paroissiale. C'est ainsi que je dispose de plusieurs champs de luzerne. Je les loue à des cultivateurs et le revenu de la location est pour moi. Nous avons aussi la dîme. Ne vous récriez pas : au Canada, c'est le plus populaire de tous les impôts. En 1864, quand le parlement cana-

dien vota la suppression du régime féodal, réserve fut faite pour les droits et privilèges de nature ecclésiastique. La dîme persista; et le code civil de 1877, lui donnant une nouvelle consécration légale, fixa la quotité du prélèvement au vingt-sixième des récoltes.

En France, ajoutait-il, vous feriez une révolution pour abolir cet impôt. Au Canada, l'habitant paye la dîme de bonne grâce parce qu'il la considère comme la rémunération légitime d'un service rendu ; à ce titre, la dîme est strictement obligatoire, même pour la conscience, d'autant plus que le catéchisme fait mention d'un septième commandement de l'Église qui vous est inconnu, mais qui, ici, a une très grande importance :

Droits et dîme tu paieras
A l'Église fidèlement.

D'ailleurs cet impôt ne lèse en aucune façon la liberté de conscience. Seul le catholique doit contribuer, dans une juste mesure, aux frais de son culte. Il suffit de déclarer par écrit qu'on n'est pas catholique ou qu'on entend ne pratiquer aucun culte,pour être exempté de la dîme. Mais, en réalité, c'est chose extrêmement rare; et comme d'ailleurs cet impôt est très facile à

percevoir, il fonctionne à la satisfaction de tous.

— Venez, me dit le curé, venez dans mon grenier, je vous montrerai ce que me rapporte la dîme.

Et en effet, pénétrant avec lui dans une vaste grange, je vis des compartiments fort bien organisés et destinés à recevoir les différentes sortes de grains que produit la perception de la dîme; ici, le blé, réparti en plusieurs qualités; là, le maïs; un peu plus loin, l'orge et l'avoine. Au commencement de l'automne, passe le marchand de grains; le curé traite avec lui et lui vend sa récolte en totalité ou en partie. Il tire de cette opération un revenu de plusieurs milliers de francs.

A ces ressources fixes, il ajoute encore le produit de certaines quêtes, le casuel des baptêmes, mariages et enterrements, et enfin les honoraires de ses messes.

En tenant compte de ces profits de sources diverses, on arrive, je crois, à un budget de 5 ou 6.000 francs. Il est clair que nos curés de campagne, avec leur maigre traitement de 900 francs et leur casuel problématique, changeraient volontiers leur sort contre celui de leurs confrères du Canada.

— Le catholicisme, me disait l'abbé Gosselin, est très prospère dans notre pays. L'autorité de

nos évêques n'est contestée par personne, et notre clergé jouit auprès des populations d'une légitime influence. On signale bien, ici et là, des prêtres qui abusent de leurs fonctions et qui mettent leur action religieuse au service de tel ou tel parti politique. Mais ce ne sont là que des exceptions. Au fond, nous sommes très aimés du peuple. Nos Canadiens n'ont pas oublié qu'après le traité de Paris, ce sont les prêtres et les missionnaires qui ont groupé autour d'eux les éléments restés dans la colonie et ont constitué la nation. Ce sont là des services qui ne s'effacent pas de la mémoire d'un peuple. Pour garder sa confiance et son affection, il suffira que nous soyons prudents, discrets dans l'usage de notre autorité et que, comme les prêtres des États-Unis, nous soyons à la tête de tous les progrès.

Et à l'appui de son dire, le bon curé de Saint-Féréol me raconte l'histoire de Mgr Labelle, mort curé de Saint-Jérôme et ministre de l'agriculture et de la colonisation pour la province de Québec.

On n'a pas oublié en France cette étrange et puissante figure de prêtre colonisateur qui, à plusieurs reprises, est venu dans notre pays pour étudier nos institutions, nos lois et surtout nos méthodes agricoles. Sous une écorce un peu rude, des manières presque grossières

et un parler de paysan, le curé Labelle cachait une finesse surprenante, une rare intelligence, une âme d'apôtre et en même temps une vigueur de caractère qui s'est révélée dans toutes ses entreprises.

Nommé, à trente ans, curé de Saint-Jérôme, il se trouve à la tête d'une paroisse pauvre, sans ressources, située sur les confins de la forêt et paraissant incapable de se développer. Le curé Labelle se met à l'œuvre; il enseigne à ses paroissiens comment il faut tirer parti des richesses du sol; il construit des moulins, exploite des mines, érige une église, des écoles, un collège et un hôpital, et. quand la population de Saint-Jérôme s'est décuplée et que les ressources se sont accrues en proportion, il s'attaque à la forêt; il envoie partout des bûcherons pour abattre les arbres, et transformer les bois en champs cultivés, et, après quelques années d'efforts héroïques, il réussit à créer dix-huit paroisses nouvelles autour de la sienne.

Sa popularité parmi ces vaillantes populations est telle qu'on l'appelle le Roi du Nord et que le premier ministre, M. Mercier, pour ne pas laisser improductive cette rare puissance, l'appelle auprès de lui en qualité de ministre et le charge de diriger le grand mouvement de colonisation qui s'est produit, il y a quelques

années, et qui finira par exploiter tout le territoire canadien.

« Que de merveilles on ferait, me disait l'abbé Gosselin, si nous avions une dizaine de curés Labelle ! Il est mort depuis trois ans ; il dort dans le cimetière de Saint-Jérôme ; mais son exemple subsiste ; il sera toujours le modèle des prêtres zélés qui ne se cantonnent pas dans leur sacristie, mais qui, à force de générosité et de services rendus, gagnent les sympathies des fidèles et ne se servent de leur popularité que pour faire du bien autour d'eux. »

---

## CHAPITRE IX

### LES DOMINICAINS DE SAINT-HYACINTHE

Un couvent de prédicateurs. — Un dimanche à Saint-Hyacinthe. — Les évêques canadiens et leurs coadjuteurs. — Organisation d'un collège. — La question des brevets.

A bord de la *Touraine*, j'avais eu la bonne fortune de voyager en compagnie du prieur des Dominicains de Saint-Hyacinthe. Avant de nous séparer à New-York, il me fit de telles instances pour me faire passer par Saint-Hyacinthe, que je me crus lié par ma promesse, et, au retour de Sainte-Anne de Beaupré, je m'empressai d'aller rendre la visite que j'avais annoncée.

Un *ferry boat* me transporta sur la rive droite du Saint-Laurent, et à Lévis, charmante petite ville située juste en face de Québec, je pris le train pour Saint-Hyacinthe. Je n'ai rien à mentionner sur ce voyage, sinon qu'au retour, je me liai avec un prêtre bordelais qui était devenu curé aux environs de Détroit et qui ne parais-

sait nullement se repentir de s'être fait Américain. La vie large, facile et indépendante qu'il mène dans sa paroisse, l'estime et l'affection dont il y jouit, ne sont pas de nature, je le conçois, à lui faire regretter le temps où il était petit curé de campagne, vivant chichement de son maigre traitement et en butte aux basses jalousies et aux taquineries d'un instituteur et d'un conseil municipal.

Depuis dix ans qu'il est curé américain, il s'est accoutumé à l'anglais, il prêche et confesse dans cette langue,et je comprends qu'avec sa verve méridionale et ses manières pleines de bonhomie il ait gagné les sympathies de toutes ses ouailles.

Dans le train, je rencontrai encore l'évêque acadien d'Anticonish ; c'était un beau vieillard de taille élevée et de manières distinguées, mais anglais d'origine. En causant avec lui, il me fit force déclarations d'amitié pour la France ; mais j'ai su depuis que, dans son diocèse, qui compte plus de cinquante mille Acadiens, il interdisait par tous les moyens possibles, l'usage de la langue française. Ce renseignement, je l'avoue, m'a singulièrement refroidi à son endroit ; et, si j'en avais été informé plus tôt, je n'eusse certainement pas manqué de lui en témoigner toute ma surprise.

Saint-Hyacinthe, où j'arrivai après dix mor-

telles heures de chemin de fer, est une petite ville qui compte environ vingt mille habitants. Elle est traversée par une belle rivière qui a conservé son nom d'origine, l'Yamaska. Elle est plus large que la Seine. Mais, en Amérique, les grandes rivières sont si communes que celle-ci ne compte pas. L'aspect de la ville est tout à fait riant et dénote une grande aisance chez les habitants; les maisons, toutes jolies et coquettes, sont construites sur le modèle des chalets suisses. Les routes sont médiocrement entretenues, comme c'est l'habitude dans toute l'Amérique, mais elles sont bordées de chaque côté par de larges trottoirs en bois qui rendent les communications assez faciles pour les piétons.

Le couvent des Dominicains, où je me rendis en sortant de la gare, comprend une dizaine de religieux profès, environ quinze novices et une dizaine de frères convers : cela fait en tout une famille religieuse d'environ quarante personnes. Le chef de cette famille est le père Duchaussoy, qui porte le titre de prieur. C'est un homme jeune encore, — à peine trente-cinq ans; avec cela, fin, aimable, d'une extrême politesse et d'un grand zèle pour l'observance de la règle. Il est Français d'origine; il appartient même à une très bonne famille bourgeoise de Paris; mais voilà bientôt douze ans qu'il est fixé au

Canada, et, tout naturellement, il est très attaché à sa nouvelle patrie.

Comme en France, les Dominicains s'occupent presque exclusivement de prédication. La petite communauté de Saint-Hyacinthe compte plusieurs prédicateurs de renom, particulièrement le père Plessis, qui est originaire de Nantes et dont la parole pleine d'élévation et d'éclat fera sensation à Paris, le jour où ses supérieurs l'y appelleront.

Plusieurs religieux sont Canadiens d'origine ; mais comme c'est en France qu'ils ont fait leurs études théologiques, on devine qu'ils sont Français par le cœur. Parmi les novices, se trouvent plusieurs jeunes Français qui, en étudiant la philosophie et la théologie au couvent de Saint-Hyacinthe, bénéficient de l'article de la loi dispensant de tout service militaire les jeunes Français qui restent dix ans à l'étranger. Mais la majorité des novices se compose, bien entendu, de Canadiens.

Le couvent n'a rien d'austère ni de rébarbatif; c'est plutôt un joli château bâti dans le style Louis XIII, avec une façade toute pimpante, où la brique et la pierre alternées avec goût, produisent le plus heureux effet. Derrière, est situé un vaste jardin; les bâtiments sont adossés à l'église paroissiale qui est desservie par les religieux.

Je fus frappé de l'extrême propreté et même de la coquetterie de ce couvent : les salles communes, la bibliothèque, le chapitre, les cellules, tout me parut installé avec une entente parfaite et un confortable qui n'exclut pas d'ailleurs chez les religieux la pratique de la pauvreté. Je ne sais si cela tient à l'accueil charmant dont je fus l'objet ; mais, durant les trois jours que je demeurai dans cette maison, j'étais comme obsédé par la pensée d'y rester. Il est bien certain que je n'ai vu nulle part plus d'attrait, ni plus de séduction que dans cette jeune communauté et, à voir les manières affables et pleines de douce gaieté que je constatais chez les religieux, je ne pouvais m'empêcher de me dire en moi-même : c'est là qu'est le vrai bonheur !

Deux choses pourtant m'effryaient un peu : l'abdication de la volonté, sans laquelle il n'y a point de vie religieuse, et l'hiver qui est rude et rigoureux, et qui, pendant près de six mois, couvre tout de son blanc manteau de neige.

L'église paroissiale desservie par les Dominicains est une vaste construction, assez insignifiante, au point de vue de l'architecture. Mais, l'intérieur est parfaitement aménagé et décoré avec beaucoup de goût. J'eus la consolation d'y assister aux offices du dimanche : je

les trouvai célébrés avec une dignité et une pompe dont je fus tout surpris.

Les quarante religieux vêtus de blanc garnissaient les stalles, et, dans le chœur, évoluaient quatre-vingt-dix enfants de chœur,tous revêtus du costume dominicain, et dont les uns servaient à l'autel et les autres exécutaient les chants liturgiques. En entendant cette maîtrise si nombreuse, on se serait cru dans quelque métropole de France. Deux orgues soutenaient les chanteurs ; c'étaient des instruments mus par l'électricité et qu'un seul organiste pouvait jouer séparément ou à la fois, sans avoir besoin de changer de place. On me dit que c'était un aveugle qui tenait ces deux orgues, et franchement j'aurais dû m'en douter rien qu'à la finesse délicate de ses improvisations. Mais ma surprise fut extrême d'entendre un pareil artiste dans une si petite ville.

Les offices se déroulèrent donc avec une magnificence admirable, mais dont j'eus l'explication en voyant l'attitude des paroissiens.

Rien d'ennuyé ou d'indifférent sur leur physionomie; on sentait des gens qui aiment les belles cérémonies et qui s'intéressent aux choses liturgiques, précisément parce qu'ils en savent la haute signification. Le prieur insista pour que j'adressasse quelques mots à cette nombreuse assistance : j'avoue que je n'ai jamais

trouvé d'auditoire plus attentif, plus recueilli, ni qui répondît davantage à mes paroles.

Mon édification fut complète lorsque, après la cérémonie, on m'apprit que tous ces hommes et toutes ces femmes, dont j'avais admiré l'attitude si chrétienne, avaient presque tous l'habitude de communier tous les quinze jours ou tous les mois. Du reste, cela n'est pas particulier à Saint-Hyacinthe : la pratique des sacrements est tellement en honneur au Canada que, lorsque l'on veut indiquer la population d'une paroisse, on dit : « Il y a tant de communiants », et ce nombre correspond toujours au chiffre exact de la population adulte.

Saint-Hyacinthe est le siège d'un évêché. L'évêque actuel qui est assez avancé en âge a demandé et obtenu un coadjuteur. C'est là d'ailleurs un usage qui tend à se généraliser au Canada et beaucoup de bons esprits pensent que c'est fâcheux. En effet, les évêques, quand ils ont à choisir un coadjuteur dans leur clergé, se préoccupent avant tout de trouver un homme qui leur ressemble, qui ait les mêmes goûts et les mêmes aptitudes que les leurs, et il en résulte qu'il se crée ainsi des traditions, ou plutôt une routine qui est très préjudiciable au progrès du diocèse. Je suis convaincu que l'épiscopat canadien, qui compte d'ailleurs quelques personnalités brillantes, gagnerait infiniment en

prestige et en initiative, s'il voulait bien renoncer à l'usage des coadjuteurs : c'est du moins ce qui m'a été affirmé par les hommes les plus éclairés du pays.

L'établissement le plus considérable de Saint-Hyacinthe, c'est sans contredit le collège ; j'ai tenu à le visiter, pour voir en détail comment l'enseignement secondaire est entendu et pratiqué au Canada. Aucune visite ne m'a plus intéressé que celle-là. Je fus reçu par M. Choquette, professeur de chimie et analyste expert de la province de Québec : il est impossible d'unir plus d'obligeance et de gracieuseté à plus de compétence scientifique. Il me fit visiter les différentes parties de l'établissement : la bibliothèque d'abord, qui compte environ vingt-cinq mille volumes, dont plus de deux mille sont mis à la disposition des élèves ; en jetant un coup d'œil sur les rayons, j'aperçus, au hasard, les œuvres de Joseph de Maistre, du vicomte de Bonald, d'Auguste Nicolas, et encore les travaux de nos grands critiques, tels que Sainte-Beuve, Patin, Nisard et Pontmartin. En cherchant bien, je suis sûr que j'aurais découvert même les livres de M. Jules Lemaître, tant cette bibliothèque m'a semblé pourvue de toutes les nouveautés

Me conduisant ensuite au cabinet de physique et d'histoire naturelle, M. Choquette me montra une fort belle collection de douze mille insectes,

des instruments de physique achetés presque tous à Paris, des machines électriques de premier ordre et d'une très grande puissance, et enfin, sur les murs, il me fit remarquer les portraits de Chevreul, d'Ampère, de Jean-Baptiste Dumas et de Pasteur.

Il me fit arrêter quelques instants devant un superbe phonographe qu'il voulut bien faire fonctionner à mon intention, ce qui me procura le plaisir d'entendre un discours d'O'Connell et même une préface chantée par la voix chevrotante d'un vieux curé canadien.

Le savant professeur poussa ensuite la politesse jusqu'à me demander quelques mots pour pouvoir ajouter un rouleau à sa collection. Je dus m'exécuter; mais j'avoue que j'étais très intimidé par ce grand cornet devant lequel j'avais à parler. Je me tirai d'affaire en improvisant quelques phrases élogieuses sur le collège et sur le personnel des professeurs; mais quelques minutes après, quand l'instrument, avec une netteté parfaite, reproduisit le texte même de mes paroles en y ajoutant le timbre de la voix et les intonations, je me gardai bien de tirer vanité de ce petit discours que, par l'entremise du phonographe, je venais de confier à la postérité.

Le collège de Saint-Hyacinthe compte environ trois cent cinquante élèves; mais, chose

bizarre, il n'y a qu'une seule salle d'étude pour tout ce monde. Grands et petits travaillent ensemble sous la surveillance d'un seul maître. Que de jolis bénéfices nous réaliserions en France, si l'Université voulait adopter cette mode dans ses lycées ! Mais où est le maître répétiteur capable de gouverner, toute une année, trois cent cinquante lycéens ?

Les programmes suivis dans ce collège sont à peu près les mêmes que ceux de nos petits séminaires français. L'enseignement y est donné dans notre langue, mais l'étude de l'anglais y est aussi très développée. Les exercices latins et grecs y sont naturellement fort en honneur. Quant à l'allemand, c'est chose à peu près inconnue.

Les livres classiques que l'on m'a montrés m'ont paru un peu vieux et démodés. Ainsi, pour la rhétorique, on en est encore au manuel de l'abbé Verniolles, et, pour la philosophie, on suit les cours du Père Zigliara ; enfin, pour la géographie, on ne se sert que des atlas des Frères de la doctrine chrétienne : voilà qui est singulièrement loin des travaux de Schrader, de Niox ou de Vidal-Lablache.

Le personnel des professeurs comprend pourtant des hommes de premier mérite, dont plusieurs sont venus de France et ont pris à la Sorbonne leurs grades scientifiques et littéraires.

Mais, ce qu'on ne saurait trop admirer, c'est le désintéressement avec lequel ils remplissent leur tâche : en fait de traitement, ils touchent 100 francs par an ; mais il va sans dire que la maison se charge de tous leurs frais, et que, devenus vieux, ils seront assurés d'une retraite honorable.

Au moment où je me trouvais à Saint-Hyacinthe, les esprits étaient passionnés par le projet Masson qui allait être discuté au Parlement et par lequel il était question d'imposer aux congrégations enseignantes la nécessité du brevet. Je crois bien que de part et d'autre, on manquait d'impartialité et de sang-froid dans cette discussion. Pour mon compte, je serais assez porté à croire que ce projet de loi serait très favorable à l'enseignement canadien.

Les membres des congrégations religieuses seraient peut-être un peu embarrassés au début pour satisfaire aux exigences de la loi ; mais ces difficultés seraient de courte durée. Au bout de peu de temps, les congréganistes seraient en possession de leurs brevets, aussi bien que les instituteurs laïques, et comme nul ne conteste leur supériorité en matière de dévouement, les succès qu'ils obtiendraient, tourneraient en définitive à l'honneur de l'Église catholique.

## CHAPITRE X

### BOSTON ET L'UNIVERSITÉ D'HARVARD

Un Frère élégant. — Physionomie de Boston. — Engouement pour la science. — La métropole des Universités américaines. — L'éducation à Harvard. — Triomphe du *foot-ball*. — Entrée libre ! — Un cimetière bostonnien.

C'est de Montréal que je me rendis à Boston, *l'Athènes des États-Unis*. Comme je fis, pendant la nuit, le trajet qui sépare les deux villes, je ne pus pas me rendre compte de la physionomie du pays que je traversais.

Le seul souvenir que j'aie gardé de ce voyage, c'est qu'en quittant le Canada, — il était dix heures du soir et on allait se coucher, — le train fut envahi par une armée de douaniers. Fort heureusement ils se montrèrent polis; après avoir enregistré les déclarations des voyageurs, ils se retirèrent sans avoir rien fouillé.

Autant j'avais été choqué de leurs procédés en arrivant à New-York, autant, ce soir-là, je les

trouvai convenables et pleins d'égards. Je ne sais même pas trop si les douaniers français se seraient tous comportés avec cette délicatesse.

Grâce à une bonne couchette d'en bas qui me fut octroyée dans le sleeping-car, je pus me reposer comme dans mon propre lit.

J'avais pour voisin d'en face un gentleman fort distingué, portant un costume d'une fraîcheur et d'une élégance parfaites, parlant indifféremment l'anglais et le français et qui, très obligeamment, se mit à ma disposition pour tous les bons offices qu'on se rend entre voyageurs, lorsqu'on est à l'étranger. Je causai assez longuement avec lui; je fus frappé de la variété de ses connaissances et en même temps de la rare indépendance d'esprit avec laquelle il jugeait les hommes et les choses d'Amérique. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque j'appris que c'était un simple Frère de la Doctrine chrétienne? Je ne pus m'empêcher de lui faire remarquer, en guise de compliment, que les Frères, en France, n'avaient, ni sa tenue élégante, ni son instruction, et le compliment n'eut pas l'air de lui déplaire.

Le lendemain matin, quand on se réveilla, on avait effectué la majeure partie du trajet. Après la toilette faite, on se mit à observer le pays; les terres étaient bien cultivées et les maisons devenaient plus fréquentes : on se sentait dans

le voisinage d'une grande ville. En effet, vers 9 heures, nous arrivions en gare de Boston. Le Frère et moi nous nous précipitâmes vers le restaurant [la plus proche de la gare : déception cruelle! c'était un établissement de tempérance. Nous étions condamnés à l'eau glacée. Mais il y a des accommodements avec la vertu américaine comme avec le ciel : sur nos instances réitérées, le patron nous fit servir une bouteille de cidre et nous pûmes nous restaurer sans trop de dommage pour notre estomac.

Le repas terminé, on se sépara et chacun se mit à visiter la ville.

Il n'y a pas de cité qui soit plus fière d'elle-même que Boston. Elle s'intitule modestement « la huitième merveille de la création. » De fait, c'est bien l'une des villes les plus curieuses et les plus pittoresques des États-Unis. C'est d'abord la plus ancienne, puisqu'elle fut fondée en 1630, par des puritains venus de la ville anglaise de Boston. C'est aussi la moins régulière, en ce sens que les rues ne se coupent pas à angle droit comme partout ailleurs; elles sont même si tortueuses et si enchevêtrées qu'on prétend que ce sont des vaches qui, en se promenant, ont dessiné le plan de la ville. Personne d'ailleurs ne s'en plaint, et ce que la cité perd en symétrie et en régularité, elle le gagne largement en pittoresque et en imprévu. Une pro-

menade à travers les rues de Boston repose très agréablement de la banalité que rencontre le touriste dans la plupart des autres villes de la Nouvelle-Angleterre. Au centre, se trouve un vaste parc dont on ne parle qu'avec orgueil. Les Bostonniens prétendent même qu'il vaut le Parc Central de New-York.

Les églises sont fort nombreuses; elles appartiennent toutes au style gothique, mais elles sont construites en briques d'un rouge vif qui est du plus disgracieux effet. Plusieurs même ont leur façade couverte de lierre ou de vigne sauvage. Les Américains trouvent cela plus coquet : mais je suis sûr qu'ils riraient bien de nous si nous nous avisions de tapisser ainsi le portail de Notre-Dame. Qu'ils adoptent ce genre d'ornementation pour leurs maisons ou leurs villas, rien de mieux; mais, quand on rencontre toute cette verdure sur les murs d'une église. il est impossible de ne pas trouver cette décoration puérile et même un peu ridicule.

Boston, on le sait, est la ville savante des États-Unis. Quand on veut apprécier un homme, à New-York, on demande : « Que vaut-il? » c'est-à-dire quelle est la somme de dollars qu'il représente? — A Philadelphie, on dit : « D'où vient-il? » c'est-à-dire quelle est sa famille et quels sont ses ancêtres? — A Boston, où l'on se pique de science, la question est tout

autre ; on demande : « Que sait-il? » Et en effet, nulle part les établissements d'instruction ne sont ni plus nombreux ni plus florissants. Les bibliothèques et les cabinets de lecture y abondent ; les écoles professionnelles y sont innombrables et la ville fait pour ces différents établissements des sacrifices pécuniaires qui ne sont égalés nulle part.

Hommes et femmes rivalisent d'ardeur dans l'acquisition de la science. Les femmes y sont même, m'a-t-on dit, plus ardentes que les hommes ; ce sont elles surtout qui assistent aux *lectures* ou conférences, et les sujets les plus difficiles sont incapables de les rebuter. Que disent les maris de cet engouement? je l'ignore ; mais je sais bien que, si j'étais à leur place, je ne permettrais pas qu'une femme se mêlât de métaphysique. Soigner son mari, élever ses enfants et veiller à tous les détails du ménage, voilà qui vaut infiniment mieux que d'étudier l'idéalisme de Kant ou de disserter sur l'impératif catégorique. Sur cette question, je suis convaincu que c'est le bonhomme Chrysale qui a raison. Les habitants de Philadelphie assurent que, pour avoir froid, il suffit de causer avec une jeune fille de Boston. Je n'ai pas fait l'expérience de ce procédé frigorifique, mais je serais assez porté à croire à son efficacité, et les Bos-

toniennes sont aussi pédantes et aussi entichées de science qu'on l'affirme.

Les monuments historiques ne sont pas rares dans cette ville; il y a d'abord *Fanueil Hall*, vaste salle où se tint l'assemblée populaire qui précéda la guerre de l'indépendance américaine. Dans un autre quartier, se trouve *Banker's Hill*, colline peu élevée où se livra la première bataille entre les colons Anglais et la métropole. Enfin, il est à remarquer que le quartier des résidences, entièrement distinct de celui du commerce, offre des hôtels de toutes formes qui sont construits avec beaucoup d'élégance et de goût. Ce soin de l'habitation s'explique par l'amour tout particulier des Bostonniens pour leur *home*. A la différence des autres Américains, qui sont nomades, qui se déplacent si facilement, les Bostonniens se plaisent chez eux et cherchent à rendre leur habitation aussi agréable que possible.

Je n'eus pas le temps d'étudier la ville en détail : car je reçus l'hospitalité au Grand Séminaire situé aux portes de Boston, à Brighton. Ce séminaire, splendidement construit au milieu d'une vaste propriété qui appartient à l'archevêque, est dirigé par les Sulpiciens. J'ai dit ailleurs ce que sont leurs confrères de Montréal. Ceux de Boston ont la même piété, la même politesse exquise et le même empressement

auprès de leurs hôtes; mais, en plus, il faut leur reconnaître je ne sais quelle liberté d'esprit et d'allures qui, évidemment, est encore plus caractéristique aux États-Unis qu'au Canada. D'ailleurs, le supérieur du séminaire de Boston est Américain d'origine; c'est dire qu'aucune hardiesse ne lui fait peur et que pour lui, l'idéal du prêtre n'exclut en aucune façon la passion de la liberté et l'amour de tous les progrès (1).

Grâce à un très obligeant Sulpicien qui voulut bien se faire mon guide, je pus visiter l'Université d'Harvard qui est dans le voisinage, à Cambridge. C'est en quelque sorte la métropole des universités américaines : elle a été fondée en 1636.

En France, quand il s'agit de créer quelque grand établissement scientifique, on a recours à un architecte qui est chargé de tout l'ensemble du travail; mais, comme on lui mesure parcimonieusement le terrain, et qu'en toute chose, nous sommes férus de centralisation, l'artiste se tire d'embarras en construisant quelque énorme bâtisse semblable à une caserne, et où sont entassés, pêle-mêle, les services administratifs, les salles de cours et de conférences, les laboratoires et les bibliothèques.

1. M. Rix est actuellement supérieur du Petit Seminaire de Saint-Charles à Baltimore.

A Harvard, rien de pareil : qu'on se représente une immense propriété de plusieurs milliers d'hectares, dessinée en parc anglais, où les pelouses alternent avec les bois, et sur toute cette vaste surface qu'on jette, au hasard, sans régularité aucune, mais avec une variété qui n'est pas sans charme, trente ou quarante constructions de formes et de styles très divers et affectées chacune à une destination spéciale, et l'on aura une idée assez exacte de cette belle Université. Il faut ajouter qu'en dehors de ces bâtiments qui sont des palais, il y a, en bordure sur le territoire de l'Université, de nombreuses et très coquettes maisons, habitées par les professeurs. Et si, enfin, on veut bien se représenter une population de deux ou trois mille adolescents ou jeunes gens, courant librement à travers ces bois et ces pelouses, assistant aux cours, faisant du canotage ou du cheval, ou se livrant aux douceurs du football, on conviendra qu'une Université de ce genre est tout un monde, ne ressemblant en rien à nos Facultés si étroites, si mesquines et d'allure si administrative.

De tous les bâtiments d'Harvard, celui qui attire le plus l'attention, c'est le *Memorial-Hall* ; il a été élevé par les anciens élèves à la mémoire de ceux de leurs camarades qui ont péri dans la guerre de Sécession ; c'est une fort

belle construction en briques rouges, dominée par une superbe coupole qui lui donne de loin l'aspect d'une église. A l'intérieur, sont d'admirables boiseries dessinées en ogives, et dans les arcatures desquelles on a placé des tables de marbre noir, contenant les noms de ceux qui sont morts. Au-dessous de ces nombreuses listes je relève cette touchante inscription :

*Optima est hæc consolatio parentibus.*
*Quod tanta Reipublicæ præsidia genuerunt.*

« Ce doit être la meilleure consolation des parents, de penser qu'ils ont donné de si vaillants défenseurs à la République. »

Tout à côté de cette vaste salle, dont le caractère religieux et funèbre est si saisissant et qui est richement décorée de vitraux, de rosaces et de drapeaux, se trouve une autre salle non moins vaste, mais qui a une destination moins héroïque : c'est le réfectoire, qui est aménagé pour huit cents élèves. L'uniformité est loin de présider aux agapes de ces jeunes gens. Dans ce pays où la liberté n'implique pas toujours l'égalité, chacun s'arrange comme il veut, sûr de ne choquer personne et de n'éveiller aucune jalousie. Les élèves se groupent donc par corporation, suivant les ressources dont ils disposent ; ils fournissent une cotisation qui n'est ja-

mais inférieure à quatre dollars par semaine, ils choisissent un cuisinier et ils règlent eux-mêmes leur menu comme ils l'entendent. Il y a parfois une énorme différence entre le régime de deux tables voisines; ici, on fait maigre chère ; là, on sable le champagne et l'on savoure les mets les plus délicats : personne ne s'en plaint ; c'est à chacun de savoir se contenter de ce qu'il a.

Le long des murs, on remarque les portraits des anciens professeurs ou des Américains célèbres qui ont été élèves d'Harvard. Ces bustes et ces tableaux sont, pour cette jeunesse, un exemple et un encouragement dont je ne nie pas l'efficacité ; je me demande seulement s'ils ne seraient pas mieux à leur place ailleurs que dans un réfectoire? J'ai visité également la salle de théâtre qui sert, non-seulement pour les représentations dramatiques, mais encore pour toutes les grandes solennités académiques. Elle est, comme toutes les autres, ornée de belles boiseries et éclairée à la lumière électrique. Au dessus de la scène, je lis en gros caractères la devise de l'Université : « *Christo et Ecclesiæ.* »

Cette devise prouve que l'éducation religieuse n'est pas négligée à Harvard. Il y a, en effet, une vaste église, située à peu près au centre des bâtiments, et qui est fréquentée, le dimanche, par les élèves qui appartiennent aux différentes sectes protestantes. Ils jouissent du reste d'une

pleine liberté pour tout ce qui touche au culte. et ils peuvent aller individuellement dans telle église de la ville qui leur fait plaisir. Mais si la plus large tolérance est de règle, de manière à respecter complètement la liberté de conscience. l'administration universitaire entend bien ne pas se désintéresser des choses religieuses. Ainsi, chaque année, elle fait venir des orateurs de renom qui sont chargés de faire, devant les élèves, une ou plusieurs conférences sur la Révélation; ces conférences sont extrêmement suivies. Tou dernièrement, l'orateur qui a été choisi pour faire ce genre de prédication était Mgr Keane, recteur de l'Université catholique de Washington. Il paraît que son succès a été immense. Ce prélat passe pour être encore plus éloquent que Mgr Ireland, le célèbre archevêque de Saint-Paul.

Je n'ai pas le temps de donner ici une description complète de tous les bâtiments dont se compose l'Université d'Harvard; il faudrait parler de la bibliothèque, vaste construction en forme d'église qui contient de trois à quatre cent mille volumes ; de la faculté de médecine, de celle de droit, de l'école dentaire; il faudrait aussi parler des musées et des vingt autres palais qui ont été construits pour répondre aux besoins multiples des élèves. Qu'il me suffise de dire que j'ai été frappé de la bonne tenue et du confortable qui règnent dans les amphithéâtres et

les salles de conférences. Chaque élève a une petite table et un siège fixés au sol, et tous ces pupitres rangés en demi-cercle m'ont paru être le dernier mot de la propreté, de l'élégance et de la commodité.

Les exercices physiques sont, naturellement, fort en honneur à Harvard: aussi le gymnase mérite-t-il une mention toute spéciale. Je n'ai jamais rien vu qui fût organisé avec une pareille entente des détails. Tout autour de la salle, sont de petites cabines dans lesquelles entrent les élèves, au début de la séance, pour quitter leurs vêtements et revêtir leur maillot et leurs flanelles. Chaque cabine est munie d'un lavabo, de brosses et d'éponges, de manière à ce que les enfants puissent faire une toilette complète à la fin de leurs exercices.

La salle où ils manœuvrent est tellement vaste que plusieurs centaines d'élèves peuvent y évoluer ensemble; la piste, qui longe les murs, équivaut au sixième du mille, soit un peu plus de 300 mètres.

Les agrès de gymnastique sont innombrables: partout des cordes lisses ou à nœuds, des trapèzes, des perches, des barres parallèles et de véritables collections d'haltères. Un médecin préside aux différentes manœuvres: c'est lui qui indique à chacun les exercices qu'il doit faire pour développer tel ou tel membre, ou

pour remédier à telle ou telle faiblesse; et quand tout est terminé, c'est encore lui qui veille à ce que les élèves soient épongés, frottés et vêtus dans les meilleures conditions d'hygiène.

Dans une petite salle d'honneur, qui se trouve tout près des appareils de gymnastique, on a collectionné les photographies des élèves qui ont été vainqueurs dans les différents matchs, et en même temps, on a mis sous vitrine les balles, les gants et les raquettes qui ont été les instruments de la victoire. A vrai dire, il m'a semblé que tout cela sentait un peu trop le cabotinage, et je me suis demandé si ce n'était pas ce fâcheux exemple qu'on avait imité en France en appelant l'attention publique, comme on l'a fait, sur les différents sports que pratiquent nos écoliers. Il est excellent et même indispensable qu'on se préoccupe de l'éducation du corps comme de celle de l'âme. Mais on dépasse certainement le but, quand on donne à ces exercices physiques une publicité et une prépondérance que n'obtiennent pas les exercices intellectuels.

L'Université d'Harvard est prodigieusement riche; les fondations diverses dont elle bénéficie mettent à sa disposition un revenu de plus de cinq millions de francs. Ses ressources sont telles qu'elles permettent de diminuer de moitié le chiffre de la pension des élèves. Il en résulte

que, pour une somme relativement restreinte, les enfants peuvent y recevoir une éducation libérale fort soignée.

Enfin, ce qui a excité chez moi un profond étonnement, c'est que, dans ces différents bâtiments, il n'existe pas un seul gardien : le public y entre librement ; il visite comme bon lui semble les salles et les collections, sans courir le risque de rencontrer à chaque porte un monsieur galonné qui vous dit : *On ne passe pas !*

En France, pour un édifice moins considérable, nous aurions une nuée de concierges, d'huissiers, et de gardiens : en Amérique, les objets artistiques les plus précieux sont, comme les crocodiles de notre Jardin des Plantes, placés « sous la bonne foi et la protection du public. » Décidément, je crois que lorsqu'il s'agit de liberté, les Américains sont nos maîtres, et, à cet égard, nous aurions beaucoup de chose à leur emprunter.

Outre son Université, la petite ville de Cambridge possède deux curiosités qu'un touriste ne doit pas négliger.

C'est d'abord l'ormeau sous lequel s'est placé Washington, le 3 juillet 1775, pour prendre le commandement des troupes américaines. On a protégé l'arbre par un cercle de tôle et par un banc de pierre qui con-

tourne le tronc. Un peu plus loin, on montre l'église que fréquentait le grand homme. Je comprends le respect et la vénération dont les Bostonniens entourent ces deux monuments. Un peuple s'honore toujours quand il garde intact le culte du passé.

En sortant de Cambridge pour revenir à Brighton, on me fit visiter l'autre curiosité de la ville : je veux dire le cimetière. Il est difficile de rien imaginer de plus gracieux. Évidemment, pour les Américains, la mort n'a rien de lugubre J'avais déjà rencontré, au cours de mon voyage, des enterrements dans lesquels je n'avais pas été peu surpris de voir de fort jolies toilettes et des robes rouges, bleues ou couleur lilas. Mais la vue du cimetière de Boston ajouta encore à mon étonnement. A vrai dire, ce n'est pas le séjour de la mort, mais l'une des promenades les plus riantes et les mieux fréquentées de la ville. Les pelouses gazonnées, les lacs et les quinconces y sont savamment disposés pour l'agrément des yeux. Partout aussi des tombes fort soignées, bordées de buis et couvertes de fleurs. On me montre en passant le monument du poète Longfellow, sur lequel je relève cette inscription :

*Lux, Dux, Lex, Rex.*

Ce sont là des mots bien prétentieux, surtout pour un poète ; mais il faut savoir gré aux Américains de tout ce qu'il font en l'honneur du chantre d'*Évangéline*. Il n'existe peut-être dans aucune littérature d'inspiration plus touchante et plus pure que celle-là. Ce poème, à lui tout seul, suffirait pour assurer la gloire littéraire de l'Amérique.

---

# CHAPITRE XI

## LE RETOUR

Un avant-goût de la France à Manchester. — Hartford : son Capitole, sa cathédrale et ses bicyclettes. — Embarquement à New-York. — Tempête et catastrophe. — Les soirées à bord. — Un capitaine grincheux. — Insuffisance de la bibliothèque. — Une Américaine qui collectionne des autographes. — France! — En route pour Paris.

On a beau s'intéresser aux pays qu'on traverse ; au bout de plusieurs semaines de pérégrinations, on a hâte de retrouver la France. C'est si monotone d'entendre toujours parler anglais et de ne trouver dans les hôtels et les restaurants qu'une nourriture anglaise ! On rêve de découvrir un petit coin où, pendant quelques heures, quelques jours même, on aura la bonne fortune de pouvoir vivre à la française.

Cette joie me fut donnée à la fin de mon voyage, comme un délicieux avant-goût du retour. En quittant Boston, je me rendis à Man-

chester, dans le Connecticut, et là, j'eus l'immense satisfaction de recevoir l'hospitalité dans une famille française que je connaissais depuis une quinzaine d'années. Il est impossible d'imaginer des jours plus heureux que ceux que j'ai passés auprès de mes hôtes.

Leur gracieux accueil m'eût touché en France; mais combien j'y fus plus sensible encore en Amérique! Jamais je n'oublierai ni les charmantes soirées où la musique alternait avec la littérature, ni nos excursions à Hartford et dans les villes voisines. On ne soupçonne pas ce qu'il y a de douceur et de ravissement à se trouver avec des compatriotes et des amis, lorsque, pendant de longues semaines, on n'a causé qu'avec des étrangers et des indifférents. Après avoir été si longtemps sevré de toute gâterie, il semble que les attentions délicates dont on est l'objet aient une saveur toute particulière, et on en garde, comme je l'ai fait, un souvenir reconnaissant.

Je m'en voudrais de ne rien dire de cette petite ville de Manchester où je restai plusieurs jours. Elle compte à peine 8.000 habitants, parmi lesquels environ une centaine de Français. Ceux de nos compatriotes que j'ai trouvés là-bas sont presque tous ouvriers en laines; ils sont venus du département du Tarn, attirés par M. P... qui est lui-même de Mazamet et qui dirige maintenant une importante filature à

Manchester. Il m'a semblé que toutes ces familles françaises étaient bien installées et qu'elles étaient heureuses d'être en Amérique, où les salaires sont plus élevés et où il est plus facile qu'ailleurs de faire des économies, quand on a, bien entendu, le goût de l'épargne. Malheureusement, en 1893, l'industrie et le commerce américains traversaient une crise terrible. Il avait fallu arrêter partout les travaux, et j'ai entendu dire que, depuis, la situation ne s'était pas beau coup améliorée.

L'épreuve était rude pour tous ces hommes vivant de leur travail; mais ils n'étaient nullement découragés. Avec cette souplesse et cette absence de préjugés qui sont le propre de la race américaine, ils s'étaient procuré un travail quelconque, et, en attendant des jours meilleurs, ils s'occupaient comme ils pouvaient. mais sans faire entendre ces plaintes et ces récriminations qui sont inévitables en France, quand les affaires ne marchent pas.

La ville la plus voisine de Manchester, c'est Hartford, la capitale du Connecticut. Je l'ai visitée un peu rapidement; mais il y a deux édifices qui m'ont beaucoup frappé : le Capitole et la cathédrale.

Le Capitole est une superbe construction toute neuve, copiée sur le Capitole de Washington. Il a coûté 5 millions de dollars. De loin,

l'effet est assez saisissant, parce que le monument est sur une hauteur, au centre d'un fort joli parc. Mais la coupole m'a paru trop étroite : vue d'en bas, elle a un peu l'air d'une cheminée.

Dans la salle des Pas-Perdus, qui est au rez-de-chaussée, on voit les drapeaux qui ont été pris à l'ennemi en 1864, et, à l'entrée, on remarque une admirable statue en bronze de Nathan Hale. Sur le socle, on a gravé ces belles paroles du héros : « Je ne regrette qu'une chose, c'est de n'avoir qu'une vie à donner à ma Patrie. »

La cathédrale est un édifice tout récent : elle a été ouverte au culte il y a à peine quelques années. Elle est construite en pierre rouge. Avec ses deux tours massives du portail, elle ressemble vaguement à Notre-Dame de Paris.

L'intérieur est d'une richesse extrême; on y voudrait seulement un peu plus de goût, et par conséquent moins de dorures et de décorations de toutes sortes. Les piliers sont de superbes colonnes de marbre cannelées; malheureusement la voûte est en bois; mais les poutres disparaissent pour ainsi dire, sous la profusion des peintures et des sculptures.

En visitant cette église, on a la sensation exacte de ce que les Américains entendent par le culte; ils ne le comprennent pas, comme nous, immatériel et dégagé autant que possible

de tout apparat extérieur ; il le leur faut riche, éblouissant, j'allais dire cossu et confortable, comme il convient à des gens qui manient des millions de dollars. — Les curés de France, et surtout ceux de Paris, feraient bien d'aller visiter la cathédrale d'Hartford pour y étudier la manière de chauffer une église. Je ne crois pas qu'il soit possible de rêver quelque chose de plus parfait. Sur tout le pourtour des nefs, courent de longs tuyaux de vapeur qui, en hiver, maintiennent dans l'édifice une température toujours égale. Combien ce système est mille fois préférable à nos bouches de chaleur qui ne donnent que du vent, ou à ces poêles monstrueux qu'on rencontre si souvent en province et qui ont le double inconvénient de rôtir ceux qui s'en approchent, et de laisser geler ceux qui en sont éloignés ! Quand on a vu les installations commodes et somptueuses de l'Amérique, on prend en pitié même nos misérables calorifères qui semblent avoir été inventés pour rendre impossible, ou tout au moins périlleuse, la fréquentation des églises en hiver.

Suivant la tradition américaine, la cathédrale d'Hartford n'est pas un édifice isolé, perdu au milieu des habitations privées. Elle est entourée, au contraire, de ce qu'on pourrait appeler les organes de la vie paroissiale, à savoir le presbytère où réside l'évêque, un hôpital, un

orphelinat, une école et un collège. Tous ces bâtiments ont bon air; il est facile de deviner qu'en les construisant, on n'a pas regardé à la dépense. Dans un pays comme l'Amérique, où les questions d'argent priment toutes les autres, ce confortable matériel, qui règne dans la plupart des établissement catholiques, a une souveraine importance : c est la preuve sensible et indiscutable de la vitalité du catholicisme dans le pays. Un cerveau américain est infiniment plus sensible à cette preuve qu'à un argument métaphysique.

En dehors de son Capitole et de sa cathédrale, Hartford se recommande à l'attention des touristes par son industrie des cycles. Il paraît que c'est la première ville du monde pour la fabrication des bicyclettes. N'étant pas de la partie, je me suis contenté de regarder en passant les magasins bondés de machines de tout prix. Pour un connaisseur, il y aurait eu là tout un monde de jouissances très vives; mais, pour un profane comme moi, l'attrait était médiocre.

Une seule chose me préoccupait, c'était de savoir comment il pouvait y avoir tant de bicyclettes dans un pays où les routes sont si détestables. C'est une remarque que j'ai eu l'occasion de faire plusieurs fois : les routes, en Amérique, font songer à certains de nos sentiers tracés au hasard, à travers champs, par la fantaisie des

piétons qui cherchent à raccourcir leur trajet. Les routes d'Amérique sont un peu plus larges et les fondrières y sont plus profondes : voilà la seule différence. Évidemment, notre estimable administration des Ponts et Chaussées n'a pas son équivalent aux États-Unis, ou, si les Yankees font des frais pour l'entretien de leurs routes et de leurs chemins, il faut reconnaître que c'est en pure perte.

Comme je m'étonnais de cette incurie, un Américain me fit cette réflexion qui est fort judicieuse : « Rien de plus naturel pourtant, me disait-il, que nos routes soient en mauvais état. En France, vos routes sont anciennes ; elles datent d'une époque où c'était le seul mode de communication ; de là, le soin minutieux avec lequel elles ont été tracées et entretenues ; tandis que, chez nous, lorsque nous voulons relier deux villes, nous établissons d'abord un chemin de fer. La route ne vient qu'après. D'où il résulte que, tous les transports se faisant par la voie ferrée, nous n'attachons qu'une très petite importance aux routes. »

— Fort bien, avais-je envie de répondre ; mais encore une fois, à quoi peuvent servir les bicyclettes ?... Il est certain que, telles qu'elles sont, les routes sont inabordables pour des machines de précision. Je serais assez tenté de croire que les amateurs ne s'en servent que

pour leurs courses en ville, et dans ce cas, je m'explique difficilement la prospérité prodigieuse de l'industrie des vélocipèdes à Hartford.

Cependant, le moment était venu de reprendre le chemin de la France. Il fallait être à son poste pour la rentrée d'octobre. Je fis mes adieux à mes amis de Manchester et je filai directement sur New-York. J'avais grand besoin d'une journée de repos avant de m'embarquer. Mais peut-on songer à se reposer dans une ville comme New-York ? Les visites et les courses eurent bien vite absorbé les douze heures que je m'étais réservées, et je dus partir en me disant que je me reposerais sur mer.

J'eus cependant le temps d'aller voir le curé canadien de la ville, M. l'abbé Tétrau, pour qui j'avais des lettres de recommandation. Son accueil fut on ne peut plus aimable. Avec une obligeance dont je fus très touché, il mit sa voiture à ma disposition, et faisant lui-même l'office de cocher, il me promena à travers New-York pour me montrer les monuments et les curiosités que j'avais pu négliger. Je ne vois pas bien le curé de la Madeleine conduisant ainsi ses invités, en phaéton, à travers Paris. Mais, tout compte fait, je ne sais si je n'aime pas mieux les allures libres et toutes cordiales des prêtres américains que la froide correction à laquelle nous ont habitués certains curés parisiens.

Le soir, un orage épouvantable éclata. Mais, malgré les éclairs, le tonnerre et une pluie diluvienne, je me rendis à bord de la *Gascogne* pour y passer la nuit. On devait lever l'ancre le lendemain à 8 h. du matin; il me semblait donc plus prudent de procéder, dès la veille, à ma petite installation. Fort heureusement j'étais seul dans ma cabine, et j'en remerciai le ciel, car on ne se figure pas combien il est désagréable et même parfois pénible, de vivre pendant huit jours, côte à côte avec un étranger, dans un espace de quelques mètres cubes Ce serait à peine supportable avec un ami intime; on devine l'exaspération qu'on doit éprouver, quand on se trouve en tête à tête avec un Monsieur qu'on n'a jamais vu et pour lequel on se sent une invincible antipathie. On cherche alors mille prétextes pour amener le divorce et je le conçois. — Mais, grâce à Dieu, je ne fus pas obligé de recourir à cette extrémité, puisque j'étais seigneur et maître dans ma petite cabine.

En dépit des grincements des poulies et des treuils qui fonctionnèrent toute la nuit pour entasser les colis à fond de cale, je dormis du sommeil du juste, et le lendemain à 7 h. je pus me donner la satisfaction d'assister à l'arrivée des passagers qui avaient préféré coucher à New-York !

Les malheureux, comme je les plaignais! Il

avaient les yeux gonflés de sommeil et on lisait sur leur figure tous les déchirements des adieux.

La scène était d'autant plus triste, que la tempête de la veille continuait. L'atmosphère était lourde ; des nuages noirs roulaient lentement au-dessus de New-York et, de temps à autre, on entendait le grondement du tonnerre. Franchement, c'était lugubre !

Mais le capitaine de la *Gascogne* n'était pas homme à s'émouvoir pour si peu. Quelques minutes avant huit heures, il fit sonner la cloche pour avertir les personnes qui étaient venues accompagner les passagers, qu'il fallait se retirer. A 8 heures moins cinq, second coup de cloche pour enlever les passerelles, et, à 8 heures précises, la machine donnait son premier coup de piston. On se mettait en route pour la France.

Nous autres Français, nous étions enchantés de partir, parce que nous savions que, par delà le *grand fossé*, c'étaient la patrie, nos parents et nos amis que nous allions retrouver. Mais, chez les Américains, et surtout chez les Américaines, c'était un sentiment tout contraire. Dans bien des yeux, on aurait pu surprendre une larme furtive. Je compris alors que cette race si endurante n'a pas, comme on le croit, le cœur fermé à tout sentiment.

Beaucoup de jeunes Américaines avaient

trouvé dans leur cabine, ou à leur place, dans la salle à manger, des bouquets et des corbeilles de fleurs : c'étaient des cadeaux d'amis qui, ne pouvant faire la traversée avec elles, avaient tenu à leur offrir ce dernier témoignage d'affection.

Tant qu'on fut dans la rade, ces jeunes personnes, appuyées sur les bastingages, tenaient les fleurs d'une main et, agitant leur mouchoir de l'autre, faisaient des signes d'adieu aux parents et aux amis restés sur la jetée, comme pour leur dire qu'on penserait à eux pendant la traversée.

Cependant la *Gascogne* continuait sa marche; elle avait rasé l'îlot qui soutient la statue de la Liberté. Déjà, on distinguait à peine la pointe de la Batterie et le pont de Brooklyn. Enfin, le navire double le cap de Sandy-Hook. Cette fois, nous voilà en pleine mer. Il nous faudra rester ainsi huit jours complets entre le ciel et l'eau, avant de revoir les côtes de France !

Mais dès le premier jour, la monotonie de la traversée fut rompue par deux incidents.

On marchait depuis quatre heures, quand on arriva en présence d'un bateau américain qui avait été coupé en deux par un steamer anglais, durant la tempête de la veille. L'avant et l'arrière flottaient comme deux épaves à plus de 200 mètres de distance; et le steamer qui avait

fait le coup était là, sur le lieu du sinistre. Le capitaine avait fait mettre à la mer toutes ses chaloupes, et quand nous passâmes, on était en train de repêcher les marchandises les plus précieuses. On nous dit que, fort heureusement, il n'y avait pas eu mort d'hommes.

Néanmoins, on peut le croire, la vue de cet accident ne mit pas en belle humeur les passagers de la *Gascogne*. Chacun se disait qu'après tout il n'y a pas de bateau qui ne soit exposé à une pareille catastrophe. Quand le brouillard est très épais, comme il l'est toujours dans les parages de Terre-Neuve, il faut mille précautions pour éviter une rencontre. Je sais bien qu'on voit sur le pont les chaloupes toutes parées qu'on jetterait à la mer en cas de malheur. Mais la perspective de passer toute une journée sur une chaloupe, par une mer démontée n'est pas faite pour sourire à beaucoup de gens. Enfin, « à la grâce de Dieu ! ». C'est ce que disent les chrétiens en pareille occurrence, et ils ont raison ; car mieux vaut encore s'en remettre à la Providence que de s'épouvanter à l'avance de tous les dangers qu'on peut trouver sur sa route.

Un peu plus loin, nouvel incident ; mais celui-ci est moins dramatique.

On vient de découvrir deux Monténégrins qui se sont faufilés à bord sans avoir payé leur place.

Cette nouvelle provoque un élan de pitié chez les passagers de première classe : on fait circuler une feuille de cotisation pour payer la traversée des deux pauvres diables. Mais le commandant coupe court à cette manifestation charitable. Il fait jeter à la mer une petite barque, sur laquelle prend place le pilote, et, à l'aide de cordages, on descend à ses côtés les deux Monténégrins, qui avaient l'air parfaitement indifférents à la mesure prise contre eux.

Une fois en barque, ils se mirent à ramer et on les vit qui s'éloignaient dans la direction du bateau-pilote, lequel avait mission de les déposer sur les quais de New-York. Qui sait ce qu'ils sont devenus ?...

Le lendemain, la mer fut encore plus mauvaise que la veille. Le tangage provoqua chez la plupart des passagers son effet habituel : presque tous furent malades. Il va sans dire que pour ne pas me singulariser, je partageai le sort commun. J'eus beau me raidir : il fallut payer mon tribut, au grand scandale d'un garçon de cabine, qui me voyant vomir dans les corridors, m'apostropha par ce mot épique : « Monsieur, c'est défendu ! » — « Pas un mot de plus ! lui dis-je, sinon, c'est sur vous que je décharge ma bile. » Il faut croire que j'avais l'air terrible, car il fila dans une autre direction et je ne le revis plus. Le brave garçon ! il croyait

peut-être que j'étais malade pour mon plaisir !

Cependant, vers le soir, il y eut une éclaircie. La mer était devenue plus calme et la gaieté avait reparu parmi les passagers. On se mit alors en tête d'organiser un concert. Les artistes ne manquaient pas à bord. Nous avions deux violons, une chanteuse fort distinguée, un chœur de jeunes filles toutes plus gracieuses les unes que les autres, un conférencier et un chiffre respectable de pianistes. Avec de pareils éléments, on était sûr du succès. M. Feillet qui, en sa qualité de gouverneur de Saint-Pierre-et-Miquelon, avait plus que tout autre l'habitude du commandement, se fit le régisseur de la troupe. Un grave professeur de mathématiques à l'École Centrale se chargea d'imprimer les programmes et, après de longs pourparlers avec les artistes, on arrêta tous les détails de la séance.

Elle eut lieu au salon des premières aussitôt après le dîner. Les violons firent merveille ; la chanteuse, une charmante Américaine qui venait en France pour tenter la carrière artistique, exécuta avec beaucoup de finesse et de verve quelques morceaux de *Faust* et de la *Favorite*, et le conférencier raconta avec humour les infortunes de Pédalard, grand bicycliste devant l'Éternel. Mais tout le succès de la fête fut pour le chœur des jeunes filles. Elles

étaient environ une douzaine, toutes de seize à vingt ans; elles venaient en France sous la conduite d'un pasteur protestant, pour achever leur éducation.

A les voir, elles donnaient assez bien l'idée d'un pensionnat espiègle et rieur; rien n'était amusant comme d'assister à leurs petites révoltes, quand le brave pasteur commettait quelque abus de pouvoir. Que voulez-vous? elles se sentaient soutenues par les sympathies des passagers, et les reproches de leur mentor ne paraissaient pas les émouvoir beaucoup. Ce soir-là, comme d'ailleurs tous les jours suivants, elles chantèrent une romance très populaire en Amérique : *Après le bal*. On m'a affirmé que l'auteur de cette mélodie, qui est, du reste, pleine de sentiment et de poésie, avait gagné en une année, plus de cent mille dollars. Il s'appelle, je crois, M. Harris.

Enfin, la soirée se termina par une sauterie tout intime, mais fort joyeuse, à laquelle tous les messieurs du bord voulurent prendre part, sauf bien entendu ceux qui, comme moi, n'ont aucun goût pour ce genre de distraction.

Ces petites fêtes sans cérémonie, mais non sans gaieté, durèrent toute la semaine, et c'est peut-être à elles qu'il faut attribuer la santé parfaite dont jouirent tous les passagers. C'est une vérité passée à l'état d'axiome sur tous les

bateaux de la Compagnie Transatlantique : plus on s'amuse à bord, moins il y a de malades. Et, en effet, le docteur de la *Gascogne* n'eut rien à faire pendant toute notre traversée.

C'est fort heureux, d'ailleurs, que nous ayons su nous créer nous-mêmes des distractions, car elles étaient assez rares sur le navire, et le commandant, M. X..., ne semblait guère disposé à nous en procurer. Il était manifeste qu'il considérait les passagers comme des êtres encombrants. Il ne s'intéressait qu'au fret, c'est-à-dire au nombre plus au moins considérable de ballots de marchandises qu'il transportait, et d'où il tirait le plus clair de ses bénéfices. A la différence du capitaine Frangeul, dont j'avais fait la connaissance sur la *Touraine* il n'avait aucune relation avec les passagers ; souvent même il n'assistait pas aux repas; mais, par exemple, quand un voyageur s'aventurait hors du pont, il était sûr de rencontrer le commandant, qui, très sèchement, l'invitait à déguerpir. Bien plus, il était interdit d'adosser une chaise longue contre sa cabine. Cette cabine était chose si sacrée qu'elle était un peu comme la chambre nuptiale de Ferdinand dans le *Chapeau de paille d'Italie* : on n'avait même pas le droit de la « profaner du regard ».

Il a eu vraiment tort, ce commandant, de se montrer si sévère; car à l'encontre de ce qui se

passe à la fin de toutes les traversées, les passagers de la *Gascogne* ne voulurent rien donner pour l'Œuvre des naufragés : et cette abstention générale, c'est uniquement aux airs grincheux du capitaine qu'il faut l'attribuer.

Les ressources offertes par la bibliothèque étaient aussi assez maigres. On ne comprend pas qu'une grande compagnie, comme celles des Transatlantiques, ne veille pas sur cette question. Je me suis amusé à étudier en détail le catalogue : il était des plus écourtés. J'y ai vu les œuvres complètes de Zola, les *Truandailles* de Richepin, le Recueil complet des discours de Gambetta et de Jules Ferry, et quelques ouvrages encore, non moins ennuyeux; mais je n'y ai pas découvert un seul exemplaire de Labiche; rien non plus de Feuillet, de Daudet ou d'Halévy !

C'est à peine s'il se trouvait quelque récit de voyage; et, chose étrange, il était impossible de mettre la main sur un atlas. Franchement, il me semble que la Compagnie devrait se préoccuper davantage de ses bibliothèques. Il y faudrait, non-seulement les œuvres des meilleurs romanciers mais encore la plupart des livres concernant l'Amérique. Grâce à cette seconde catégorie d'ouvrages, les passagers pourraient étudier à l'avance le pays qu'ils vont visiter. Pourquoi, aussi, ne pas avoir deux catégories de

volumes : ceux qu'on loue et ceux qu'on achète? Je suis convaincu qu'il y aurait là une source de bénéfices très sérieux, si l'on voulait bien organiser les bibliothèques de façon à satisfaire tous les besoins des voyageurs. Je me permets de recommander ce point à la sollicitude de la Compagnie.

Cependant, depuis huit jours, nous étions en mer. Le matin du second dimanche, on vit se dessiner au loin les côtes de France. Le ciel était radieux et le soleil nous faisait fête pour le retour. Toutes les jumelles étaient braquées sur Cherbourg, sur les rochers du Calvados et enfin sur le Havre. Il régnait une joie débordante parmi les passagers ; les groupes étaient très animés ; on se faisait des adieux, on échangeait des cartes et l'on se promettait bien de se retrouver à Paris ou ailleurs. Hélas ! que de relations, que d'amitiés ainsi ébauchées à bord, ont été brusquement interrompues par l'arrivée au Havre ! Chacun, en mettant le pied sur le sol de France, s'en est allé à ses affaires et à ses habitudes, et bien rares sont ceux qui ont réussi à retrouver plus tard leurs compagnons de traversée !

Une jeune Américaine de dix-sept ans, qui, à cause de sa bonne grâce, était considérée un peu comme la reine du bord, eut la fantaisie de garder un souvenir matériel des passagers de la

*Gascogne.* Armée d'un album tout neuf, elle alla à travers les groupes, quêtant des autographes. Tout le monde, bien entendu, s'empressa de déférer à son désir. Chacun lui tourna son compliment, les uns en anglais, les autres en français, d'autres en russe. Bref, toutes les langues du monde y passèrent, et elle trouva ainsi le moyen de se faire une collection très curieuse d'autographes, en trente-deux langues différentes. Cette variété d'idiomes donnera une idée de la variété des races représentées parmi nous. Il en fallut beaucoup moins, sur la tour de Babel, pour y produire la plus affreuse confusion; tandis que l'harmonie la plus parfaite ne cessa pas un seul instant de régner sur la *Gascogne.* Et on niera encore le progrès !...

Enfin, vers trois heures de l'après-midi, nous entrâmes dans le port du Havre. Un petit vapeur vint chercher les passagers de première pour les conduire directement à la douane, et, quelques instants après, le train transatlantique nous emportait sur la route de Paris.

---

# ÉTUDES GÉNÉRALES SUR LES AMÉRICAINS

## CHAPITRE XII

### LA FAMILLE AMÉRICAINE

Sens restreint du mot famille. — Le *mari.* — La *femme* : ses exigences et sa tyrannie. — Insouciance, frivolité et gourmandise. — Le *garçon* : son éducation libérale et pratique. — Comment on parvient à la fortune. — La *jeune fille.* — Coquetterie et amour de la science. — Privilèges et liberté. — Les débuts dans le monde ; un mariage en bicyclette. — Divorce à volonté.

### I

#### LE MARI

Le mot *famille* n'a pas, aux États-Unis, une signification aussi large qu'en France. Il comprend simplement les êtres qui vivent sous le même toit, c'est-à-dire le mari, la femme et les enfants. Les autres parents, étant exclus du *home*, sont considérés à peu près comme des étrangers.

Le mari est avant tout entraîné et comme ensorcelé par la passion des affaires. Gagner de l'argent ; voilà l'idée qui absorbe sa vie et qui

domine toute sa conduite. Il s'occupe de dix affaires à la fois, et, pour les faire réussir, il dépense tout ce qu'il a d'intelligence et d'énergie; mais jamais la pensée ne lui viendra de confier à sa femme ses peines, ses fatigues, ses embarras ou ses espérances. Il ne lui dira même pas où est son *office*, ni quelles sont les entreprises dont il s'occupe. Il a pour maxime que son travail ne regarde que lui et qu'il ne doit rendre compte à personne de l'emploi de ses journées.

Après un solide déjeuner, il part le matin, vers 9 heures, pour aller à son bureau et il rentre le soir, vers 6 heures. Sa femme n'en saura pas davantage. De quoi pourrait-elle se plaindre, puisque régulièrement, chaque semaine, il lui verse une certaine somme pour sa toilette, les frais du ménage et l'éducation des enfants ? Pour lui, une fois ce devoir rempli, il a la conscience en paix et il se croit volontiers un mari modèle.

Mais tous ne sauraient se rendre un pareil témoignage. Il y a, paraît-il, un certain nombre de maris qui ne donnent que des subsides irréguliers ou insuffisants. Dans ce cas, la femme s'adresse aux tribunaux. Mais, alors, tout se passe correctement et sans troubler la paix du ménage. Chez nous, un recours à la justice serait précédé de scènes orageuses et d'explications

irritantes. En Amérique, les époux vont ensemble trouver le juge et lui exposent le sujet du conflit. Le juge examine l'affaire, et, après avoir entendu les deux parties, il fixe le minimum de la pension à fournir par le mari, et les deux époux rentrent chez eux avec autant de sérénité sur le visage que s'ils avaient fait une simple promenade. En vérité, ils auraient grand tort de ne pas recourir ainsi à une sentence arbitrale: cela ne vaut-il pas mieux que de laisser envenimer les choses par les plaintes et les récriminations d'une belle-mère?

Le mari américain est extrêmement respectueux pour sa femme. Il la met sur un piédestal, mais il l'y laisse, au grand déplaisir de beaucoup d'entre elles qui préféreraient être moins respectées et un peu plus tendrement aimées.

Mais ces riens aimables et charmants dont se compose la vie conjugale en France, il ne faut pas les demander à l'Américain. Sa vie est trop remplie par le travail pour laisser une place quelconque au sentiment.

Quant il revient le soir, harassé de fatigue et le cerveau surmené par les tracas des affaires, il mange à la hâte un mauvais repas et il va aussitôt après à son cercle. C'est là seulement qu'il se distrait un peu et que ses nerfs se détendent. Il est plus à son aise au cercle, que chez lui, dans son propre salon. Il peut libre-

ment fumer, boire des coktails et se balancer dans son *rocking chair* ; il sait que personne ne viendra troubler son repos et sa digestion.

Est-il surprenant qu'avec de telles habitudes l'Américain n'ait guère le loisir de s'occuper de sa femme, et de lui témoigner ces attentions délicates et ces surprises affectueuses que prodiguent les maris français, — quand ils aiment leur femme ? En vérité, il a trop à faire pour songer à toutes ces frivolités, et d'ailleurs la galanterie ne convient en aucune façon à la froideur de son tempérament. Cette froideur est même pour beaucoup dans sa vertu dont il tire si volontiers vanité. Oui certes, le mari américain est moins volage que le mari français. Mais cette fidélité relative mérite-t-elle le nom de vertu? Je serais plutôt tenté de penser qu'elle résulte de l'absence à peu près complète de tentations. En tout cas, la conduite que tiennent certains Américains, quand ils viennent se distraire à Paris, semble prouver que cette vertu devient moins farouche, en traversant l'Atlantique.

# II

## LA FEMME

Les meilleurs juges affirment que, de toutes les femmes, c'est l'Américaine qui rappelle le plus la Parisienne. Physiquement, elle est moins frêle et moins délicate ; mais, comme elle, elle est séduisante, gracieuse, enjôleuse même, et, comme elle aussi, elle révèle dans ses manières et jusque dans sa toilette, une finesse de goût et une distinction qu'on ne rencontre nulle part ailleurs.

Aussi personne ne proteste-t-il contre les égards qui, là-bas, sont prodigués aux femmes. Elles jouissent de privilèges qu'en France nous trouverions exorbitants, mais qui, en Amérique, semblent tout naturels. Le respect de la femme paraît être le premier article du code des convenances américaines, et chacun s'y soumet comme au dogme le plus sacré.

Dès qu'une femme paraît dans un wagon ou dans un tramway, les messieurs se lèvent pour

lui faire place. La voiture pourrait être archicomble, qu'une femme n'aurait que l'embarras de choisir un endroit pour s'asseoir. Et notez que cet empressement des hommes n'a pas le don de toucher ces dames, ni de provoquer de leur part un sourire de remercîment. Elles sont si bien habituées à exercer leur empire, que lorsqu'on ne met pas assez de hâte à se lever devant elles, elles s'assoient sans façon sur les genoux du premier voyageur qui est à leur portée, et vous devinez comme on rit du pauvre malheureux, quand la dame est vieille, laide et volumineuse, ce qui n'est une rareté sur aucun continent !

Les lois de la politesse sont plus sévères encore dans les ascenseurs. Les femmes occupent naturellement les banquettes; mais, lors même qu'il resterait encore des places vides, les messieurs doivent se tenir debout et garder le chapeau à la main.

Dans les rues de New-York qui sont toujours si encombrées de voitures, les hommes ont le privilège de se faire écraser si bon leur semble : personne n'en a cure. Mais les choses se passent tout autrement pour la femme. Quand une dame veut traverser une rue, elle va se placer silencieusement à côté d'un policeman. Alors celui-ci, sans mot dire, s'avance dignement à travers la chaussée, arrête d'un signe métho-

dique et grave, en agitant son *club* (1), la circulation des voitures et atteint le trottoir d'en face avec sa protégée muette. Celle-ci s'en va sans un mot, sans un regard, sans un sourire, et le policeman, pétrifié au bord du trottoir, attend, pour retraverser la rue, qu'une nouvelle dame vienne se placer sous sa protection.

Le crédit des femmes en Amérique est tellement considérable, qu'elles ont le droit de faire appréhender par le policeman qui bon leur semble. Malheur à l'homme qui, dans un wagon, dans un tramway, ou simplement dans la rue, se risque à adresser quelques paroles aimables, moins que cela, un sourire, un regard à une femme! Si elle découvre dans cet homme quelque chose qui lui déplaît, elle n'hésite pas à dédéclarer qu'il lui a manqué de respect, et cela suffit pour que le malheureux soit arrêté, traduit devant le juge et condamné à une forte amende. On parle, et toujours avec indignation, des lettres de cachet de l'ancien régime. Mais, à le bien prendre, je me demande si les lettres de cachet n'étaient pas cent fois préférables à l'autorité exorbitante qui est accordée aux Américaines. Que d'injustices criantes elles peuvent commettre impunément sous prétexte de sau-

1. C'est une sorte de bâton court et noueux que porte constamment le policeman comme un insigne de son autorité.

vegarder leur dignité! Quelle source inépuisable de persécutions pour les femmes capricieuses et quinteuses, qui veulent se venger de leur mari! Quand on le trouve insupportable ou gênant, on n'a pas la peine de se fâcher contre lui : on le fait arrêter.

On m'a cité l'histoire d'une femme qui disait à son mari : « Tu ne veux pas me donner ce que je te demande? (Je suppose qu'il s'agissait de l'achat d'une robe ou d'un bijou pour lequel le mari se montrait récalcitrant.) Eh bien! avant la fin de la journée, tu t'en repentiras! »

Le mari n'attache aucune importance à ce propos, et il s'en va en sifflotant un air.

Sa femme sort derrière lui, le suit à quelque distance : puis, rencontrant un policeman : « Voyez-vous ce monsieur qui est là-bas, sur le trottoir? Il m'a manqué de respect. »

Le brave officier de police n'en veut pas entendre davantage. Il se précipite sur le malotru qui insulte les femmes, et il le conduit en prison. Traduit devant le juge, le pauvre diable se creuse la cervelle pour savoir quel crime il a bien pu commettre. On produit le témoin; quelle n'est pas sa stupéfaction en reconnaissant sa femme! Elle triomphe, bien entendu : « Ne te l'avais-je pas dit, que tu te repentirais ? »

Que répondre à cela? Mettez-vous à la place

de l'infortuné mari. N'ayant pas la ressource d'user de sa canne, il se repentit publiquement, fit des excuses et promit d'être plus aimable à l'avenir, moyennant quoi, il fut relâché et rendu aux douceurs de la vie conjugale.

Je veux bien croire que les histoires de ce genre sont assez rares. Pourtant c'est encore trop qu'elles puissent se produire. N'en viendra-t-on pas un jour à limiter les prérogatives des Américaines? Je serais bien surpris si elles ne vérifiaient pas bientôt à leurs dépens la justesse du proverbe français : « Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle se casse. » En tout cas, si jamais on restreint leurs privilèges, si surtout on les met dans l'impossibilité de nuire à qui que ce soit, aux étrangers comme à leurs maris, c'est à elles et à leurs abus de pouvoir qu'elles devront s'en prendre.

Les Américaines sont donc parfois autoritaires et vindicatives. Ne sont-elles que cela? N'ont-elles pas quelques autres défauts? — Je ne voudrais pas me faire lapider par ces aimables tyrans; mais au risque d'encourir leurs sévérités et même leur vengeance, quand je remettrai le pied sur la terre américaine, je dirai toute la vérité.

Or, j'avoue que ce qui m'a le plus choqué, chez les Américaines, qu'il m'a été donné d'observer, c'est la façon plus que discrète dont elles

remplissent leurs devoirs maternels. Je suis convaincu qu'elles aiment leurs enfants ; mais franchement on ne s'en douterait guère, tant elles prennent soin de cacher leur tendresse. Elles ne connaissent pas ces explosions de baisers et de caresses qui sont si familières aux mères françaises. On dirait presque que l'enfant est pour elles une gêne et un embarras. Toute la journée, le pauvre petit reste dans la *nursery* ; ce n'est que de loin en loin que la nourrice le présente à sa mère, et encore cette formalité semble-t-elle avoir plutôt pour objet de faire contrôler l'état sanitaire de l'enfant.

Bien souvent il m'est arrivé de me trouver en chemin de fer en compagnie de jeunes époux voyageant avec leur enfant. Or, presque toujours, j'ai constaté que c'était le père qui tenait l'enfant, qui l'amusait et lui donnait tous les soins matériels, même les plus rebutants. Quant à la mère, elle restait drapée dans sa dignité et dans son indifférence, et elle lisait quelque roman ou regardait le paysage par la portière.

L'Américaine n'a pas non plus le goût des choses du ménage. Quand elle est très riche, elle se décharge de ces soins sur quelque domestique ; et si ses ressources sont limitées, elle va s'installer, avec son mari, à l'hôtel ou au *boarding-house*, pour s'éviter les tracas d'un train de maison. Aussi je me demande à quoi elle peut

bien employer ses journées? Si j'en crois certains renseignements, elle fait un peu de musique et de dessin, elle lit encore quelques livres plus ou moins frivoles; et c'est tout. Le reste de son temps est pris par la toilette, par les visites, ou par d'interminables balancements dans un *rocking-chair*. Elle n'a pas même la pensée de descendre à la cuisine pour confectionner un plat préféré de son mari, ou encore d'entreprendre quelque travail de broderie ou de simple couture. Si vous lui parliez de ces travaux domestiques auxquels se livrent si volontiers les femmes françaises, elle hausserait les épaules et vous demanderait avec mépris si vous la prenez pour une Irlandaise.

Il est impossible qu'une existence si frivole et si vide n'entraîne pas avec elle quelques peccadilles morales. C'est ainsi qu'on reproche assez généralement à l'Américaine d'être gourmande. A défaut du dessert, qui, en Amérique, n'existe pas, la femme américaine ne se lève de table que pour grignoter des bonbons et autres friandises. Elle se croirait déshonorée si elle ne faisait pas, chaque jour, une séance chez le pâtissier, le confiseur et le glacier. (Dans beaucoup d'endroits, ces trois industriels n'en font qu'un; car en matière de gourmandise le cumul est permis, et il plaît toujours au consommateur.)

Vers les trois heures de l'après-midi, il est

extrêmement difficile de découvrir une place vide dans ces établissements. Les dames occupent tous les sièges. Elles se tiennent assises, en rang d'oignons, sur des tabourets fixes, devant un comptoir bas qui se perd dans les profondeurs de la boutique, et elles mangent à pleines cuillerées de véritables platées d'*ice creams*. Elles arrosent leur crème glacée d'un verre d'eau non moins glacée, et s'en vont en passant par le rayon des bonbons, où elles s'approvisionnent pour les grignotages de la journée.

Ce n'est pas toujours chez le pâtissier qu'elles vont chercher leurs bonbons. Le pharmacien en vend, paraît-il, qui sont infiniment plus appréciés de ces dames : ce sont d'énormes dragées contenant une gorgée de wisky ou de chartreuse. Quand elles en ont absorbé cinq ou six, vous devinez leur émotion et leur éloquence. C'est le moment qu'elles choisissent de préférence pour s'indigner contre ces Françaises qui ont assez peu de retenue pour boire du vin à table...

## III

### LE GARÇON

Il est impossible que l'éducation de l'enfant ne se ressente pas des imperfections et des misères que présente le foyer domestique. Sevré de bonne heure des caresses de ses parents, — à supposer qu'il les ait jamais connues, — le petit Américain n'est pas pour eux une de ces charmantes poupées, vivantes et parlantes, qui font la joie des parents français.

Entre cinq et six ans, il est placé à l'école publique. On ne connaît pas en Amérique les éducations privées. Point de précepteurs comme en France, pour donner à l'enfant riche, sans qu'il sorte de la maison, tous les soins intellectuels et moraux dont il a besoin. Les Américains ne comprendraient pas une telle formation de serre chaude. Un archi-millionnaire comme Armour ou Pullmann envoie ses enfants, garçons et filles, à l'école commune pour y apprendre à lire et à écrire. Ils s'y rendent toujours seuls, sans domestique pour les accompagner. Rien n'est curieux à observer comme l'enfant américain allant à l'école. Il a ses

livres sous le bras et, à son air grave, on le prendrait pour un petit personnage qui a déjà conscience de sa dignité. Il rentre souvent le soir à la maison avec ses vêtements déchirés, avec le visage en sang, et même un œil poché, mais personne ne s'en plaint, pas même lui; car on lui a fait comprendre que c'est de cette manière, c'est-à-dire en donnant et en recevant maints horions, que doit se faire l'apprentissage de la vie. A ce contact avec des camarades de toute condition, il s'habitue à se débrouiller dans son travail et dans ses jeux; il se sent pris d'émulation pour surpasser ses rivaux, et s'il appartient à un rang supérieur de la société, il perd infailliblement la morgue que pourrait lui inspirer la fortune de ses parents.

Vers l'âge de douze ans, il lui faut déjà penser à l'avenir. S'il est de condition modeste, il continue à fréquenter pendant deux ans l'école publique, jusqu'à ce qu'il soit en mesure de gagner sa vie, dans un atelier, dans un magasin, ou dans un bureau. Si, au contraire, il a assez de ressources pour pousser plus loin ses études, il est envoyé à l'Université voisine, ou dans quelque école spéciale. Mais ceux qui aspirent aux carrières libérales ne sont que le petit nombre.

En réalité, pour l'Américain, il n'existe pas de différence entre les diverses carrières : comme

il ne les envisage qu'au point de vue de l'argent qu'on y gagne, la profession la plus digne d'envie, la plus libérale à ses yeux, est celle qui lui permet de gagner le plus d'argent. Aussi dirige-t-il de préférence ses enfants vers le commerce et l'industrie. Et encore, je me trompe en disant qu'il les dirige. A vrai dire, les choses se passent beaucoup plus simplement. Dès qu'un garçon a une instruction suffisante, le père lui donne un ou deux conseils, et il le prie de vouloir bien ne plus compter sur sa famille. « *Go west, my boy.* Mon garçon, va dans l'Ouest, » lui dit-il, et celui-ci fait son paquet, et va chercher fortune dans les mines de la Californie.

Parfois cependant le père se croit obligé de faire davantage; et alors, tout en gardant son fils près du foyer, il le place dans un bon magasin de nouveautés, dans un excellent débit de charbon, ou dans quelque pharmacie pleine d'avenir. Un diplomate américain, qui a été accrédité auprès des principales cours de l'Europe, rentre dans sa ville d'origine : si son fils est d'âge à travailler, il se souviendra de la jeunesse dorée de Paris ou de Saint-Pétersbourg, et il sollicitera pour le jeune homme une place derrière un comptoir, dans un magasin d'épicerie en gros. Tel fils du plus illustre avocat de la ville sera confié au Boucicaut de l'endroit et

ira, au rayon de la soierie, mesurer du ruban. Humilié, le jeune homme? Mais nullement. Il se dira que le patron est millionnaire, qu'il lui faudra bientôt quitter le magasin, qu'il aura des chances de lui succéder. Et de fait, nombre de jeunes hommes sont ainsi devenus membres associés de maisons, dans lesquelles ils étaient entrés simples employés, et ils sont aujourd'hui sur le chemin de la fortune.

Non seulement les jeunes gens sont obligés de pourvoir à leurs besoins personnels, mais encore la loi leur enjoint de payer, chaque semaine, à leur père, une somme de quatre dollars pour leur nourriture. Le surplus de leur gain leur est toujours abandonné pour leurs menus plaisirs.

Cet usage qui choquerait tant de parents français se poursuit d'ailleurs toute la vie. Plus tard, quand le fils est marié, établi, et à la tête de quelque grande usine, s'il revient passer quelques jours à la maison paternelle, on lui fait fête, on l'accueille avec toutes sortes de manifestations joyeuses et bruyantes ; mais, la veille de son départ, il trouve à table, sous sa serviette, la note de ce qu'il doit payer pour ses frais de séjour. Que voulez-vous? *Les affaires sont les affaires*, même en matière d'éducation. Le grand principe qui domine toute l'éducation américaine semble être celui-ci : « Les

parents se sont débrouillés tout seuls ; que les enfants fassent de même. »

Mais, pour cela, on n'hésite pas à leur laisser la plus entière liberté. Depuis le jour où il va à l'école, on peut dire que le petit Américain est émancipé ; il va où il veut, fait ce qu'il veut, rentre quand il veut. Le seul conseil que lui ait donné son père est qu'il n'a de comptes à rendre à personne. C'est ce que les Anglais appellent le *self-controll*, c'est-à-dire le gouvernement de soi-même.

Je ne voudrais pas jurer que ce système soit sans défaut. Mais, à tout prendre, j'estime que les avantages l'emportent encore sur les inconvénients, et que rien ne vaut une pareille méthode pour former des citoyens libres et pour tremper les caractères.

## IV

### LA JEUNE FILLE

L'être heureux par excellence, dans la famille américaine, c'est la jeune fille. A elle tous les honneurs, toutes les joies, tous les privilèges et tous les plaisirs. Elle est véritablement la reine du foyer, et il semble que ses parents et ses frères ne soient là que pour la servir.

Dès sa sortie de la *nursery*, elle est mise à l'école publique, et comme, en Amérique, toutes les écoles sont mixtes, il en résulte que la fillette s'habitue, dès la première enfance, à vivre avec les garçons. Elle joue et travaille avec eux; avec eux aussi elle va en classe, et c'est avec eux encore qu'elle revient à la maison. Les Américains paraissent tenir beaucoup à ce mélange des sexes; ils prétendent que ce système a pour effet de donner de l'émulation aux garçons, et de les rendre plus aimables et plus polis. D'accord! Je vois bien ce que les garçons y gagnent, mais les jeunes filles n'y perdent-elles rien?... J'ai causé de cette situation avec des hommes d'un esprit élevé et exempts de tout parti pris, et je me rappelle qu'ils ont été unanimes à déplorer les funestes conséquences que présente le mélange des sexes, au moins dans les grandes villes. La presse de Boston a fait à cet égard des révélations qui sont aussi concluantes que possible. Pas plus en Amérique qu'en Europe, il n'est permis de jouer avec le feu; — d'autant plus que la jeune Américaine devient très vite une maîtresse enjôleuse. C'est sur les bancs de l'école qu'elle commence à jouer la comédie du sentiment, et ses premières dupes sont ses petits camarades sur lesquels elle fait l'essai de ses charmes. Elle puise, dans cette sentimentalité enfantine, des jouissances

qui l'amusent et qui lui font passer très agréablement le temps de ses études.

Je n'ai que des notions incomplètes sur la nature et la valeur de ces études. Je me souviens qu'un jour, à Chicago, je me trouvai dans un *car* avec deux jeunes filles qui allaient à l'école. Sans se soucier de leurs voisins, elles tenaient à la main un *bloc-notes* et elles faisaient leur problème aussi tranquillement que si elles avaient été en classe. J'eus la curiosité d'examiner leur travail : c'étaient des opérations algébriques. Elles me montrèrent aussi leurs livres : une petite Bible, une algèbre et une géométrie. La classe, paraît-il, devait commencer par la lecture de quelques versets de la Bible, et après, on ne devait faire que des mathématiques; d'où j'ai conclu, peut-être à tort, que l'éducation scientifique des jeunes Américaines était plus soignée que celle de nos jeunes filles françaises.

J'aurais bien voulu pousser plus loin mon enquête et savoir par le menu tout ce qu'on enseignait à mes charmantes voisines. Mais mon anglais était tellement fantaisiste et elles riaient de si bon cœur des fautes que je commettais, que je dus renoncer à en apprendre davantage.

Les jeunes filles, en Amérique, trouvent assez facilement, lorsqu'elles sont pauvres, une

occupation peu fatigante et rémunératrice. Elles sont, comme en France, modistes, vendeuses dans un magasin ou institutrices. Mais, depuis quelques années, elles se font surtout *type-writer*, c'est-à-dire qu'avec la machine à écrire, elles remplissent le métier d'écrivain public. Comme l'Américain a une secrète répugnance pour l'écriture, il a sans cesse recours à la machine à écrire ; et il faut voir avec quelle dextérité les jeunes Américaines savent la manier : nos plus brillantes pianistes pourraient envier l'agilité de leurs doigts. En quelques minutes, elles prennent au vol une lettre qu'on leur dicte et elles la rendent parfaitement imprimée. Seulement, ce doit être peu pratique pour la correspondance intime. Pour moi, je me défierais de la discrétion de ces jolies et gracieuses secrétaires.

Quand la nécessité condamne les jeunes filles à entrer comme ouvrières dans un atelier ou dans une usine, — et le fait est assez fréquent dans les petites villes, — elles ont toujours à leur disposition un salon où elles déposent, en entrant, leurs vêtements de ville pour revêtir une grande blouse de travail. Il y a même des inspecteurs chargés spécialement de s'assurer que cet article de la loi américaine est strictement observé dans toutes les usines.

Jamais une jeune fille ne travaille aux champs ;

presque jamais non plus elle n'entre dans une maison particulière pour y faire les fonctions de domestique. Ces sortes d'emplois ne sont acceptés que par des Irlandaises venues récemment d'Europe. Mais il faut croire que l'air de la libre Amérique est incompatible avec l'obéissance et la docilité, car ces Irlandaises ne tardent pas à se rendre insupportables dans leur service, et, dans un bel élan de dignité, elles rendent le tablier et le plumeau.

La loi américaine a pour les jeunes filles des attentions presque maternelles : elle réglemente leur travail afin d'empêcher toute fatigue qui serait préjudiciable à leur santé. De plus, à la différence de ce qui se passe pour les garçons, elle les dispense de payer à leurs parents une pension pour leur propre nourriture. Elles gardent pour elles tout ce qu'elles gagnent, et Dieu sait que ce n'est pas pour le porter à la caisse d'épargne ou pour faire des aumônes ! Le goût de la toilette sévit en Amérique plus encore qu'en France; aussi faut-il avoir l'œil très exercé pour distinguer, dans la rue, une simple ouvrière de la fille d'un millionnaire. Elles sont vêtues toutes les deux comme des princesses.

Il est inutile d'ajouter que, comme les garçons, les jeune filles jouissent d'une extrême liberté. On les rencontre partout, dans les gares, dans les wagons, dans les tramways, et jusque

dans les hôtels, et elles sont toujours seules! Elles vont et viennent librement, suivant leur fantaisie et sans l'ombre d'un chaperon.

J'ai rencontré sur le bateau une jeune Américaine de dix-sept ans, qui allait en France pour perfectionner son éducation musicale. Elle était naturellement toute seule ; ce qui d'ailleurs ne paraissait pas l'embarrasser beaucoup.

— C'est parfait, lui disais-je, tant que vous êtes sur le bateau. Mais que ferez-vous, en arrivant à Paris? Est-ce que vous n'avez pas peur de vous trouver toute seule sur le pavé d'une grande ville?

— Et peur de quoi? me répondit-elle. Est-ce que je n'ai pas l'habitude de me gouverner moi-même?

Et de fait, à la flamme qui brillait dans son regard clair, et à l'allure décidée et crâne de toute sa personne, il était facile de voir que celle-là saurait se défendre et se faire respecter.

J'ignore si toutes les Américaines ont cette bravoure ; en tout cas, on les élève comme si elles l'avaient et comme si elles étaient au-dessus de tout péril.

Dès qu'une jeune fille atteint l'âge d'entrer dans le monde, dix-huit ou dix-neuf ans, les parents donnent une soirée où tous les amis, intimes ou non, sont invités. Voilà Mademoiselle lancée sur l'Océan; à elle de savoir mener

sa barque au port, à elle de faire choix d'un bon pilote. Il est rare que dès lors les parents prennent la peine de mener la fillette au bal, au théâtre, aux réunions mondaines. C'est à elle qu'incombe le soin de se trouver une escorte. Mais on peut s'en reposer sur elle. Diplomate de premier ordre, elle n'invitera à venir la voir que les jeunes gens à la connaissance desquels elle attache un certain prix. Ceux-ci se présentent, le soir, à 8 heures : ils trouvent Mademoiselle recevant seule, au grand salon, pendant que les parents restent au premier étage dans leur chambre à coucher. Il y a généralement trois ou quatre visiteurs, surtout si la jeune personne est gracieuse, aimable ou politique. C'est à qui des admirateurs restera le dernier pour avoir le privilège d'un tête-à-tête fort agréable.

Le talent d'une jeune fille se reconnaît au nombre d'invitations qu'elle reçoit des jeunes gens. Elle ne dit pas comme une jeune fille française : « Je demanderai à maman » ; non, elle accepte tout de suite, sans consulter personne, et un coupé amené par l'invitant vient prendre l'invitée. Après le théâtre, il y a quelquefois un souper au restaurant, et au champagne. Mais il convient d'être au moins quatre pour ce régal supplémentaire ; sinon, on passe pour une jeune fille un peu lancée, *fast*, mais l'honneur reste toujours sauf.

Vers deux ou trois heures du matin, elle est ramenée chez elle. Ses parents ne sont pas inquiets : ils lui ont donné même une clef pour qu'elle n'ait pas à faire de bruit et qu'elle ne réveille personne. En vérité, il lui faudrait un bien mauvais caractère, si, après de pareilles équipées, elle n'était pas enchantée de tout le monde et d'elle-même.

On a beaucoup discouru sur ce mode d'éducation. Les uns le trouvent parfait ; les autres, le regardent comme l'abomination de la désolation. Pour moi, si j'avais à me promener, je crois bien que je m'en tirerais à la façon un peu normande de M. de Mandat-Grancey, et comme lui, je conterais un apologue :

« La Normandie, comme on sait, est un grand pays d'élevage. Deux écoles y sont en présence. Dans le Merlerault, les pouliches sont lâchées en pleine liberté dans d'immenses herbages, si grands qu'au premier coup d'œil, on a peine à en voir les barrières, tant elles sont éloignées. Là, pendant plusieurs années, elles s'ébattent tout à leur aise, courant dans tous les sens, longeant les ruisseaux tout près du bord, y entrant quelquefois quand ils ne sont pas trop profonds, taquinant les bœufs et faisant avec les autres poulains des parties interminables.

« Le système adopté dans la plaine de Caen est tout différent. Le fermier conduit chaque

matin des pouliches dans un grand champ de luzerne, où il les installe à un bon endroit bien vert. Elles y sont retenues par le pied à un piquet, au moyen d'une chaîne d'une longueur suffisante pour leur laisser une certaine liberté de mouvements, mais qui les empêche d'aller rejoindre les autres, qui sont piquetées de la même façon un peu plus loin.

« Comme toutes choses en ce bas monde, les deux systèmes ont leurs avantages et leurs inconvénients. Dans le Merlerault, on a beaucoup d'accidents. Les jeunes bêtes, en se promenant sur les berges des rivières, tombent souvent dans l'eau. Elles reçoivent quelquefois des coups de pied et des coups de corne, des bœufs ou des chevaux. Mais celles qui arrivent sans tare à leur plein développement sont inappréciables, et ce sont celles-là qu'on montre. L'exercice et le grand air ont fortifié leurs membres. Les vices, rédhibitoires ou autres, se seraient déclarés s'il devait y en avoir. On peut les prendre en toute sécurité, car on en connaît tout de suite le fort et le faible ; tandis que les pouliches de la plaine de Caen, pour l'élevage desquelles on n'a presque jamais d'accidents, grâce aux précautions prises, donnent souvent de graves mécomptes, quand on les met en service. Beaucoup sont bonnes, mais elles ont l'inconvénient d'être souvent un peu sous l'œil à leurs

débuts et de devenir quinteuses en diable lorsqu'elles vieillissent.

« Comme éleveur, je préfère de beaucoup le système de la plaine de Caen ; mais, comme acheteur, je trouve que le système du Merlerault a bien du bon. »

N'étant ni éleveur ni acheteur, je n'ai pas à prendre parti entre les deux méthodes ; mais je ne puis m'empêcher de songer aux cris d'effroi que pousseraient les mères françaises si leurs filles s'avisaient un beau jour d'imiter leurs sœurs de l'Amérique. Tout ne serait pas perdu ; mais je crois pourtant que les jeunes personnes françaises ne gagneraient pas à s'*américaniser*.

Pour les jeunes filles de l'Amérique, comme pour celles de tous les pays du monde, le grand jour de la vie, c'est le mariage.

Seulement, pour peu qu'on étudie le droit américain, on reste stupéfait de la facilité invraisemblable avec laquelle sont conclues les unions. On croirait que tout a été combiné par la loi pour faire du mariage un contrat sans conséquence ; c'est ce qui faisait dire à un journal américain, le *Graphic* : « Souvent on prend plus de précautions pour louer un appartement que pour se marier soi-même ou pour conclure le mariage de sa fille. »

La loi n'exige ni publication de bans, ni conditions de domicile, ni même cérémonie d'au-

cune sorte. Il n'est même pas nécessaire que le mariage soit célébré par un officier de l'état civil. A défaut d'un ministre de la religion, un juge, un médecin, ou même un chef de gare peut parfaitement rendre valide un contrat de mariage.

Le consentement des parents est moins indispensable encore. Parfois même on pousse la bizarrerie jusqu'à contracter mariage dans les circonstances les plus incroyables. Aussi raconte-t-on à ce sujet des histoires fort réjouissantes : Il est bon de les dire pour montrer jusqu'où peut aller l'excentricité en pareille matière.

On m'a cité le fait d'une jeune miss très jolie, très élégante et très courtisée, qui déclarait ne pas vouloir se marier bourgeoisement et qui était prête à donner son cœur au séducteur qui l'enlèverait d'une façon originale. Un beau jour, la miss en question prenait son bain sur l'une des plages les plus fashionables de l'Atlantique ; bonne nageuse, elle s'était un peu écartée du bord. Tout à coup, elle se sent empoignée par deux bras vigoureux ; elle se retourne et reconnaît un de ses adorateurs qui, malgré ses cris et ses supplications, l'emporte sur son dos et va au large jusqu'à une barque qu'il avait frétée et où se trouvait un pasteur. Là, tous deux, en costume de bain, reçoivent la bénédiction nuptiale, pendant que la famille leur fait, de la plage, des signaux désespérés. La céré-

monie terminée, ils reviennent à la nage, et monsieur, en possession de son épouse, raconte le mariage aux parents abasourdis.

Encore une anecdote qui n'est pas moins savoureuse que la précédente, et que j'emprunte au curieux volume de M. Jousselin sur les *Yankees fin de siècle*.

Dans le Kentucky, un grand amateur de bicyclette rencontrait invariablement, au cours de ses promenades, un concurrent qui semblait vouloir lui disputer le prix de vitesse. Un jour notre héros est jeté à terre par le heurt d'une pierre malencontreuse, juste au moment où son rival arrivait à fond de train. Impossible de se relever assez vite; il est écrasé et meurtri par la machine de son adversaire qui lui-même est renversé. Les deux bicyclistes se relèvent tant bien que mal; mais, ô miracle, l'écraseur est une femme! Aussitôt l'écrasé lui déclare sa flamme et lui demande sa main: « C'est entendu! » répond sa nouvelle amie.

On convient aussitôt du jour et de l'heure du mariage.

Tout d'un coup la blonde enfant s'écrie:

— Jack, pouvez-vous m'accorder une faveur: *Je désirerais me marier en bicyclette!*

— Je n'osais pas vous le demander, réplique l'autre profondément ému, avec des larmes dans la voix.

Quelques jours après, au milieu d'une nombreuse assistance, un clergyman bénissait l'union des deux fiancés qui avaient fait chacun, en bicyclette, leur entrée dans l'église, suivis de leurs garçons et demoiselles d'honneur qui avaient tenu à imiter un si bel exemple.

Il faut convenir cependant que d'ordinaire les choses se passent avec plus de correction ; la poésie n'y fait même pas défaut.

Les mariages ont lieu, non pas à midi comme en France, mais à huit heures du soir. La journée entière se passe à parer la mariée.

Enfin, la toilette achevée, on se rend à l'église, qui est étincelante de lumières et décorée des fleurs les plus rares. Il n'y a pas de cortège. Les parents vont se placer aux premiers rangs ; les hommes sont en habit, les femmes en robe décolletée. Les garçons d'honneur, au nombre de huit ou dix, se tiennnent à l'entrée de l'église, et ont pour mission de conduire les invités à leurs places.

Enfin la mariée arrive ; elle s'avance seule, en robe ouverte, et va rejoindre son fiancé qui l'attend au pied de l'autel. Alors le père de la jeune fille s'approche et met lui-même la main de son enfant dans celle de son gendre. Le clergyman adresse aux mariés les questions d'usage et passe l'anneau au doigt de la jeune femme ; il donne sa bénédiction aux nouveaux époux, fait

une courte prière, et la cérémonie est terminée : en tout, elle n'a pas duré dix minutes.

On revient ensuite chez les parents de la mariée qui donnent une réception suivie d'un bal.

Pendant que les invités sont occupés à admirer les cadeaux et la corbeille, les époux s'éclipsent pour changer de toilette. Ils reparaissent ensuite en costume de voyage, et ils ouvrent le bal.

Soudain, la mariée jette son bouquet de fleurs d'oranger à ses demoiselles d'honneur qui se livrent à une lutte épique pour l'attraper, — car la tradition veut que celle qui le possède se marie dans l'année. A la faveur du tumulte, les époux montent en voiture et se dirigent vers la gare, mais pas assez vite pour ne pas recevoir les poignées de riz et les vieilles pantoufles dont les criblent les parents et les amis.

Les voici enfin confortablement installés dans leur *Pullmann* ; ils vont passer le temps de leur lune de miel au Niagara : c'est le rendez-vous traditionnel et presque obligé de tous les mariés qui font un voyage de noce.

Un philosophe pessimiste a laissé échapper cette boutade ; « En France, les époux s'étudient trois semaines ; ils s'aiment trois mois, se disputent trois ans, et se tolèrent trente ans. »

Cette remarque ne sera jamais applicable aux

mariages américains. Là-bas, on s'étudie aussi longtemps qu'on le veut et les fiançailles peuvent durer dix ans. J'ignore si l'on ne s'aime que trois mois; en tout cas, il est rare qu'on se dispute, et plus rare encore qu'on se tolère : on trouve beaucoup plus simple de divorcer. Moyennant deux dollars, on reconquiert sa liberté. On n'a plus qu'à envoyer à ses amis une carte ayant en tête deux chaînons brisés, avec ces mots imprimés : « M. et Mme Z... prennent la liberté d'informer leurs amis que leur mariage est dissous par arrêt de la cour suprême. Mme Z... reprend son nom de jeune fille W... »

Et tout est dit ! Cette union provisoire n'aura été qu'un vulgaire épisode qu'on s'empresse d'oublier.

Comme je comprends cette réflexion d'un voyageur qui résumait ainsi son opinion sur les mariages qu'il avait vus en Amérique : « J'aime mieux l'Américaine avant le mariage, et la Française après ! »

---

## CHAPITRE XIII

### LES DOMESTIQUES ET LES NÈGRES

Le *home*. — Luxe et simplicité. — Pourquoi les domestiques hommes sont si rares et si chers. — Les incartades des servantes irlandaises. — Les machines substituées aux domestiques. — Les nègres en chemin de fer, dans les hôtels et dans la rue. — La vengeance d'un marchand de cochons.

On connaîtrait mal la famille américaine, si l'on ne pénétrait dans son *home* pour surprendre, dans le détail, sa vie de chaque jour, et si surtout l'on ne se rendait compte du rôle qu'y joue la domesticité.

Il ne sera donc pas sans intérêt d'examiner quelle est la situation des domestiques américains. J'ajouterai à cette étude quelques renseignements sur les nègres qui sont, eux aussi, des serviteurs, et qui, à ce titre, méritent de trouver place dans un travail sur la domesticité aux États-Unis.

## I

Entrons d'abord dans quelqu'une de ces innombrables maisons, dont le type reste le même à New-York, à Boston ou à Chicago, et qui sont occupées par les familles aisées du pays.

Comme le terrain est fort cher, la maison classique de la ville n'a ni les grandes cours ni les jardins qui sont si communs à la campagne. L'essentiel, pour que le *home* existe, c'est que l'habitation ait une entrée séparée. La façade, sur la rue, dépasse rarement vingt-cinq pieds, 7 m. 50 : c'est juste ce qu'il faut pour avoir la place d'un corridor. On y accède par un petit perron extérieur de huit à dix marches. La double porte franchie, celle de bois au dehors et la porte vitrée à l'intérieur, on se trouve en face d'un escalier étroit qui monte aux étages supérieurs, lesquels ne sont jamais plus de deux. Au-dessous, descend l'escalier qui mène au sous-sol. Au pied de l'escalier, se trouve le portemanteau où on laisse pardessus et chapeau, car il est contraire aux usages de garder

son chapeau à la main pour faire une visite.

En entrant dans le vestibule qui sert de corridor, on a, à sa droite, le salon, *front parlour*, éclairé par deux fenêtres sur la rue ; à la suite, vient une chambre généralement assez sombre, car elle n'a pas de jour propre ; au fond, se trouve une dernière pièce, salle à manger, bibliothèque ou salon, suivant qu'on dîne ou non dans le sous-sol. Cette distribution se répète au-dessus, avec cette différence, que la pièce centrale est remplacée par la salle de bain et que les pièces extrêmes sont des chambres à coucher. Le sous-sol contient la cuisine, les dépendances, quelquefois la salle à manger. Une cour minuscule s'étend derrière la maison : c'est là que se font tous les lavages, et des cordes tendues en tous sens portent le linge qui sèche. Assurément, l'aspect de toutes ces petites cours, vues en enfilade du haut d'un *elevated* (un chemin de fer élevé), n'est pas gracieux; mais comme elles sont placées entre les maisons qui bordent les rues, elles n'enlaidissent pas trop la ville, et les maîtresses de maison les apprécient beaucoup pour les commodités qu'elles y trouvent.

Grâce à ces sous-sols et à ces cours, elles peuvent échapper à la tyrannie du blanchisseur chinois qui brûle le linge ; elles peuvent aussi exécuter ou faire exécuter chez elles tous les

travaux de ménage; leur maison est installée tout exprès pour cela.

Ainsi que le remarque un écrivain qui est plus au courant que personne de tous les détails de la vie américaine, M. des Rousiers, ce type d'habitation, qui est très pratique et très commode pour les gens de condition modeste, est assez mesquin d'apparence. Il ne correspond en aucune façon aux ressources souvent immenses, dont disposent les propriétaires. Avec une fortune beaucoup moindre, un Français aurait un très joli petit hôtel aux Champs-Élysées ou dans quelque autre quartier à la mode; il donnerait des soirées et des fêtes; il aurait des chevaux et des voitures et un train de maison assez complet.

En Amérique, rien de tout cela. Sauf pour certains capitalistes prodigieusement riches qui peuvent, en dépensant des millions de dollars, se donner les mille raffinements de la vie européenne, on trouve, dans la plupart des familles, un singulier mélange de luxe et de simplicité. Le luxe, on le devine aux moelleux tapis qui couvrent les escaliers et les appartements: on le devine encore aux machines coûteuses qui sont installées dans les sous-sols et qui distribuent à profusion dans toute la maison l'eau froide ou chaude, le gaz, l'électricité ou la chaleur; enfin il se révèle surtout dans certains

objets d'art, tableaux, statues et tapisseries, qui ont été rapportés d'Europe et qui ont dû coûter des sommes folles. Mais, à côté de ces fantaisies ruineuses, on est frappé de la simplicité de la vie de chaque jour. Ce que nous appelons un train de maison est à peu près inconnu. La femme n'a pas de jour de réception; elle donne rarement des fêtes, sauf pour les débuts de sa fille dans le monde, et encore, pour ces sortes de cérémonies, préfère-t-on les salons de quelque grand hôtel, où l'on est sûr de trouver un personnel complet et bien stylé.

Ils sont infiniment peu nombreux, ceux qui ont une voiture. Pour les jours de gala, on en loue une, et, pour les courses ordinaires, on se sert du *car*, omnibus, tramway ou chemin de fer métropolitain.

Dieu sait que les beaux équipages ne manquent pas à New-York dans les allées du *Parc central,* durant la saison. Mais, chose curieuse, si les chevaux sont magnifiques, les cochers marquent assez mal; et, quant aux valets de pied, ils sont plus rares qu'un laquais poudré à Paris.

A Chicago, c'est mieux encore : on ignore ce que c'est qu'une livrée, et les riches citoyens de la Reine des Prairies s'estiment bien heureux quand ils peuvent trouver un petit jeune homme, vêtu d'une façon quelconque, pour

conduire des trotteurs qui ont coûté plus de 50.000 francs.

Au fond, cette simplicité étrange n'est nullement affectée; c'est au contraire une nécessité dont gémissent ceux qui ont à la subir. Elle résulte tout entière de ce fait que, d'un bout à l'autre de l'Amérique, les domestiques hommes font défaut et que les domestiques femmes sont détestables.

## II

Pourquoi n'y a-t-il pas de domestiques hommes? La première raison vient peut-être de ce sentiment de dignité personnelle qui existe à un degré incroyable dans l'âme de tout Américain. Un Montmorency, en France, n'a pas une aussi bonne opinion de lui-même, qu'un simple habitant de New-York ou de Chicago.

Ce sentiment de supériorité, vous le rencontrez profondément ancré dans l'esprit de tout Américain. Il n'y a pas jusqu'aux mendiants eux-mêmes qui ne vous refusent fièrement une pièce de deux sous, en vous disant : « Un gentleman n'accepte pas moins de 25 sous. »

Dès lors, on comprend que des gens qui ont un pareil souci de leur dignité, répugnent à remplir les fonctions de domestique. Allez donc demander de vous cirer une paire de bottines à un homme qui, dans son for intérieur, se croit l'égal de M. le Président Cleveland. Il s'y refusera absolument et vous répondra qu'une pareille besogne convient tout au plus à des nègres.

Il faut ajouter que, dans ce pays qui est encore un peu neuf et insuffisamment exploité, il y a place pour tous les bons vouloirs et toutes les énergies. Chacun peut, s'il le veut, trouver un travail rémunérateur qui lui permettra de gagner largement sa vie sans aliéner sa liberté. A quoi bon se faire le domestique d'un maître plus ou moins capricieux, quand on est sûr de pouvoir travailler pour son propre compte, avec le secret espoir de monter de grandes affaires et de se livrer un jour ou l'autre à de fructueuses spéculations, comme en rêve toujours tout bon Américain? Se faire domestique, c'est se résigner à un salaire fixe, toujours le même, et se condamner, pour toute sa vie, à une situation subalterne et sans profits. Un Américain authentique est incapable de se contenter de si peu: il ignore l'art de se créer des ressources en épargnant sou par sou et en plaçant habilement son argent. Ce qu'il faut à son tempérament et à son caractère aventureux, ce sont les

gains rapides, les coups de bourse et les grandes affaires. C'est là seulement qu'il est dans son élément : ce serait donc une illusion de le croire apte à servir ses semblables. Si la nécessité l'y force, il se fera garçon d'hôtel ou de restaurant ; mais ce sera à titre provisoire et en attendant mieux. Tout en servant des coktails à des clients, il rêvera des entreprises grandioses qui, un jour, lui rapporteront des millions. Un domestique de carrière, un de ces vieux domestiques comme on en trouve tant en France, qui sont attachés à leur maître, dévoués à ses intérêts, et qui n'ambitionnent pas autre chose, je défie qu'on en trouve un seul spécimen de New-York à San-Francisco, de Chicago à la Nouvelle-Orléans.

Mais alors, dira-t-on, pourquoi les Américains ne font-ils pas venir des gens d'Europe pour les servir? M. des Rousiers en a indiqué la raison avec sa clairvoyance habituelle : « Il ne manque pas, sur le pavé de Paris, de Berlin ou de Vienne, d'individus susceptibles de se faire une tête de valet correct et auxquels un traitement de 4 ou 5.000 francs ne serait pas désagréable ; cependant, même à New-York, on trouve difficilement à se faire servir. »

Ce n'est pas que l'Europe refuse à l'Amérique les émigrants pauvres ; tous les ans, l'Irlande et l'Allemagne lui en envoient un grand

nombre, dont plusieurs se placent comme domestiques à leur arrivée; mais eux aussi sont férus du désir d'indépendance qui est général aux États-Unis, et dès qu'ils ont amassé un petit pécule, ils vont le risquer dans une entreprise quelconque. Les cuisiniers français se font restaurateurs ; les Allemands tiennent de petits hôtels; les Italiens deviennent marchands de fruits. Plus on paie cher ces domestiques venus d'Europe, plus on hâte le moment où ils croient pouvoir s'établir,

Il est vrai que beaucoup, parmi eux, sont incapables d'un pareil calcul et qu'ils boivent du whisky tant qu'ils ont un dollar; mais ceux-ci sont de très mauvais serviteurs, comme bien on pense, et s'ils ne vous quittent pas d'eux-mêmes, vous êtes dans la nécessité de les mettre à la porte, ce qui n'est pas un moyen de résoudre la question.

Quant au type de domestique rangé et tranquille qui n'aspire qu'à se retirer sur ses vieux jours, avec quelques économies soigneusement amassées, c'est un être trop prudent pour franchir l'Atlantique. Un tel voyage prend, à ses yeux, les proportions d'une équipée, et on ne s'expatrie pas quand on a ce tempérament-là. On le voit donc, les seuls individus qui pourraient rester valets aux États-Unis, sont précisément les seuls qui n'y aillent pas.

## III

Il va sans dire qu'il y a quelques exceptions à cette remarque un peu trop générale. Comme cuisiniers surtout, il n'est pas rare de trouver des Français qui maintiennent là-bas les bonnes traditions culinaires chères à Brillat-Savarin. Mais on est obligé de leur faire un pont d'or pour les attirer. Vanderbilt donne 50.000 francs par an à l'artiste qui dirige ses fourneaux. Les grands cercles et les restaurants à la mode de New-York, de Boston ou de Philadelphie, font également à leurs cuisiniers des traitements de ministres, dont feu Trompette lui-même eût été jaloux.

Un cocher ne se paye pas moins de 600 francs par mois, — sans compter les petits profits sur les fournitures ; et, s'il est Américain, il tiendra absolument à garder ses moustaches, — ne serait-ce que pour faire dire qu'il a meilleure figure que son patron.

Une simple cuisinière française ne touche jamais moins de 5.000 francs, un assez joli denier du reste : mais il faut ajouter qu'en Amérique

l'aimable cordon-bleu peut très difficilement faire danser l'anse du panier, pour cette simple raison, qu'elle ne va jamais au marché.

Les fournisseurs apportent tout. Par téléphone on leur commande ce qu'on désire et, une heure après, tous les ordres sont exécutés. Il est d'usage de régler les comptes des fournisseurs à la fin du mois.

Il faut noter d'ailleurs que les Américains eux-mêmes ne semblent pas très désireux de favoriser le développement de la domesticité; on dirait qu'ils tiennent pour un être inférieur l'homme qui n'est pas capable de se tirer d'affaire par lui-même et qui, pour gagner son pain, est obligé de se mettre au service d'autrui. Aussi, quand ils s'intéressent à quelque domestique, ils cherchent, par tous les moyens possibles, à le faire sortir de cette situation subalterne. J'ai connu un riche commerçant qui avait à son service un jeune homme français qu'il payait bien et qu'il comblait de ses attentions. Le garçon était dévoué, fidèle, laborieux et ne songeait qu'à plaire à son maître. Au lieu de s'en féliciter, l'Américain en était au désespoir; il me comprenait pas qu'un garçon de vingt ans n'aspirât pas à autre chose. « Que deviendrez-vous donc, lui disait-il, quand il vous faudra partir d'ici? » En réalité, le jeune homme n'y pensait aucunement et sa seule ambition était

de rester dans la demeure de son patron. Mais celui-ci ne l'entendait pas de la sorte. Précisément parce qu'il avait de l'affection pour ce brave garçon, il eût voulu l'aider à se faire une situation meilleure. On conviendra que ce sentiment, qui a sa noblesse, est assez rare sur le vieux continent.

Dans les maisons aisées et même riches, on ne rencontre généralement pas de domestiques hommes. Le nombre des domestiques femmes est lui-même fort restreint : à peine deux petites bonnes là où, en France, on ne manquerait pas d'avoir un personnel de sept ou huit domestiques, et malheureusement la qualité, en Amérique, ne compense pas la quantité.

## IV

On peut dire que le point noir du *home* américain, c'est la servante. Qu'elle vienne du Canada ou de l'Irlande, son indocilité et ses exigences sont toujours les mêmes. On se heurte à chaque instant aux refus d'obéissance les plus formels. Il faut y réfléchir à deux fois avant de donner un ordre à une domestique américaine. Elle

n'entend aucunement être à votre service pour faire ce qui vous plaira; elle est entrée chez vous, à certaines conditions, pour accomplir un travail déterminé, et, avant d'obtempérer à vos désirs, elle se demandera toujours s'ils sont conformes au contrat qu'elle a passé avec vous. Comme ce contrat est toujours susceptible d'interprétations diverses dans les mille détails du service, vous voyez d'ici la complication du problème. Ce n'est pas une petite affaire, aux États-Unis, de dire à sa servante : « Nicole, donne-moi mes pantoufles et m'apporte mon bonnet de nuit. »

M. des Rousiers cite le fait suivant, qui est caractéristique : une jeune femme de Kansas City prie un jour sa *girl* (fille de service) de nettoyer les caoutchoucs de son mari; celle-ci s'indigne, refuse net et demande son compte. Jamais on ne lui avait dit qu'elle aurait à nettoyer les caoutchoucs de Monsieur.

Que de jolies comédies on ferait avec les conflits de toutes sortes qui s'élèvent chaque jour, dans un ménage américain, entre la maîtresse de maison et ses servantes! Ce sont des exigences sans fin de la part de celles-ci; la cuisinière ne veut pas s'occuper du feu ou de la vaisselle; la femme de chambre ne veut pas veiller au blanchissage ou à la salle à manger; personne ne veut toucher à une paire de chaussures;

personne ne voudrait faire le service de la porte, car alors il faut toujours monter ou descendre. Toutes veulent s'absenter le soir, à partir de 8 heures, et avoir un jour de congé par semaine, sans parler de l'après-midi du dimanche. Le chef-d'œuvre, c'est quand les filles de service exigent qu'on leur laisse l'usage du salon une fois chaque semaine pour y recevoir leurs amis; car on a beau porter un tablier, on n'en est pas moins femme et par conséquent il faut songer à s'établir. Or, comment le faire convenablement, si l'on n'a pas à sa disposition un salon pour y accueillir ses prétendants? Une Française se révolterait à la seule pensée que ses fauteuils et ses tentures vont être profanés par le contact de ses gens de service. L'Américaine, qui est si fière sur tant d'autres points, est d'une patience angélique sur celui-ci. Elle accorde son salon; les soirs où il est occupé par Catherine ou par Maggy, elle va au théâtre ou elle se retire dans sa chambre à coucher.

A quoi bon résister? Ne sait-elle pas qu'un jour ou l'autre, elle serait dans la nécessité de capituler? Les servantes américaines sont d'une ingéniosité féroce quand il s'agit de se venger de leur maîtresse. — « Kate, vous viendrez annoncer au salon que Madame est servie. » Et Kate s'obstine à sonner le dîner de la salle à manger.

« Mais, Kate, je vous avais priée d'annoncer. » Et Kate de répondre : « Ne me sonnez-vous pas quand vous m'appelez? A vous de venir quand je vous sonne ! » Que de fois la pauvre maîtresse de maison a dû descendre à la cuisine, elle-même, le jour où elle attendait des invités! C'est en général le moment psychologique que choisissent les cordons bleus pour imposer leur ultimatum : augmentation ou congé.

En France, nous avons l'habitude de tolérer certaines libertés de la part de nos vieux domestiques, en raison même de leur dévouement et de leur fidélité. Mais, en Amérique, les servantes irlandaises n'attendent pas d'être devenues vieilles pour se permettre des impertinences. Que pense-t-on de cette réplique que j'ai lue dans un journal satirique de New-York, le *Judge?* — « Ellen, dit la maîtresse de maison, ne pourriez-vous pas vous arranger pour être un peu plus propre? — Ne vous plaignez donc pas, Madame, cela vous fait ressortir. »

Au fond, ces jeunes filles de service ne connaissent d'autre frein que la religion, ni d'autre autorité que celle de leur curé (car, on le sait, presque toutes les Irlandaises sont catholiques). C'est ce qui faisait dire à une grande dame protestante : « Nous serions bien malheureuses si nous n'avions pas les prêtres catholiques. Pour moi, quand mon cocher se grise et que ma

femme de chambre devient coquette, je les envoie au curé. Il leur lave la tête et tout rentre dans l'ordre. »

On ne voit pas bien les prêtres français se charger d'un pareil ministère. Ils y perdraient du reste leur temps et leur peine, et j'ai idée que leur intervention serait taxée d'abus de pouvoir et, qui sait? peut-être déférée au Conseil d'État.

## V

Les domestiques étant rares et d'une serviabilité problématique, les Américains arrangent leur vie de manière à s'en passer.

Tout d'abord, comme dans ce siècle de vapeur et d'électricité, beaucoup de choses peuvent s'exécuter mécaniquement, ils remplacent par des machines les bras qui font défaut. Rien n'est curieux à visiter comme les sous-sols d'une maison : on se croirait dans la *machinerie* d'un transatlantique. Partout, des robinets, des tuyaux de plomb ou des fils électriques, qu'il suffit de mettre en jeu pour que l'eau, la vapeur, la chaleur et la lumière soient distribuées en abondance à tous les étages; de cette façon, on

n'a pas à sonner un domestique pour tisonner le feu ou pour allumer une lampe. Pour les innombrables détails du service, on n'a qu'à étendre la main et à presser un bouton, et aussitôt vos moindres désirs sont exécutés.

Il arrive bien parfois que cet appareil si compliqué se détraque ; on ne peut non plus songer sans effroi aux dépenses énormes qu'il faut faire pour une semblable installation. Mais, avec des dollars, on arrive à obtenir des résultats à peu près satisfaisants, tandis que ces mêmes dollars seraient impuissants à vous assurer les soins et le dévouement d'un bon domestique.

Il y a un autre moyen d'échapper à la tyrannie des servantes irlandaises, c'est de vivre en *boarding-house*. Cela correspond à peu près à nos pensions de famille, avec cette différence, pourtant, que les *boarding house* donnent dans une certaine mesure l'illusion du *home*. On y dispose d'un appartement complet ; on y habite dans une maison qui semble être tout à fait privée. Mais en réalité on n'y possède rien ; meubles et personnel, tout est d'emprunt. Il y a ainsi à New-York des milliers de maisons installées en boarding house ; l'Américain y loue un appartement à la semaine ou au mois. Il paie fort cher, mais il se console en pensant qu'il peut traiter les meubles comme bon lui semble et qu'il n'a pas à débattre le prix du beurre

ou la qualité d'un plat avec une cuisinière,

Seulement, on devine la déception du pauvre étranger qui est invité à dîner dans une famille. Il arrive à l'heure dite, enchanté de pouvoir étudier de près un intérieur américain. Mais, à sa grande stupéfaction, on le conduit dans une salle à manger déjà occupée par dix ou douze personnes et, au lieu de cette intimité gracieuse qu'il avait rêvée, il trouve la banalité et le sans-gêne d'une vulgaire table d'hôte.

Les Américains sentent si bien leur infériorité sur ce point qu'ils font assez rarement pénétrer les étrangers dans leur vie de famille. Le moyen le plus habituel de leur rendre des politesses, c'est de les inviter à dîner au cercle ou dans quelque restaurant en vogue, comme chez Delmonico à New-York. Ces soirs-là, ils dépensent des sommes folles pour faire honneur à leurs hôtes ; l'addition se solde parfois à raison de 100 francs par tête : mais un Yankee ne recule pas devant ce sacrifice pour échapper au désagrément de laisser voir les côtés défectueux de sa vie familiale. Orgueilleux comme il l'est, il préfèrera toujours une perte d'argent à une blessure d'amour-propre.

## VI

Enfin les Américains ont un dernier moyen de suppléer à la rareté des domestiques, c'est d'utiliser les services des nègres.

Ils sont innombrables aux États-Unis. Si j'en crois certaines statistiques, leur chiffre dépasse dix millions.

On s'explique sans peine cet accroissement prodigieux d'une race étrangère au sol américain.

Les nègres ont été les premiers immigrants. Leur venue en Amérique remonte à plus de trois siècles. Beaucoup de ceux qui, au XVI^e^ siècle, ont été importés par les marchands d'esclaves et qui ont été jetés dans les mines, ont dû périr bien vite de misère et de mauvais traitements. Mais les autres, ceux qui ont été employés aux travaux des champs, ont fait souche ; des familles de nègres se sont constituées à côté des familles de blancs, et, dans le Sud en particulier, on a vu d'innombrables petits négrillons sortir des cases et courir à travers les champs de maïs ou les plantations de cannes à sucre.

Il n'est donc pas surprenant qu'à l'heure actuelle on rencontre partout des nègres aux États-Unis.

Ils n'y sont pas un objet de luxe, comme le sont les rares nègres qu'on trouve en France dans les antichambres ou à la porte des grands magasins : ils constituent, là-bas, un article de première nécessité, dont ni la vie sociale ni la vie domestique ne pourraient se passer.

Ils sont d'abord employés dans les chemins de fer, on peut même dire qu'ils font partie intégrante du mobilier des Pullmann. Chaque wagon de luxe est sous la surveillance d'un nègre ; généralement c'est un homme de belle taille, bien astiqué, bien propre et d'une tenue irréprochable. Il parle plusieurs langues, sans compter, bien entendu, le *petit nègre*, sa langue maternelle. Avec les voyageurs, il est d'une obligeance parfaite et quand on a su gagner ses bonnes grâces, il a pour vous des trésors d'attentions délicates. Votre couchette sera bien installée ; vos bottines seront cirées avec un soin spécial et sortiront de ses mains luisantes comme des astres. Quand vous irez au wagon-restaurant, le nègre sera encore là pour vous servir à table : il veillera sur vous, il préviendra vos moindres désirs, et les plats demandés vous arriveront avec une promptitude qui rendra jaloux tous vos voisins.

Enfin, quand vous serez parvenu au terme de votre voyage, votre bon ami, le nègre, ne vous laissera pas descendre du train sans vous avoir brossé une dernière fois des pieds à la tête et, chose rare en Amérique, il vous donnera un coup de main pour vos bagages. Convenez que tant de prévenances valent bien les deux dollars que vous lui aurez donnés dès le début du voyage.

Comme j'avais entendu dire que les pourboires étaient assez mal accueillis en Amérique, j'ai voulu suivre un autre système en allant de New-York à Chicago ; mais l'événement m'a démontré que j'avais eu tort. Car, faute de m'être concilié les sympathies du nègre, j'eus un lit détestable, et tout le service fut à l'avenant. Bien plus, l'honnête garçon couleur cirage trouva le moyen de me casser de superbes lunettes qui malheureusement me sont indispensables, et, ce qui m'exaspéra, c'est qu'il n'avait pas l'air de comprendre pourquoi j'étais mécontent de sa maladresse. Mais je pris ma revanche à Chicago. En approchant de la gare, je me fis brosser comme les autres voyageurs ; seulement, quand, l'opération faite, le nègre me tendit la main pour le pourboire, je lui tournai le dos ; et comme il me secouait par le bras pour accentuer sa réclamation : « Fichez-moi la paix, lui dis-je ; vous n'aurez rien, à

moins que vous ne me donniez quatre dollars pour faire réparer mes lunettes. »

Comme les rieurs étaient de mon côté, il n'insista pas davantage. Mais je l'entendis qui grommelait à mon endroit des choses féroces, et je dus bénir mon étoile de n'avoir plus à remonter dans son wagon.

Dans la suite de mon voyage, je me fis une règle de commencer toujours par m'assurer la bienveillance du nègre : c'est la vraie méthode. Avec un très petit sacrifice au début, on ne sait pas tout ce que l'on s'évite d'ennuis.

Dans les hôtels, les nègres sont uniquement chargés du service de la salle à manger. A l'*Auditorium* de Chicago, ils étaient toute une armée. Une douzaine de maîtres d'hôtel avaient la mission de les surveiller et aussi de recevoir les réclamations des voyageurs.

Ce que nous appelons la table d'hôte n'existe pas en Amérique. En pénétrant dans un restaurant ou dans la salle à manger d'un hôtel, on ne voit que des petites tables pour quatre ou six convives, et l'on va s'asseoir où l'on veut. Le nègre vous apporte immédiatement un menu et un énorme verre d'eau dans lequel flotte un gros morceau de glace. Vous étudiez le menu et quand vous avez fait votre choix parmi les trente ou quarante plats qui y figurent, le nègre vient prendre vos ordres. Il est d'usage de lui

dire tout de suite la série des plats qu'on désire : il enregistre dans sa mémoire cette liste souvent fort longue, et, quelques minutes après, il revient portant à bras tendu un gigantesque plateau sur lequel sont alignées une infinité de petites assiettes remplies de viandes et de légumes.

Il dépose le plateau devant vous et s'en va pour ne plus revenir . c'est à vous de vous débrouiller. On devine le plus gros inconvénient de ce mode de service : c'est qu'il se fait un échange de calorique entre les différents mets ; au bout d'un quart d'heure, le potage et les pommes de terre frites se sont refroidis ; mais, par compensation, la crème et la glace se sont mises à la température ambiante et il en résulte que les sauces, les viandes et les légumes ont perdu toute saveur.

Quand on veut prendre avec quelques amis un repas plus soigné, le service se fait à l'européenne ; c'est-à-dire que les mets sont apportés successivement à mesure qu'on les demande et le nègre les sert lui-même à chaque convive. Mais, alors, on assiste parfois à de singulières méprises. « C'est étonnant, disait une dame à qui l'on présentait une assiette de bonbons : on n'a mis qu'un seul bonbon au chocolat! » Et comme elle essayait de le prendre : « Pardon, Madame, dit le nègre, *c'est mon pouce* ! »

Ce sont encore les nègres qui, dans les rues, exercent la plupart des petits métiers. Ainsi, à tous les angles des rues, sur les places, aux abords des gares, devant les principaux hôtels, vous les rencontrez brandissant une brosse et criant à pleins poumons : *Shine ! shine !*

Il faut bien se résigner à grimper sur leur fauteuil et à passer par leurs mains. D'un bout à l'autre de l'Amérique, il n'y a pas un seul domestique d'hôtel qui consente à cirer les chaussures des voyageurs. Il paraît que c'est là une besogne dégradante, incompatible avec la dignité de gentleman.

Reconnaissons d'ailleurs que les nègres s'acquittent à merveille de l'opération. Pour 50 centimes, ils vous astiquent de manière à rendre jaloux tout un régiment de dragons, lesquels pourtant passent pour savoir faire reluire les basanes.

On sait que le mets national, en Amérique, c'est le *green corn* ou épi de maïs. Il figure sur toutes les tables et à tous les repas. Mais l'Américain, qui est toujours pressé et qui ne mange qu'en courant, a besoin, dans la journée, de se lester l'estomac de quelques *green corns*. En faisant ses courses, il s'arrête devant de petites voitures toutes remplies d'épis de maïs. C'est généralement un nègre qui est chargé de ce petit commerce. Il prend un épi tout bouillant,

l'enduit de beurre, le saupoudre de sel et le présente au client avec son meilleur sourire. Le client prend l'épi, le tient délicatement entre les deux index et le grignote à la façon d'un écureuil. Quand il a fini, le nègre lui passe un semblant de serviette qui a déjà servi à une douzaine de personnes et, après s'être essuyé la bouche et les mains, notre homme réconforté court à ses affaires.

Les nègres, quand ils sont catholiques, sont employés même dans les églises. J'en ai rencontré à Chicago qui se tenaient près de la porte et qui étaient chargés de veiller au bon ordre et de faire placer les fidèles dans les bancs. Ils remplissaient à peu près les mêmes fonctions que les bedeaux dans nos églises de France.

On le voit donc, les nègres rendent une infinité de petits services à la société américaine. Mais celle-ci, tout en utilisant leur concours, ne paraît pas disposée à les traiter sur le pied de l'égalité. Elle leur témoigne même, en toute circonstance, un mépris qui va jusqu'à la répugnance.

La séparation des deux races est telle que, dans certains États, les mariages entre gens de différentes couleurs sont interdits. Les écoles fréquentées par les enfants de race blanche sont fermées aux noirs : ceux-ci sont obligés d'avoir leurs écoles à eux, comme ils ont leurs associa-

tions, leurs bals et leurs fêtes. Bien plus, à mesure qu'on avance dans le Sud, on rencontre des églises réservées aux blancs et d'autres réservées aux noirs. Dans les wagons, la fusion ne s'opère pas davantage : il y a des premières pour les blancs et des premières pour les noirs. Enfin on cite des perruquiers qui refusent leurs services aux nègres, de telle sorte que les malheureux sont obligés de recourir aux bons offices de leurs confrères.

Enfin, dans les journaux, quand on veut faire l'éloge d'une ville d'eaux ou de quelque autre lieu de plaisance pour l'été, on dit et on répète que les noirs y sont rares. Il ne faut pas moins que cette assurance pour attirer et retenir les touristes.

Parfois même l'hostilité de la race blanche pour ceux qui s'intitulent pompeusement des *gentilshommes de couleur* se manifeste par des violences et des cruautés qui n'ont rien de commun avec la justice ni même avec la civilisation. On connaît la célèbre loi de Lynch : elle est mise en pratique dans une très large mesure, mais il est rare qu'elle fasse des victimes ailleurs que parmi les nègres.

Le fait qui s'est produit près de la Nouvelle-Orléans montrera de quelle façon fonctionne la justice américaine, surtout lorsque les inculpés ont le malheur de ne pas appartenir à la race blanche.

Dans ce beau pays vivait un riche fermier qui entourait de soins tout un régiment de petits animaux chers à saint Antoine. Un matin, il s'aperçoit que quelqu'un s'est introduit dans l'étable et a emporté quelques cochons. Le ravisseur ne peut être qu'un certain nègre qu'il a chassé récemment.

Il fait part de ses soupçons à quelques fermiers du voisinage, et, séance tenante, on décide qu'un nègre qui a volé des cochons n'est plus digne de voir le jour.

La nuit venue, on cerne sa maison et on le somme de se rendre. Notre nègre, qui n'avait aucune illusion sur le sort qui l'attendait, refuse énergiquement, se barricade, tire des coups de fusil sur les assiégeants, en tue un et disperse les autres.

Heureusement pour le nègre, le shérif veillait !

Ce digne magistrat, pour le protéger contre un retour offensif de ses ennemis, le fait arrêter et mettre en prison sous l'inculpation de meurtre. Mais le tribunal, estimant que le nègre avait été dans le cas de légitime défense, l'acquitte.

Cela ne faisait pas l'affaire de l'accusé. La liberté ! mais c'est la mort pour lui. Il se jette aux pieds du jury, le suppliant de le condamner. — « Impossible, l'arrêt est rendu. » Alors, saisi de

désespoir, il avoue qu'il a volé les cochons. On discute aussitôt l'affaire et on le condamne à un an de prison.

Ce jugement l'indigne : « Un an ! Mais ce n'est pas assez, messieurs les jurés. C'est cinq ans qu'il faut pour un crime aussi épouvantable. Songez donc ! il y avait cinq cochons : cela vaut bien un an de prison par cochon. »

Devant tant d'instances, le tribunal se montre généreux et octroie les cinq ans demandés.

Cependant les mois et les années s'écoulent. Le nègre voit arriver la fin de sa peine : la perspective d'être libéré le remplit d'effroi.

Il avait bien raison, le bon nègre, de redouter la rancune de ses ennemis ! Le jour même où il sortit de prison, ses bourreaux le rattrapèrent. En un clin d'œil, il fut ligotté et jeté sur un énorme bûcher, où il ne tarda pas à flamber comme un cierge.

De telles exécutions, est-il besoin de le dire, déshonorent profondément l'Amérique. Dans la conférence, d'ailleurs si remarquable, que faisait l'année dernière Mgr Ireland à la Société de géographie, il vantait le respect du peuple américain pour la loi qu'il considère toujours comme chose sacrée : « Cependant, ajoutait-il, vous entendez dire quelquefois que toute forme de légalité est mise de côté et qu'au lieu de s'adresser aux juges et aux jurés, on fait appel à

la *Lynch Loi.* Ce sont des cas tout à fait rares et extraordinaires, qui n'ont lieu que sous une provocation très forte, ou dans des endroits encore à peine civilisés. »

Je crains que l'éloquent archevêque de Saint-Paul ne se soit laissé égarer par son patriotisme. En réponse à son affirmation, voici ce que j'ai lu dans le *World,* grand journal de New-York : « Durant l'année 1890, il y a eu environ 4.300 meurtres. Parmi les assassins, 102 ont été pendus au nom de la loi et 175 ont été lynchés. » On le voit donc, le chiffre des exécutions illégales l'emporte de beaucoup sur celui des exécutions juridiques, et ce seul rapprochement donne, on en conviendra, une assez piètre idée de la justice américaine. Pour en revenir à nos nègres, car c'est presque toujours d'eux qu'il s'agit quand on parle de lynchages, — ils constituent à l'heure actuelle un très gros danger pour les États-Unis. Il ne faut pas oublier qu'ils sont plus de 10 millions, et que, dans certains États du Sud, ils auraient la majorité s'ils savaient s'organiser. Qu'ils se multiplient et se développent comme ils l'ont fait depuis trente ans, et les Yankees, qui se sont donné tant de peine pour les affranchir, seront conquis par eux, comme les Tartares l'ont été par les Chinois.

Un des *leaders* du parti radical a dit en plein

congrès « que les nègres étaient destinés par la Providence à s'instruire en Amérique dans les principes du gouvernement républicain et à aller eux-mêmes jeter les fondements du gouvernement libre et de la vraie religion dans les déserts de l'Afrique. » Cette pensée était, dit-on, celle de Lincoln, et elle a inspiré, il y a déjà longtemps, la fondation de la colonie de Libéria sur la côte de Guinée. Mais le succès très limité de cette expérience montre qu'il n'y a pas de résultat considérable à attendre dans cette voie. Je ne vois pas les nègres transformés en missionnaires. Ce n'est pas que l'intelligence leur manque. Mais longtemps encore ils seront paralysés par une incurable paresse et par une absence à peu près totale de sens moral. Si leur apostolat doit se borner à répandre parmi les peuplades africaines l'amour des liqueurs fortes, le goût de la maraude et les autres vices qui sont le fruit de plusieurs siècles d'esclavage, autant vaut qu'ils restent où ils sont. Franchement, l'Amérique perdrait infiniment trop de son pittoresque si elle n'avait plus de nègres pour cirer les bottes, pour servir à table dans les hôtels et pour surveiller les Pullmann. Tels qu'ils sont, ils ne font que d'assez piètres domestiques; mais je ne sais si leurs services ne valent pas encore mieux que ceux de leurs confrères de race blanche.

## CHAPITRE XIV

### LE CARACTÈRE AMÉRICAIN. — SES QUALITÉS.

La fusion des races. — Religion sincère et tolérance. — Amour acharné du travail. — Générosité, mais ni charité, ni économie. — Respectabilité et décence. — Égards témoignés aux femmes.

J'ai lu, je ne sais où, que les étrangers définissent ainsi le Français : « Un monsieur impatient, bruyant, qui mange du pain et qui est décoré. »

Il serait peut-être plus difficile de donner une définition exacte et complète du caractère américain, et par ce terme d'Américain, j'entends le citoyen des États-Unis. Il existe, en effet, dans ce pays, une telle variété de races, l'immigration y apporte chaque année des éléments si divers, et même si disparates, que, quelque rapide que soit le travail de fusion, il est matériellement impossible que ce peuple soit homogène et qu'il offre partout à l'étude de l'observateur les mêmes qualités et les mêmes défauts. Il est certain que

l'Irlandais ne se confondra jamais avec le Canadien français, ni l'Écossais avec l'Italien. Il faudra plusieurs générations avant que les traits propres à chaque race aient disparu pour faire place à un type uniforme, n'ayant plus rien de commun avec les types originaux. Une pareille transformation se fera certainement, mais elle sera l'œuvre des siècles, et ce n'est pas cent ans à peine après la proclamation de l'indépendance qu'elle peut être accomplie.

Pourtant, au point où en sont actuellement les choses, il est déjà possible de démêler bien des traits qui sont communs aux représentants des différentes nationalités. Parmi ces millions d'émigrants qui ont quitté l'Europe,il y a moins de dix ans, rien n'est plus aisé que de reconnaître ceux qui sont venus d'Allemagne, d'Italie ou de France; mais déjà ils ne sont plus ni complètement Allemands, ni complètement Italiens, ni complètement Français. S'ils retournaient en Europe, ils trancheraient sur leurs compatriotes. Le milieu où ils vivent les a déjà modifiés; ils sont tous « citoyens de la libre Amérique », et au ton dont ils le disent, il est manifeste qu'ils ont conscience de leur nouvelle dignité.

Voilà donc le prodige qu'accomplit la terre américaine : elle efface petit à petit les distinctions de race, de langue et de tempérament chez

les hommes qui viennent vivre sur son sol hospitalier, et elle leur donne à tous un ensemble de qualités et de défauts dont se compose le caractère américain.

C'est ce caractère que je voudrais essayer d'analyser, tout en reconnaissant à l'avance que cette tentative de psychologie sera forcément superficielle et incomplète. Je serai sobre de jugements généraux. Mon rôle consistera simplement à relater certains faits que j'ai notés, jour par jour, au cours de mon voyage; il sera ensuite loisible au lecteur de dégager les conclusions qui lui paraîtront découler de ces traits de mœurs.

## I

Commençons par le chapitre des qualités.

L'Américain est *religieux,* et par là j'entends que les actes extérieurs d'une religion, quelle qu'elle soit, tiennent une place prépondérante dans sa vie individuelle et dans sa vie sociale. L'abstention qui est si fréquente chez nous, n'a aucun succès de l'autre côté de l'Atlantique. L'homme qui ne relève d'aucune secte et qui

n'entre dans aucun temple est extrêmement rare en Amérique; on peut même dire que, pratiquement, sa situation y serait presque intenable, car s'il poussait son abstention jusqu'aux dernières limites, il s'exclurait lui-même des principaux actes de la vie civile. Ainsi le serment sur la Bible est imposé à tout le monde et à propos de tout. Pour être magistrat ou fonctionnaire, il faut prêter serment, même formalité à remplir pour les témoins cités en justice. Bien plus, quand ils arrivent à la douane de New-York, les étrangers eux-mêmes sont obligés de jurer qu'ils n'introduisent en fraude aucune marchandise prohibée! La Bible intervient à chaque instant; on la lit chaque jour dans les écoles; on la trouve même dans les hôtels et dans les gares; les Américains ont pour ce livre non seulement du respect, mais encore un véritable culte. Aussi M. Cleveland s'est-il concilié les sympathies de tout le peuple de l'Union, en inaugurant sa seconde présidence par un serment qu'il a voulu prêter sur une Bible que lui avait donnée sa mère, quarante ans auparavant. Cet acte si simple et si digne a plus fait pour sa popularité que le plus éloquent de tous les discours.

Il n'est pas surprenant qu'avec de telles tendances vers l'idéal mystique et religieux, la nation américaine n'épargne rien pour construire

des temples. Sur le territoire des États-Unis, on en compte plus de 90.000, de toute forme et de toute nature, et un écrivain a pu dire avec juste raison que ce sont « comme autant de doigts qui montrent le ciel. »

Chose curieuse! il y a un temple jusque dans ce somptueux Capitole de Washington, où siège le Congrès; et, chaque dimanche, tous les représentants du peuple, députés et sénateurs, vont à l'office et assistent à un sermon qui est prêché, tantôt par un prédicateur catholique et tantôt par un pasteur protestant. Chacun accomplit cet acte, comme d'ailleurs celui de la prière à l'ouverture du congrès, le plus naturellement du monde, sans même supposer qu'il puisse en être autrement.

Verrons-nous jamais pareille chose en France? Aurons-nous une chapelle au Palais-Bourbon ou au Luxembourg avec un service religieux? Je crois qu'il est permis d'en douter.

On a dit de la tolérance qu'elle est « la vertu des siècles sans foi ». Cette définition, qui est exacte pour nous, n'est nullement applicable à l'Amérique. L'Américain est religieux; mais sa foi n'exclut pas la tolérance. Il y a, dans ce pays, plus de cent soixante sectes différentes qui se partagent l'empire des consciences, et chacune a ses édifices propres. Or, par suite d'un accord tacite, mais que personne ne songe

à troubler, toutes ces sectes vivent en très bonne intelligence. Le méthodiste respecte le congrégationaliste, et celui-ci, à son tour, témoigne les plus grands égards au catholique. Dans chaque petite ville, on compte au moins trois ou quatre temples. Si l'un de ces édifices vient à brûler, et l'on sait que l'incendie est le grand fléau qui menace toutes les constructions américaines, le pasteur le plus voisin offre immédiatement l'hospitalité de son temple au culte, au pasteur et aux fidèles de la communion qui a souffert de l'incendie. Voilà certes, de la solidarité et même de la fraternité comme on en rencontre rarement sur notre vieux continent !

Et ce n'est pas seulement entre les différentes branches du protestantisme qu'on constate de tels sentiments; ils existent même entre les prêtres catholiques et les ministres protestants. Les rapports sont naturellement assez réservés, mais toujours parfaitement courtois.

Pour les catholiques, l'exemple de cette tolérance vient de haut. Il y a quelques années, le cardinal Gibbons a publié un livre, intitulé : *la Foi de nos pères*, et qui a obtenu dans toute l'Amérique un succès prodigieux. Or, dans tout le cours de cet ouvrage, qui est précisément destiné à défendre la doctrine catholique contre les interprétations protestantes, l'auteur ne laisse pas échapper un seul mot qui puisse frois-

ser ses adversaires. Comme tous les esprits éclairés, il condamne la Saint-Barthélemy, qui fut un crime et une faute; mais, de plus, il traite les questions les plus délicates avec une modération de langage et une élévation de pensée qui rendent impossible toute récrimination de la part des dissidents. On devine qu'en écrivant cet ouvrage, il s'est proposé d'instruire et non de combattre, et cette sage tactique a porté ses fruits, puisque les protestants ont applaudi l'auteur à l'égal des catholiques, et que beaucoup parmi eux ont ouvert les yeux à la vérité et sont revenus à cette Église catholique qui, dans la personne d'un de ses pontifes les plus haut placés, donnait un si magnifique exemple de douceur et de mansuétude évangéliques.

## II

Un autre trait du caractère américain, c'est que ce peuple est extrêmement laborieux. C'est par le travail, et par un travail intense et persévérant, qu'il est devenu, en moins d'un siècle, ce qu'il est aujourd'hui. Il a lieu d'être fier de sa prospérité : elle est le fruit de son labeur.

L'Américain a peu d'aptitudes pour les spéculations de l'esprit. Il aura beau créer des Universités et leur faire des dotations princières; il est à présumer que, dans les différentes branches de l'enseignement supérieur, il restera longtemps au-dessous de la vieille Europe. Mais, dans tout ce qui touche au commerce et à l'industrie, dans tout ce que l'on appelle les affaires, il déploie une souplesse, une audace et une application incomparables. Il ne connaît pas les obstacles; les difficultés, loin de le rebuter, ne font qu'aiguillonner son ardeur. Il va au travail, un peu comme le joueur va tenter la fortune sur le tapis vert. Il aime les émotions du gain ou de la perte; et, quel que soit le résultat de ses opérations, il ne se décourage jamais. Quand il est atteint par quelque catastrophe, c'est alors surtout qu'il est merveilleux: il fait preuve d'une élasticité d'âme qu'on ne trouve chez aucune autre nation. Si un Français d'un certain âge vient à être ruiné, il ne fait plus que végéter. Un Américain essayera de dix carrières différentes et il ne désespèrera jamais du succès final. Le baron de Mandat-Grancey cite à cet égard, un exemple qui est absolument caractéristique.

Des milliers d'officiers français qui, en 1815, furent mis en demi-solde, aucun ne chercha à se créer une nouvelle carrière. Ils aimèrent

mieux vivre misérablement de l'espèce d'aumône que leur abandonnait le gouvernement de la Restauration, plutôt que de tenter un travail quelconque qui aurait accru leurs ressources et qui, de plus, aurait eu l'immense avantage de les préserver de tous les vices qu'entraîne le désœuvrement.

Après la guerre de Sécession, les officiers du Sud, qui avaient été vaincus, se comportèrent tout autrement. Il y avait à peine quelques mois que la paix était conclue, que chacun s'était remis au travail. Le général Lee, qui avait refusé une souscription nationale, s'était fait chef d'institution. Les riches planteurs de la Louisiane ou du Maryland, dont l'opulence, avant la guerre, était légendaire, avaient pris bravement le hoyau, et ils cultivaient eux-mêmes leurs champs de tabac. D'autres enfin étaient entrés comme simples ouvriers dans les filatures de coton, et aucun d'eux ne songeait à élever une plainte ou une récrimination. Je ne crois pas que l'histoire ait jamais enregistré un plus noble exemple, ni qu'elle cite un peuple qui, dans l'infortune, ait eu une attitude plus admirable.

L'Américain d'aujourd'hui n'a pas dégénéré : il a gardé la même initiative et la même passion pour le travail. Dès neuf heures du matin, il est à son bureau ou à son office et, jusqu'à cinq heures du soir, sans précipitation, mais avec

une ardeur qui ne connaît aucun répit, il *brasse* des affaires C'est à peine si, dans le milieu de la journée, il s'accorde une trêve de cinq ou dix minutes pour prendre un lunch ou dévorer quelques sandwichs. Nos journées, à nous Français, sont généralement plus longues. Mais il ne semble pas que nos meilleurs employés ou chefs d'usines fournissent une somme de travail aussi grande que les Américains. Il est entendu que, dans ce parallèle, je ne comprends pas nos employés de ministère : un Américain qui serait condamné à quelqu'une de ces innombrables sinécures qui surchargent notre budget, déserterait au bout de huit jours, emportant un mépris profond pour notre bureaucratie.

Il faut encore signaler cette différence entre le tempérament français et le tempérament américain : c'est que nous, après fortune faite, nous n'aspirons qu'à une chose, à nous reposer. Vendre son fonds, acheter une maison de campagne, planter des choux et arroser des laitues, voilà le rêve de tous les boutiquiers de la rue Saint-Denis. L'Américain, au contraire, ne pense jamais à se reposer. Quelle que soit sa fortune, fût-il milliardaire comme Vanderbilt, il n'envisage jamais, pour ses vieux jours, une existence plus calme et plus douce. Le démon des affaires l'ensorcellera jusqu'au bout, et quand la mort viendra, elle le trouvera à son bureau,

organisant fiévreusement quelque grosse entreprise qui devra lui rapporter des millions.

De temps en temps, ou même chaque année, le Yankee fait un voyage en Europe pour se distraire ou pour se procurer dés objets de luxe; mais, après quelques mois passés à Paris, à Londres ou à Florence, il lui tarde de revoir Broodway et de rentrer à son office. On peut dire qu'il a la nostalgie du travail et de la spéculation.

Aussi n'a-t-il qu'un mépris souverain pour ceux de ses compatriotes qui, après avoir réalisé leur fortune, vont la dépenser en Europe, avec l'intention de s'y fixer définitivement. Ce ne sont pas leurs gaspillages, ni leur luxe éclatant, ni leurs folies ruineuses qu'il leur reproche : tout Américain a du goût pour ces sortes d'excentricités. Son grand grief, c'est qu'ils ont déserté le travail, c'est qu'ils sont devenus des oisifs, c'est-à-dire des gens inutiles. On ne saurait le nier : quand une race est ainsi éprise de tout ce qui constitue l'énergie et l'effort, quand elle a ainsi le culte du travail, il est impossible qu'elle ne fasse pas de grandes choses.

## III

Il est rare que les gens qui gagnent facilement des sommes considérables n'aient pas un goût prononcé pour la *générosité* : c'est le cas des Américains.

Cette générosité ne se traduit pas, comme en France, par des aumônes. L'aumône, à leurs yeux, est un acte qui dégrade et avilit celui qui en est l'objet. Aussi ne voit-on pas chez eux ces troupes de mendiants qui, en Europe, spéculent si habilement sur la pitié publique. Si pauvre qu'il soit, un Américain de race ne se résoudra jamais à tendre la main. Il sait d'ailleurs que ce serait le plus sûr moyen de n'obtenir aucun secours. Quand un homme est dans le malheur, il s'adresse à quelque capitaliste, et, au lieu de solliciter bassement quelques dollars, il demande des capitaux pour monter une nouvelle affaire. Si le protecteur reconnaît dans cet homme de réelles qualités d'intelligence et de travail, il n'hésite pas une minute à lui fournir les ressources nécessaires pour tenter une entreprise industrielle ou commerciale : c'est sa manière

à lui de faire la charité, et il faut convenir que c'est la bonne, car elle n'a pas pour effet, comme nos libéralités mesquines et intermittentes, de rendre la misère chronique. Quand nous voulons remédier à quelque infortune, nous n'avons guère que des palliatifs ; l'Américain, au contraire, par ses secours abondants, détruit pour ainsi dire le mal dans sa racine.

Cette générosité se manifeste encore par la manière dont l'Américain pratique l'hospitalité. Quand vous arrivez à New-York, ou à Chicago, avec des lettres de recommandation, il vous suffit de présenter ces lettres pour que les maisons les plus opulentes et les plus aristocratiques vous ouvrent leurs portes. « Vous êtes ici chez vous », c'est la première parole qu'on vous adresse, et à la façon dont vous êtes accueilli, vous ne tardez pas à comprendre qu'il y a dans ces paroles autre chose qu'une vaine formule de politesse, mais une réalité.

Si vous venez de la part d'amis véritables, l'Américain vous reçoit chez lui et vous fait pénétrer dans son intimité. Que si vos relations avec lui sont simplement fortuites, il ne vous admet pas dans son *home*, mais il vous fait les honneurs de son cercle, et vous comble des attentions les plus délicates et des prévenances les plus coûteuses. Il ne recule même pas, nous l'avons vu, devant un déjeuner ou un dîner chez

Delmonico ; il dépensera 500 dollars en voitures, en fleurs ou en repas, pour peu qu'il tienne à vous être agréable. Là où un Français croit bien faire les choses en sacrifiant un billet de 100 francs, l'Américain en dépense 1.000, et il ne regrette jamais l'argent qu'il a ainsi employé en générosités.

Du reste, il ne possède à aucun degré cette qualité qui est le trait caractéristique de la race française, je veux dire l'esprit d'économie. Je gagerais que le mot, aussi bien que la chose, lui est inconnu. Un Américain dépense toujours tous ses revenus, quelquefois plus, jamais moins ; et si vous lui demandez pourquoi il ne réserve pas quelque chose pour l'avenir, pourquoi, sur des bénéfices de 30 ou 40.000 dollars, il n'en prélève pas 4.000 ou 5.000 pour parer aux éventualités et pour s'assurer une vieillesse exempte de tout souci, il vous répondra, en haussant les épaules, qu'un pareil calcul est indigne de lui. Avec cette somme que vous lui conseillez de mettre de côté, il peut monter une affaire qui lui rapportera de très gros bénéfices, et quant à la vieillesse, à quoi bon s'en préoccuper, puisqu'il a la ferme intention de travailler jusqu'au bout ?

On aura beau faire, l'Américain restera toujours réfractaire à la théorie du *bas de laine*. Il estime que l'argent est fait pour circuler ; aussi

se plaît-il à le dépenser largement et sans compter. Et si ses entreprises ont un très grand succès et qu'il arrive à devenir un de ces *rois de l'or* qui sont en quelque sorte les maîtres de la fortune publique, il ne sera pas davantage embarrassé pour disposer de ses capitaux ou de ses revenus : il fera une fondation, il créera une université, un hôpital ou une œuvre de bienfaisance quelconque qui portera son nom, où figurera son buste ou sa statue et qui perpétuera sa mémoire. C'est ce qui explique les libéralités princières qui se pratiquent couramment de l'autre côté de l'Atlantique, et dont les chiffres nous semblent presque insensés.

On m'a cité l'exemple de Mme Stanford, qui, pour honorer la mémoire de son fils mort à l'âge de vingt ans, a donné d'un seul coup la somme fabuleuse de 150 millions pour fonder l'université de Californie. L'université catholique de Washington a été créée récemment, à la suite d'une libéralité toute semblable.

En vérité, on est tenté de pardonner aux Américains leurs fortunes colossales lorsqu'on voit le noble usage que quelques-uns d'entre eux savent en faire.

## IV

Enfin, et c'est par là que je terminerai ce que j'ai à dire à l'éloge des Américains, ils ont dans leur vie une *dignité et un sérieux* que nous ne connaissons pas en France.

Quand nous aurons à passer en revue les défauts de ce peuple, nous serons forcés de reconnaître qu'il y a beaucoup d'ombres au tableau et que les dehors corrects cachent souvent des désordres lamentables.

Cependant, ce qui frappe l'étranger qui arrive à New-York ou dans quelque autre grande ville des États-Unis, c'est la tenue froide, mais régulière et respectueuse, des habitants. Le vice ne s'y étale pas publiquement comme chez nous. On peut sans crainte s'approcher des vitrines des librairies ou des marchands de journaux; on n'y verra aucune publication obscène, ni rien qui blesse la décence.

Les polémiques de presse sont parfois d'une extrême violence; néanmoins, les journaux et les revues n'insèreront jamais un article man-

quant de respect à une secte religieuse quelconque. Il y a comme un accord tacite entre les écrivains pour ne pas aborder ces questions délicates, ou pour n'en parler que dans des termes d'une modération et d'une courtoisie parfaites.

En général, les Américains ont le culte de toutes leurs institutions. Quand ils ont dit: *C'est la loi,* personne ne songe à protester. La loi est pour eux chose sacrée; et lors même que, dans certains cas, elle violerait leurs intérêts, ils ne s'insurgeront pas. Par leur bulletin de vote, ils essayeront d'envoyer au Congrès des hommes favorables à l'abrogation de cette loi; mais tant qu'elle n'aura pas été abolie, ils la mettront en pratique sans se plaindre et sans protester.

De même, ils ont le respect de l'autorité, cette autorité fût-elle représentée par un simple policeman. Le policeman, en Amérique, est toujours un grand et fort gaillard armé de son *club*. Il lui arrive souvent de se servir de ce bâton; dans les attroupements, il frappe un peu à l'aveuglette; toutes les fois que j'ai été témoin de ces scènes, j'ai bien vu que la foule riait de ceux qui avaient reçu les coups; mais personne ne s'avisait de riposter au policeman. C'eût été d'ailleurs peine inutile; on sait trop bien en Amérique que tout homme qui lève la main sur un représentant de l'autorité est un homme mort; le policeman lui brûle la cervelle sans hésiter une seconde, et les

témoins qui, par hasard, se sont trouvés là, s'en vont à leurs affaires en approuvant pleinement la conduite de l'officier de police.

Mais où cette dignité de la vie américaine se montre le mieux, c'est dans les marques de respect qui sont témoignées à la femme. J'ai donné précédemment assez de détails sur ce sujet pour que je sois dispensé d'y revenir ici.

Évidemment, dans ces égards, dont les Américains sont si prodigues, au moins extérieurement, je suis persuadé qu'il faut faire une large part à la coutume et à la convention, et si les dames avaient voix au chapitre, et qu'elles eussent à choisir entre les formes polies, mais toujours froides de l'Américain, et la galanterie plus familière, mais aussi plus chevaleresque du Français, il est probable que c'est à celle-ci qu'elles donneraient la préférence.

Mais le sentiment que nous avons de notre supériorité sur ce point ne doit pas nous empêcher de constater que, dans ses rapports avec les dames, l'Américain nous donne des leçons de respect dont nous pourrions faire notre profit.

Voilà les côtés les plus dignes et les plus brillants du caractère américain. Lors même que ce peuple ne nous inspirerait qu'une médiocre sympathie, il est strictement juste de lui reconnaître les belles qualités auxquelles il est rede-

vable de sa rapide et éclatante fortune. C'est une nation foncièrement religieuse qui a su faire à Dieu la place qui lui revient de droit; c'est aussi une nation qui est ardente au travail et qui aime à faire grand, aussi bien dans ses générosités que dans ses entreprises; enfin, dans ses mœurs, dans ses usages et dans tout le détail de sa vie publique, elle témoigne d'un très vif souci de la dignité et du respect : en faut-il davantage pour expliquer sa prospérité inouïe et le rôle prépondérant que, dans un avenir prochain, elle peut être appelée à jouer dans le monde?

---

## CHAPITRE XV

### LES DÉFAUTS

Orgueil et jactance. — L'ivrognerie, fléau national. — Insuffisance des sociétés de tempérance. — Le *Pledge*. Tous des hypocrites ! — Comment ils pratiquent la probité commerciale? — Absence de goût artistique. — Vive la France !

### I

Il est extrêmement délicat d'aborder le chapitre des défauts. A l'exemple de certains écrivains, je pourrais me contenter de quelques anecdotes piquantes ou de quelques épigrammes plus ou moins spirituelles ; mais j'estime que le caractère américain mérite, même par les côtés qui sont défectueux, une étude attentive et détaillée. C'est un peu le revers de la médaille que je voudrais maintenant examiner ; mais si noir qu'on le fasse, il sera toujours largement compensé par l'endroit, c'est-à-dire par toutes ces qualités solides et sérieuses que je me suis plu à énumérer plus haut et qui sont la vraie gloire du peuple américain.

Le premier trait de mœurs qui frappe l'étranger, à son arrivée sur le territoire américain, c'est un incroyable sentiment de fierté et d'orgueil qu'on trouve, à tous les degrés de l'échelle sociale, chez tous les citoyens de cette jeune république. Ce sentiment qui, après tout, n'est pas mauvais en soi, on le rencontre, non seulement chez le milliardaire qui étale complaisamment les objets d'art achetés en Europe, mais encore chez l'homme du peuple, chez l'ouvrier, l'employé ou le domestique qui en maniant le plumeau ou en astiquant ses cuivres rêve, de faire fortune et d'avoir son hôtel sur la Cinquième Avenue.

Pourquoi, dans tous les hôtels, les domestiques refusent-ils de cirer une paire de bottines; pourquoi dédaignent-ils de tendre la main pour recevoir un pourboire du voyageur qui s'en va? Pourquoi, dans les gares, ne trouve-t-on ni un employé ni un homme d'équipe pour porter les bagages jusqu'aux omnibus? Pourquoi le mendiant lui-même ne veut-il pas accepter une pièce de deux sous, la considérant comme indigne de lui? L'explication de tous ces faits est dans ce sentiment de dignité personnelle, qui, du haut en bas de la société, se révèle chez tous les Yankees; il semble que le plus pauvre soit convaincu de sa propre valeur autant que le plus riche, et je parierais volontiers que, ce que nous

appelons l'humilité, est chose inconnue en Amérique.

Cet orgueil n'est pas simplement individuel. Si l'Américain a une très haute opinion de lui-même, il en a une meilleure encore de son pays. On peut même dire qu'à cet égard sa fierté n'échappe pas complètement au ridicule, tant elle est naïve.

L'Américain s'admire un peu comme l'enfant qui a fait un tour de force et qui se croise les bras pour jouir de son succès. Sans doute, personne ne conteste à ce peuple nouveau le mérite d'avoir accompli des prodiges; mais, franchement, il le fait un peu trop sentir. Il faut entendre avec quel dédain suprême il parle des plus vieilles nations d'Europe! On m'a raconté qu'un prélat américain, s'adressant à ses prêtres, leur disait : « Messieurs, j'arrive d'Europe, j'ai visité la France, l'Italie et l'Allemagne; ce sont des pays pauvres et sans avenir. Il n'y a qu'une seule grande nation au monde, c'est l'Amérique ! »

Encore une fois, pour le citoyen des États-Unis, la supériorité de l'Amérique sur toutes les autres parties de la terre ne fait pas l'ombre d'un doute; c'est même pour lui un dogme, le plus sacré de tous, et contre lequel il n'admet aucune protestation. On se souvient peut-être de cet étrange discours du maire de Chicago recevant, il y a deux ans, une délégation d'in-

génieurs français : « Messieurs, soyez les bienvenus dans cette ville. J'ai été trois fois maire de Chicago et j'en suis fier. Chicago est la première ville de l'Illinois; l'Illinois est le premier État de toute la République; la République américaine est la première nation du monde; donc je suis le premier homme du monde! » J'aurais bien voulu être témoin de l'ahurissement des ingénieurs en entendant ce singulier sorite, qui est un chef-d'œuvre de cocasserie autant que de naïveté ridicule.

Il n'y a pas que les politiciens, toujours un peu suspects, qui parlent de leur pays avec cette forfanterie. M. de Meaux a raconté un fait caractéristique qui s'est produit dans je ne sais plus quel congrès littéraire ou scientifique, tenu à Boston. Un docteur célèbre, après avoir reconnu que les Français, les Allemands et les Italiens avaient autrefois rendu quelques services aux sciences et aux lettres, eut la singulière naïveté d'ajouter que tous leurs livres pourraient disparaître sans dommage pour la civilisation et l'humanité, pourvu qu'il restât les livres anglais! Et des milliers d'auditeurs soulignaient cette ineptie de leurs applaudissements les plus chaleureux, comme s'ils avaient tenu à prouver par là que l'orateur n'avait fait que traduire leur pensée à tous. Ainsi, les œuvres de Descartes et de Bossuet, les tragédies

de Corneille et de Racine, les comédies de Molière, les poèmes du Dante ou du Tasse, les œuvres de Gœthe, de Schiller et de Kant, tous ces grands noms et tous ces chefs-d'œuvre, l'excellent docteur n'en avait cure! il se serait consolé de leur disparition, pourvu que les livres anglais ou américains fussent préservés! On conviendra que lorsque la fierté nationale en arrive à ce degré de fatuité, elle ressemble singulièrement à du délire, et que les gens qui en sont atteints relèvent de la pathologie autant que de la psychologie.

Cette idée de prééminence de tout ce qui est américain est si profondément ancrée dans l'âme des Yankees, qu'elle se traduit à chaque instant par des faits qui sont en eux-mêmes sans importance, mais qui donnent de vives lumières sur le caractère de ce peuple. Ainsi, dans toutes les conversations, il y a une phrase qui revient sans cesse : « *Nothing equal in the world.* Vous n'avez rien de pareil dans le monde! » Qu'il s'agisse de bestiaux, de conserves alimentaires, de blé, de théâtre ou même d'une simple marque de cirage, peu importe. Dès lors que le produit est américain, on vous affirme intrépidement qu'il ne se fait rien de mieux dans le monde entier.

On nous reproche beaucoup, à nous Français, notre chauvinisme, et peut-être, en effet, nous

sommes-nous aliéné beaucoup d'étrangers par la complaisance avec laquelle nous parlons de nous, de nos défauts aussi bien que de nos qualités. Mais notre vantardise n'est que modestie en comparaison de l'orgueil américain, et ceux d'entre nous qui passent pour aimer l'hyperbole, seraient de parfaits modèles de réserve et de discrétion s'ils étaient tranportés subitement des bords de la Garonne à New-York ou à Chicago. On l'a dit avec raison, dans tout Américain, il y a un compatriote de Tartarin de Tarascon !

## II

Bien que l'orgueil soit au premier rang des péchés capitaux, on pourrait dire, avec un peu d'indulgence, que, chez les Américains, il n'est guère qu'un travers. Ce qui l'excuse, en effet, dans une certaine mesure, c'est qu'il ne fait de tort à personne ; on pourrait même, à la rigueur, le justifier, en disant qu'il n'est, chez ce peuple, qu'une noble émulation. Mais il faut, je le sens, en venir à un autre défaut qu'on reproche assez

généralement aux Américains et qui, plus que leur orgueil, est un sujet de critiques et de scandale pour les étrangers ; mais, cette fois, c'est bel et bien à un vice que nous allons avoir affaire ; ce vice, c'est l'ivrognerie. On peut dire de l'Amérique ce qu'on a dit de l'Angleterre ou de l'Irlande : chez elle, l'ivrognerie est un défaut héréditaire. S'il fallait rechercher le pourquoi de ce mal si général et si déplorable, on n'aurait que l'embarras du choix entre plusieurs explications. D'abord, il faudrait remarquer que ce goût des Américains pour les boissons fortes est un héritage de leurs ancêtres, les Anglais. De plus, on comprend que l'usage des liqueurs soit considéré comme un excitant indispensable pour des hommes qui sont toujours en mouvement, qui ont l'esprit préoccupé et qui travaillent souvent au delà de leurs forces. Si, à certaines heures du jour, ils entrent dans un bar pour absorber rapidement un ou plusieurs *coktails*, ils se disent à eux-mêmes, pour se justifier, que cet alcool leur est nécessaire, qu'il va être comme un coup de fouet salutaire pour leur cerveau et tout leur organisme, et que, grâce à ce stimulant, ils pourront arriver à bout de leur tâche. Leur tort, c'est de recourir à ce remède quand le travail est achevé, c'est d'aller passer de longues heures dans leur cercle, le soir après le repas, et de chercher dans l'ivresse

un délassement des fatigues de la journée. Si j'en crois ce qui m'a été répété bien souvent par des témoins dignes de foi, c'est là le péché mignon de beaucoup d'Américains qui appartiennent aux plus hautes classes de la société et qui ne se jugent pas déshonorés parce que, deux ou trois fois par semaine, ils sont ramenés chez eux à peu près ivres morts par les domestiques du cercle.

Enfin, ce qui, à mon avis, constitue la meilleure des circonstances atténuantes au profit des Américains, c'est la mauvaise qualité des boissons qu'ils absorbent. Le vin leur étant à peu près inconnu, au moins dans la pratique de la vie, ils ne prennent, à leurs repas, que de l'eau glacée qui est détestable pour l'estomac et sans principes fortifiants ; aussi, pour faciliter la digestion, sont-ils presque obligés de se rabattre sur des alcools falsifiés, tels que le whisky ou le gin, sorte d'eau-de-vie de grains, assez semblable, pour l'âcreté, à nos marcs de cidre. Toutes ces liqueurs, absorbées souvent à haute dose, leur brûlent les entrailles comme un puissant corrosif, détraquent leur système nerveux, et les conduisent parfois jusqu'au *delirium tremens*. De si fâcheux effets ne se manifestent pas chez tous; on a cependant le droit de répéter le vers de La Fontaine :

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.

Les riches aussi bien que les pauvres, les gens instruits aussi bien que les illettrés, les femmes aussi bien que les hommes, toute la nation pratique, à des degrés divers, le culte cher à Bacchus.

Il faut même avouer que cette plaie de l'ivrognerie n'épargne pas plus les catholiques que les protestants; c'est bien plus une question de race qu'une question de religion. Les Français et les Italiens qui sont établis là-bas échappent assez généralement à ce fléau, à cause de leur sobriété originelle; les Allemands présentent déjà une moindre force de résistance; mais, chez les Irlandais, on peut dire que le mal est pour eux une seconde nature. S'il faut en croire les méchantes langues, et surtout les protestants, les prêtres irlandais n'ont aucune horreur pour leur liqueur nationale, et ils en permettent l'usage avec une indulgence sans limites, témoin ce discours d'un curé irlandais à ses ouailles :

« Mes chers amis, je ne veux pas être un censeur trop rigide de votre conduite, je n'ai pas l'intention de forcer la note ni d'outrer la doctrine. Je ne suis pas opposé à l'usage du petit verre. Je n'en condamne que l'abus. En pareille matière, il faut tenir compte de nos mœurs, et avoir égard à la faiblesse humaine. Notre pays est brumeux, et en vous levant avec la perspec-

tive d'une journée de dur travail, rien de plus naturel que de prendre un verre de gin ou de whisky. Après votre déjeuner, qui n'est pas, hélas! toujours fort substantiel, je ne vois pas l'ombre d'un inconvénient à ce que vous preniez un autre verre de whisky... A onze heures, au moment où les riches Anglais dégustent leur apéritif, il y aurait injustice à vous refuser un troisième verre.

« Pour rien au monde, je ne voudrais dénoncer comme un abus l'habitude que nous tenons des ancêtres de finir le dîner par un verre de la liqueur nationale. Après le thé de cinq heures, prenez encore un verre de whisky, et de même, cela va sans dire, après votre souper. Au moment de vous mettre au lit, quand vous avez dit vos prières, peut-on voir du mal à ce que vous preniez, pour vous endormir, un dernier verre de whisky? Mais, de grâce, n'ayez pas toute la journée le verre à la main! »

Je n'ai pas entendu moi-même cette jolie allocution; je serais même porté à croire qu'elle a été inventée de toutes pièces par la malignité de quelque chroniqueur anglais. Mais ce que je puis certifier, c'est que, dans certaines paroisses des États-Unis, les conseils du brave prêtre irlandais ne seraient pas une satire, mais au contraire une exhortation pleine de sagesse, et encore risquerait-il de ne pas être obéi par un bon nombre de ses paroissiens!

L'abus des liqueurs fortes est donc indéniable chez le peuple américain. Une chose le prouve mieux que toutes les histoires fantaisistes qu'on pourrait raconter à ce sujet, c'est la multiplicité des sociétés de tempérance qui pullulent sur tout le territoire. Le fléau fait partout des ravages: aussi a-t-on essayé de le conjurer à tout prix, et partant de ce principe qu'il est plus facile de s'abstenir de toute liqueur forte que d'en user modérément, on a prêché partout l'interdiction des boissons fermentées. De là sont nées les sociétés de tempérance. Elles sont protégées par la loi, encouragées par les grands industriels et les commerçants, et réglées dans leur fonctionnement par des pasteurs protestants ou des prêtres catholiques.

Le cardinal Gibbons et Mgr Ireland se sont faits les apôtres chaleureux de la tempérance, et, chaque fois qu'ils prennent la parole devant des assemblées populaires, ils ne manquent pas de s'élever contre le vice national. On dit même que l'archevêque de Saint-Paul, joignant l'exemple au précepte, s'est engagé publiquement à ne boire ni vin ni liqueur, et qu'il a obtenu le même serment de ses prêtres. Ce serment s'appelle le *pledge*. Il est rare qu'une mission donnée dans une paroisse catholique par les religieux Paulistes ne se termine pas par un engagement solennel de la part des fidèles à

s'abstenir de toute boisson fermentée. Je me souviens qu'assistant un jour à un sermon de clôture prêché par un Pauliste, dans une église du Connecticut, je reçus, comme tout le monde un petit papier à souche contenant la formule du *pledge*. On me permettra de la reproduire ici : « Pour l'amour de Dieu et pour le bien de mon âme, je promets de m'abstenir de toute boisson *empoisonnée*, pendant tant d'années. » Chaque fidèle était invité à mettre sa signature au bas de ce carton, à détacher le coupon qui en était le double et à le porter au missionnaire comme preuve de l'engagement pris.

Le missionnaire, en échange du coupon, remettait aux paroissiens un ruban bleu frangé d'or qui devait être comme l'insigne de leur nouvelle dignité. En sortant de l'église avec leur ruban, ces braves Irlandais avaient la figure épanouie de joie et de fierté, et je suis bien sûr que si, à ce moment, un camarade leur avait proposé d'aller boire un petit verre, ils l'auraient fort mal reçu.

Mais, hélas ! la fragilité humaine est extrême et je me rappelle que, quelques jours après, les rubans bleus me paraissaient plus rares dans les rues de la paroisse. On racontait même que certains cabaretiers avaient poussé la malice jusqu'à acheter à beaux deniers comptants le ruban de plusieurs clients, et dame ! une fois

l'insigne parti, les belles résolutions prises pendant la mission s'étaient également évanouies.

Mais il faut rendre justice aux catholiques américains qui retombent dans le péché d'ivrognerie, ce n'est jamais sans remords. Le samedi suivant, quand ils se présentent à leur curé pour la confession, ils s'accusent avec humilité d'avoir rompu le *pledge,* et cet acte, à leurs yeux, prend la gravité d'un parjure. Tout naturellement le prêtre les absout et les encourage à être plus fermes à l'avenir. Il leur fait faire ensuite un nouveau serment et ils recommencent une vie nouvelle, qui n'est pas toujours, comme bien on pense, exempte de toute rechute.

Il n'y a pas que les prêtres catholiques qui prêchent la tempérance : il y a encore des laïques qui se sont fait de ces sortes de discours une véritable spécialité; ils sont les orateurs officiels de la tempérance. La profession ne doit pas être dépourvue d'avantages, car ces orateurs sont, paraît-il, assez nombreux, et il est rare que chaque État n'en compte pas plusieurs qui jouissent d'un certain renom. Il m'a été donné d'en entendre un dans la petite ville de Manchester, près de Hartford. C'était le célèbre M**. Ses discours sur la tempérance lui avaient acquis une véritable notoriété, et il est à croire que s'il continue son métier pendant quelques années encore, il pourra se retirer avec

d'assez jolies rentes. Le jour où il vint à Manchester, il y avait grand émoi dans la ville; les habitants, catholiques ou protestants, se rendirent en foule au temple méthodiste où devait avoir lieu la conférence. J'y allai comme tout le monde, et je ne fus pas peu surpris de voir, au premier rang de l'assistance, le prêtre catholique de la paroisse.

Je ne pus m'empêcher d'admirer la magnifique prestance de l'orateur et son ton chaleureux et convaincu. Je ne saisissais pas toutes ses paroles; mais je me souviens qu'à certain moment, après avoir fait un tableau saisissant des ravages de l'ivrognerie, il se tournait brusquement vers sa femme qui était à quelques pas de lui, et lui disait avec une grande douceur dans la voix : « N'est-ce pas, Maggy, que c'est vrai ce que je dis là? » Et l'excellente dame, ainsi prise à témoin, opinait du bonnet, ou plutôt du chapeau, à la grande satisfaction de tout l'auditoire.

La conférence terminée, on fit la quête qui, paraît-il, fut fructueuse pour l'orateur, et chacun rentra chez soi, pleinement convaincu que l'ivrognerie est un vice affreux; mais il n'est pas téméraire de penser que plusieurs, avant de se mettre au lit, absorbèrent un verre de whisky pour affermir leur résolution de ne plus jamais boire.

Il paraît que les orateurs de la tempérance ne prêchent pas toujours d'exemple; on m'a même raconté, au sujet de ce M** une bien jolie anecdote. Un jour qu'il avait été particulièrement éloquent et qu'il s'en retournait à la gare, escorté de ses admirateurs, il se rappelle tout à coup qu'il a oublié son pardessus à l'hôtel. Des amis empressés courent le lui chercher et le lui rapportent juste au moment où le train va partir. M** veut endosser son vêtement avec trop de précipitation, et voilà que le maladroit laisse tomber d'une de ses poches un flacon de whisky. On devine le scandale! L'orateur n'eut que le temps de sauter dans le wagon; mais il n'échappa point aux huées et aux quolibets de ceux-là même qui, quelques intants auparavant, l'avaient si chaleureusement applaudi. Il est à penser que, depuis, il n'est plus revenu dans cette ville, et je conviens qu'il est bien difficile de l'en blâmer.

## III

J'ai dit plus haut combien les Américains sont profondément religieux. Malheureusement,

toutes ces pratiques extérieures dont ils sont si fiers et qui d'ailleurs sont généralement sincères, n'excluent pas toujours chez eux une certaine hypocrisie.

On se rappelle comment je fus édifié sur le caractère des habitants de Toronto. « Ce sont tous des hypocrites ! » me dirent, par une coïncidence curieuse, un homme du peuple rencontré dans un parc public et le curé de la paroisse canadienne.

Sans rien vouloir exagérer, peut-être aurait-on le droit d'étendre cette appréciation à la plupart des Américains. A la différence des Français, qui sont fanfarons et qui affichent parfois des vices qu'ils n'ont point, les Américains dissimulent soigneusement, sous un masque de correction et de *respectability*, comme ils disent, une foule de travers, de défauts et même de vices, qui sont loin d'être brillants. Il semble qu'en toute chose ils tiennent par-dessus tout à sauver les apparences ; mais, cette précaution étant prise, ils sont, sur beaucoup de points, extrêmement accommodants. Ce n'est pas à eux qu'on adressera le reproche d'être cyniques, ils ont pour la décence et la tenue extérieure un véritable culte ; mais j'ai pu me convaincre que le diable n'y perdait rien. C'est ainsi qu'ils appliquent d'une façon presque féroce la loi qui prescrit le repos du dimanche. Bêtes et gens,

tout chôme ce jour-là, y compris les bateaux à vapeur, les voitures et même les tramways électriques; seulement, derrière les volets hermétiquement clos, on entend parfois le bruit du marteau ou de quelque autre outil de travail.

Le repos est tellement obligatoire, le dimanche, qu'il est interdit ce jour-là, même aux enfants, de jouer une partie de *crocket* ou de *tennis*; la seule distraction qui soit permise, c'est d'aller aux offices et de se promener gravement le long des rues. Mais les mêmes gens qui sont impitoyables pour proscrire tout amusement légitime, s'enferment chez eux, en tête-à-tête avec une bouteille d'alcool, et ils ne cessent l'entretien que lorsque la bouteille est vide ou qu'ils sont eux-mêmes en état d'ébriété. De par la loi, les cabarets sont rigoureusement fermés le jour du Seigneur; de grandes persiennes en fer ou en bois masquent complètement la devanture de tous les bars; mais personne n'ignore que, par derrière, il y a une petite porte, toujours ouverte, par laquelle se faufilent les buveurs de profession. De cette façon, nul n'a le droit de se plaindre, puisque la loi est respectée, au moins extérieurement.

Qui ne sait, enfin, que le bon ton et les convenances interdisent à tout le monde, et surtout aux femmes et aux jeunes filles, l'usage du vin et même de l'eau rougie? On ne boira donc que

de l'eau glacée ou quelques gorgées de thé pendant le repas ; seulement, on l'a vu, rentrées chez elles, ces charmantes puritaines tirent du fond de leur malle ou de leur armoire à linge, une bouteille de whisky ou de brandy qu'elles ont mise en réserve pour leur usage personnel. Certes, la respectabilité est en soi une excellente chose ; mais je ne sais si, à tout prendre, nos airs fanfarons et notre légèreté proverbiale de conduite et de langage ne valent pas mieux que ce pharisaïsme et cette hypocrisie. Après tout, quand on lit l'Évangile, on constate que Jésus-Christ, qui était si bon et si miséricordieux pour toutes les faiblesses, n'a eu de paroles sévères que pour les Pharisiens. Voilà qui, au Jugement dernier, sera pour les Français une circonstance très atténuante, et j'ai idée que le souverain Juge leur pardonnera bien des choses en considération de leur franchise.

## IV

Est-ce là tout, et le bilan des défauts ne comprend-il pas autre chose? J'aurais grande envie de laisser dans l'ombre un autre point qui est

plus délicat encore ; mais à quoi bon ? Puisque j'y suis, autant vaut pousser la franchise jusqu'au bout.

Que faut-il donc penser de la probité américaine ? Je me reprocherais de ne pas en dire deux mots.

Il y a quelques années, le général Boulanger faisait partie d'une délégation française envoyée aux États-Unis pour la célébration de je ne sais plus quel centenaire. Un matin, le général, qui logeait au Continental Hotel, à Philadelphie, avec d'autres délégués du gouvernement français, fut éveillé par un léger bruit dans sa chambre. En ouvrant les yeux, il aperçut un individu qui était en train de s'approprier une montre et une bourse placées sur une table. Sauter à bas du lit, tirer l'épée et en menacer l'intrus, fut l'affaire d'un instant. En même temps, accourait à l'appel le colonel Lichtenstein, qui couchait dans la chambre voisine, et tous deux maintenaient le gaillard prisonnier, en attendant l'arrivée d'un policeman. Après enquête, on reconnut que c'était un repris de justice fort dangereux, un professionnel qui avait fait de nombreux séjours dans les prisons de New-York et de Philadelphie.

Le général rit bien de l'aventure. Les représentants du gouvernement américain qui accompagnaient la délégation française le féli-

citèrent cordialement de son courage et de sa présence d'esprit. « Maintenant, lui dit l'un d'eux, vous pouvez retourner en Europe, vous connaissez l'Amérique !... »

Le trait est vif, surtout dans la bouche d'un Américain. Il est clair que l'anecdote ne suffit pas pour avoir le droit de mettre en cause l'honnêteté de tous les Yankees. Ce sont là des faits qui se produisent partout, et, en tirer une conclusion générale serait pratiquer trop librement le : *ab uno disce omnes*.

Je crois pourtant qu'à cet égard l'Amérique rendrait des points à la vieille Europe. On peut même dire que sur cette terre où toutes les audaces sont en honneur, le vol s'élève presque à la hauteur d'une institution.

Là, plus que partout ailleurs, malheur aux naïfs ! Ils sont dupés et dépouillés avec une dextérité surprenante. Le fameux écriteau : *Prenez garde aux voleurs !* qu'on trouve parfois en France dans les endroits publics, n'a nulle part plus de raison d'être qu'aux États-Unis. En bateau, en wagon, en tramway, à l'hôtel, à l'église, partout, il est bon de tenir son argent en lieu sûr ; cesser de veiller un seul instant, c'est s'exposer à être abominablement volé ! Dans un pays où des trains entiers sont arrêtés, où des centaines de voyageurs sont dévalisés par quelques bandits, on juge si les simples par-

ticuliers ont lieu de trembler pour leur porte-monnaie et même pour leur vie !

Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ; la question est de savoir si, dans les relations sociales, c'est toujours le souci de l'honnêteté qui anime les Américains.

Eh ! bien, je ne crois pas qu'ils aient à cet égard les mêmes scrupules que nous. Je n'en veux pas d'autre preuve que leur maxime favorite : « Faites de l'argent, honnêtement si vous pouvez, mais si vous ne pouvez pas, faites de l'argent, par tous les moyens possibles. *Make money, honestly, if you can, but if you cannot, make money any way.* »

On devine les conséquences auxquelles peut conduire l'application d'un pareil principe. C'est évidemment parce qu'ils ne trouvent pas le moyen de gagner honnêtement de l'argent que les voituriers et les hôteliers traitent si durement leurs voyageurs. C'est aussi sans doute, pour obéir à la même nécessité qu'après vous avoir donné un renseignement quelconque sur une rue ou sur un magasin, l'individu que vous aurez consulté vous tend la main en vous disant : « *Five cents.* Vous me devez cinq sous ».

Je laisse de côté la corruption politique qui se pratique là-bas sur une tout autre échelle qu'en France : je ne veux rien dire non plus des spéculations financières, des coups de Bourse ni

de ces vastes accaparements sur les viandes, les blés ou les pétroles, opérations délictueuses au premier chef qui, en France, aboutiraient à la cour d'assises. Pour donner une esquisse exacte de ces mœurs publiques, il faudrait avoir fait en Amérique un séjour beaucoup plus prolongé que le mien. Mais, dans la vie quotidienne, on constate, pour ainsi dire, à chaque instant, que la probité commerciale n'existe pas. Entrez dans un magasin : jamais de prix fixe. Le marchand, s'il le peut, vous fera payer un objet le triple de sa valeur réelle ; il n'y a là pour lui qu'une question d'habileté professionnelle. Les Américains partent de ce principe, que lorsqu'on achète quelque chose, on doit en savoir la valeur précise. Si vous l'ignorez, tant pis pour vous, et si dans l'achat, vous êtes dupe, ce n'est pas au vendeur, mais à votre ignorance qu'il faut vous en prendre. On le voit, c'est là du pur maquignonnage, et je suis porté à croire que, dans ce pays, les parents ne chargent pas leurs enfants de faire les menues emplettes domestiques, comme en France ; ou plutôt je me trompe : en Amérique, les enfant sont déjà des hommes d'affaires accomplis, et la naïveté ne semble pas être leur défaut dominant, témoin cette anecdote typique qui me fut contée par un père vantant avec orgueil les qualités précoces de son fils Willy, âgé de dix ans à peine.

C'était vers la Noël. Un ami de la maison avait apporté pour chacun des enfants un sac de bonbons. Quand, Willy eut bien regardé son sac de bonbons dans tous les sens, sans toutefois l'avoir ouvert :

— Dis donc, ami Jack, fit-il en s'adressant à celui qui lui avait apporté le cadeau, c'est pour moi, bien pour moi, ces bonbons-là, n'est-ce pas? Tu me les donnes ?

— Mais oui, Willy, c'est pour toi. Je te les donne.

— Alors, puisque c'est à moi, ami Jack, je te les vends pour 20 cents. »

Il fallait entendre le père citer cette répartie de son fils : il en était émerveillé.

Il est manifeste que l'éducation ainsi comprise ne doit pas prédisposer les Américains à se laisser jouer en affaires. Mais se préoccupe-t-on de leur inculquer avec le même soin le culte de la probité ? Je crains qu'ils ne s'habituent de bonne heure à envisager la vie comme une lutte dans laquelle la victoire appartient, non pas à celui qui est le plus honnête ou le plus vertueux, mais à celui qui est le plus habile. Or, de tels enseignements, surtout quand ils sont appuyés d'un nombre infini d'exemples, sont terriblement préjudiciables aux scrupules et aux délicatesses de la conscience.

## V

Il me reste à signaler un dernier trait du caractère américain ; celui-ci n'a rien à voir avec la morale, mais c'est peut-être le trait qui frappe le plus les étrangers ; je veux dire l'absence de goût artistique.

Il est incontestable que ce peuple, qui ne compte pas plus d'un siècle d'existence, a fait, en si peu de temps, de véritables prodiges; mais, quand on l'examine d'un peu près, on est forcé de reconnaître qu'il n'a pris de la civilisation que les côtés purement extérieurs et matériels. Il lui manque et il lui manquera probablement longtemps encore, cette finesse de l'esprit qui prend plaisir aux spéculations élevées, et ce sens des choses d'art qui contribue, pour une si large part, à l'embellissement et au charme de la vie.

Voyez les Américains de classe moyenne : ils sont très habiles en affaires, très positifs jusque dans leurs coups d'audace, parfois même très généreux, surtout lorsque leur vanité y est intéressée; mais si les circonstances

vous mettent en relations avec eux, vous constatez combien leur éducation est rudimentaire. Leur parler est souvent grossier, leurs manières sont frustes et, avec leur manie de se balancer perpétuellemeut dans un *rocking chair*, ou de lancer à tout propos des jets de salive noire dans l'inévitable crachoir que vous rencontrez partout, vous éprouvez au dedans de vous-même une secrète répugnance pour leurs allures plus que libres et leur absolu sans-gêne.

Quand on étudie les vrais Yankees au point de vue intellectuel, c'est une autre déception. Ils sont tous instruits, en ce sens qu'ils ont tous cette somme de connaissances qui est indispensable pour faire son chemin dans la banque, le commerce ou l'industrie ; mais si le hasard de la conversation vous amène sur un sujet d'histoire, de littérature ou de philosophie, vous êtes stupéfait de leur ignorance. On ne saurait trop le faire remarquer, ce peuple, chez lequel l'instruction élémentaire est si universellement répandue, ne compte peut-être encore ni un grand écrivain ni un poète de premier ordre, ni un philosophe original. A force de chercher en toutes choses l'utilité immédiate, il semble que la nation américaine ait mis en fuite l'idéal, sans lequel il n'y aura jamais de chef-d'œuvre.

Enfin, considérez l'installation matérielle des Américains, voyez leur outillage, vous serez

frappé de tout ce qu'ils ont dû déployer d'énergie, de souplesse et d'ingéniosité pour exploiter leur vaste territoire et le rendre habitable. Mais que de choses encore ils ont à faire ! Leurs usines, leurs ateliers, leurs magasins et même leurs habitations privées sont construites à la hâte, je devrais dire à la diable, avec de la brique, du fer et du bois. Dans l'aménagement intérieur, on a tout prévu pour répondre aux besoins multiples des propriétaires ; mais tout cela porte toujours le caractère du provisoire comme si les constructions hâtives allaient être jetées à terre le lendemain.

Les rues des villes sont sales, mal pavées et mal entretenues ; les routes qui relient les villes entre elles sont semées de fondrières, et elles déshonoreraient nos plus humbles villages ; et quant aux chemins de fer, si le matériel roulant est généralement bon, supérieur même, on reste absolument stupéfait du mauvais état des lignes de la laideur des gares et des dangers de toute sorte que court la vie des voyageurs. Les voies ferrées ne sont protégées par aucune barrière ; les trains s'engagent souvent sur des ponts rudimentaires qui font redouter à chaque instant une catastrophe ; la catastrophe se produit même très souvent, mais personne ne se plaint. On aurait trop à faire, en vérité, et que deviendraient les actionnaires, si les Compagnies de

chemins de fer étaient obligées de pourvoir à tout !

Jamais non plus, vous ne verrez un pont ou une gare qui soient tant soit peu ornés. Aussi, quand on cause avec des ingénieurs américains, ils ne cachent pas leur peu de goût pour les travaux d'art de leurs confrères français, « Dans notre pays, disent-ils, ces choses-là *ne payeraient pas.* » Et l'argument leur paraît sans réplique.

Il n'est donc pas surprenant que leur éducation artistique soit encore tout à fait en retard. Leurs monuments, qu'ils ont élevés à coups de millions, donnent la sensation du grand, ou plutôt de l'énorme, mais il y manque toujours la grâce, la finesse, en un mot, ce qui constitue le véritable cachet artistique. Ils peuvent se glorifier de leur Capitole de Washington : il est probable qu'il s'écoulera bien du temps encore avant qu'ils soient en mesure d'offrir à notre admiration un bijou délicat comme la Sainte-Chapelle. Tel qu'il est aujourd'hui, le peuple américain est un peuple de mécaniciens fort habiles, mais il ne sera pas de sitôt un peuple d'artistes. Pour toutes ces raisons, je conclurai en disant que, si le peuple américain est celui qui, à l'heure présente, offre le plus d'intérêt à l'observateur, et si, au cours de mon voyage, j'ai été émerveillé de tout ce que je voyais, néanmoins, ce n'est pas en Amérique que je voudrais vivre. Qu'on

y aille pour faire fortune ou pour se mettre au courant de toutes les inventions pratiques, rien de mieux ; sur ce double terrain des affaires et des inventions, le peuple américain est un maître incontesté. Mais, s'il s'agit de s'arranger une vie commode, agréable, et donnant satisfaction aux côtés les plus élevés de l'âme, comme aux exigences du corps, si, enfin, il s'agit de se créer quelque part une sorte de paradis terrestre c'est encore en France qu'on trouverait les meilleures conditions pour s'établir ; c'est même là le profit le plus clair qu'on retire de ces courses à l'étranger : on en revient avec un patriotisme plus éclairé. Il y a bien longtemps qu'on l'a dit : pour aimer la France ou plutôt pour bien la comprendre, il est bon de l'avoir quittée.

---

# TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Avant-propos. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . I

CHAPITRE I

DU HAVRE A NEW-YORK

Les adieux. — Visite de la *Touraine*. — Tempêtes et brouillards. — Gargantua à bord. — Arrivée du pilote. 1

CHAPITRE II

NEW-YORK

Visite de la santé et de la douane. — On débarque. — La vertu des fonctionnaires. — Les rues et le Métropolitain. — Le Parc central. — La cathédrale catholique . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 17

CHAPITRE III

CHICAGO

En route pour la *Reine des Prairies*. — Le chemin de fer américain. — *L'Auditorium Hotel*. — Détails culinaires. — Une messe payante. — Histoire de Chicago. — L'incendie de 1871. — Visite aux abattoirs. — Le massacre des Innocents . . . . . . . . . . . . . 33

CHAPITRE IV

LA FOIRE DU MONDE

La foule des visiteurs. — Duel entre New-York et Chicago. — L'Exposition sort de terre. — Les Palais. — Supériorité de la section française. — Défauts de l'Exposition : dimensions trop vastes et absence d'organisation. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 59

## CHAPITRE V

### LE NIAGARA

Pages.

Assurances contre les accidents de chemins de fer. — *Que d'eau, que d'eau!* — La Cave des Vents. — Excentricités dangereuses. — Une cousine apocryphe. — Les méfaits de la civilisation au Niagara. . . . . . . . 79

## CHAPITRE VI

### TORONTO ET MONTRÉAL

Traversée de l'Ontario. — Imprudence des cochers de Toronto. — Une ville anglaise et puritaine. — *Tous hypocrites!* — Les Sulpiciens de Montréal. — Une copie de Saint-Pierre de Rome. — Le pont Victoria. — La promenade de *Mont-Royal.* — Les rapides de *la Chine.* — Une visite à M. Mercier. . . . . . . . . . 95

## CHAPITRE VII

### QUÉBEC ET LES CANADIENS FRANÇAIS

Une visite à l'Université Laval. — Le Recteur. — Les bâtiments. — Les programmes. — Promenade à travers Québec. — Deux héros : Montcalm et Wolf. — Le drapeau de Carillon. — Bataille de la *Plaine d'Abraham.* — L'amour des Canadiens pour la France. — Le *Vieux Pays!* — Ils veulent rester Canadiens. . 121

## CHAPITRE VIII

### SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ

De Québec à Sainte-Anne. — La Cascade de Montmorency. — Histoire du Sanctuaire. — Une journée chez le curé de Saint-Péréol. — Pas de budget des cultes. — Popularité de la dîme. — Le catholicisme au Canada. — Influence du curé de Labelle. . . . . . . . . 125

## CHAPITRE IX

### LES DOMINICAINS DE SAINT-HYACINTHE

Pages

Un couvent de prédicateurs. — Un dimanche à Saint-Hyacinthe. — Les évêques canadiens et leurs coadjuteurs. — Organisation d'un collège. — La question des brevets. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 165

## CHAPITRE X

### BOSTON ET L'UNIVERSITÉ D'HARVARD

Un frère élégant. — Physionomie de Boston. — Engouement pour la science. — La métropole des Universités américaines. — L'éducation à Harvard. — Triomphe du *foot-ball*. — Entrée libre ! — Un cimetière bostonnien . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 176

## CHAPITRE XI

### LE RETOUR

Un avant-goût de la France à Manchester. — Hartford : son Capitole, sa cathédrale et ses bicyclettes. — Embarquement à New-York. — Tempête et catastrophe. — Les soirées à bord. — Un capitaine grincheux. — Insuffisance de la bibliothèque. — Une Américaine qui collectionne des autographes. — France ! — En route pour Paris. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 192

## CHAPITRE XII

### LA FAMILLE AMÉRICAINE

Sens restreint du mot famille. — Le *mari*. — La *femme* : ses exigences et sa tyrannie. — Insouciance, frivolité et gourmandise. — Le *garçon* : son éducation libérale et pratique. — Comment on parvient à la fortune. — La *jeune fille*. — Coquetterie et amour de la science. — Privilèges et liberté. — Les débuts dans le monde ; un mariage en bicyclette. — Divorce à volonté . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 211

## CHAPITRE XIII

### LES DOMESTIQUES ET LES NÈGRES

Pages.

Le *home*. — Luxe et simplicité. — Pourquoi les domestiques hommes sont si rares et si chers. — Les incartades des servantes irlandaises. — Les machines substituées aux domestiques. — Les nègres en chemin de fer, dans les hôtels et dans la rue. — La vengeance d'un marchand de cochons. . . . . . . . . . . . . . . . 242

## CHAPITRE XIV

### LE CARACTÈRE AMÉRICAIN. — LES QUALITÉS

La fusion des races. — Religion sincère et tolérance. — Amour acharné du travail. — Générosité, mais pas de charité, ni d'économie. — Respectabilité et décence. — Egards témoignés aux femmes . . . . . . . . . . . 272

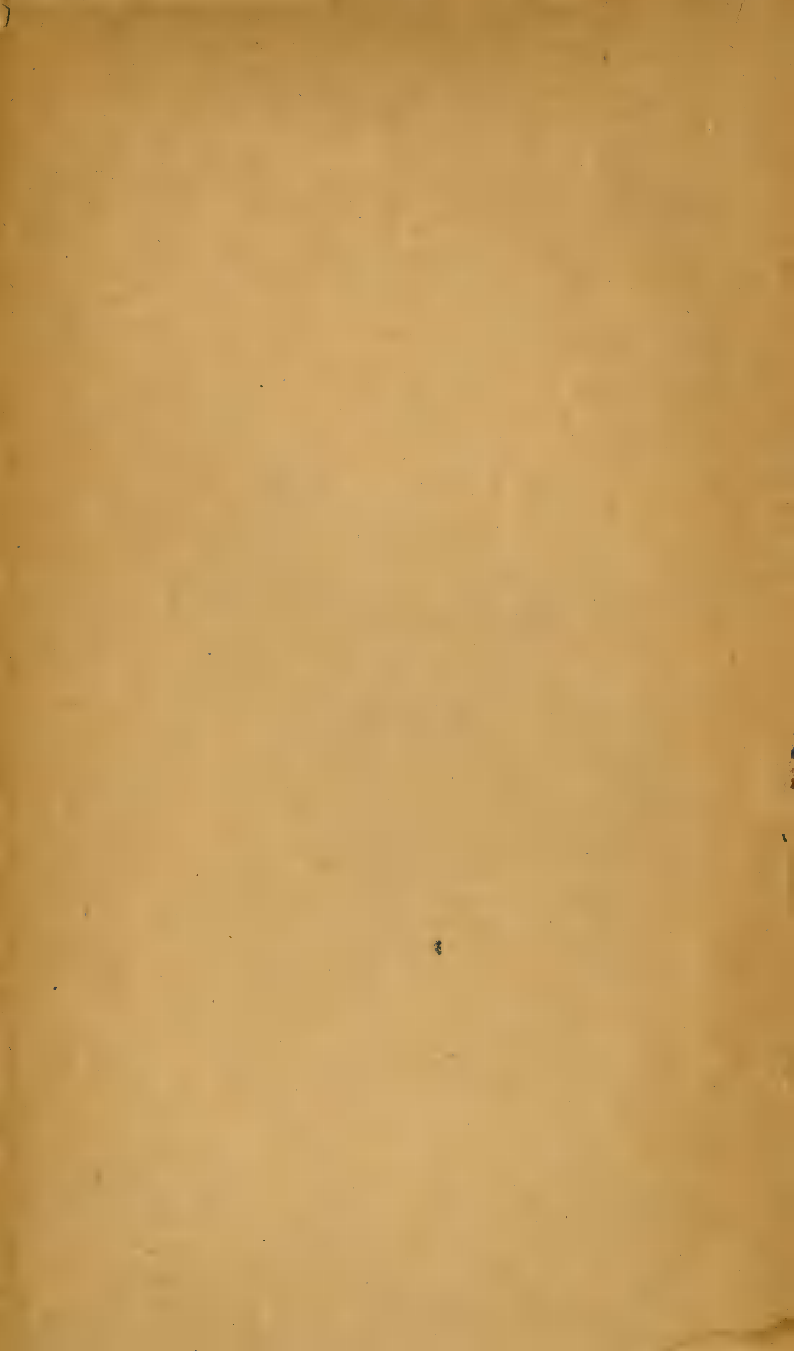
## CHAPITRE XV

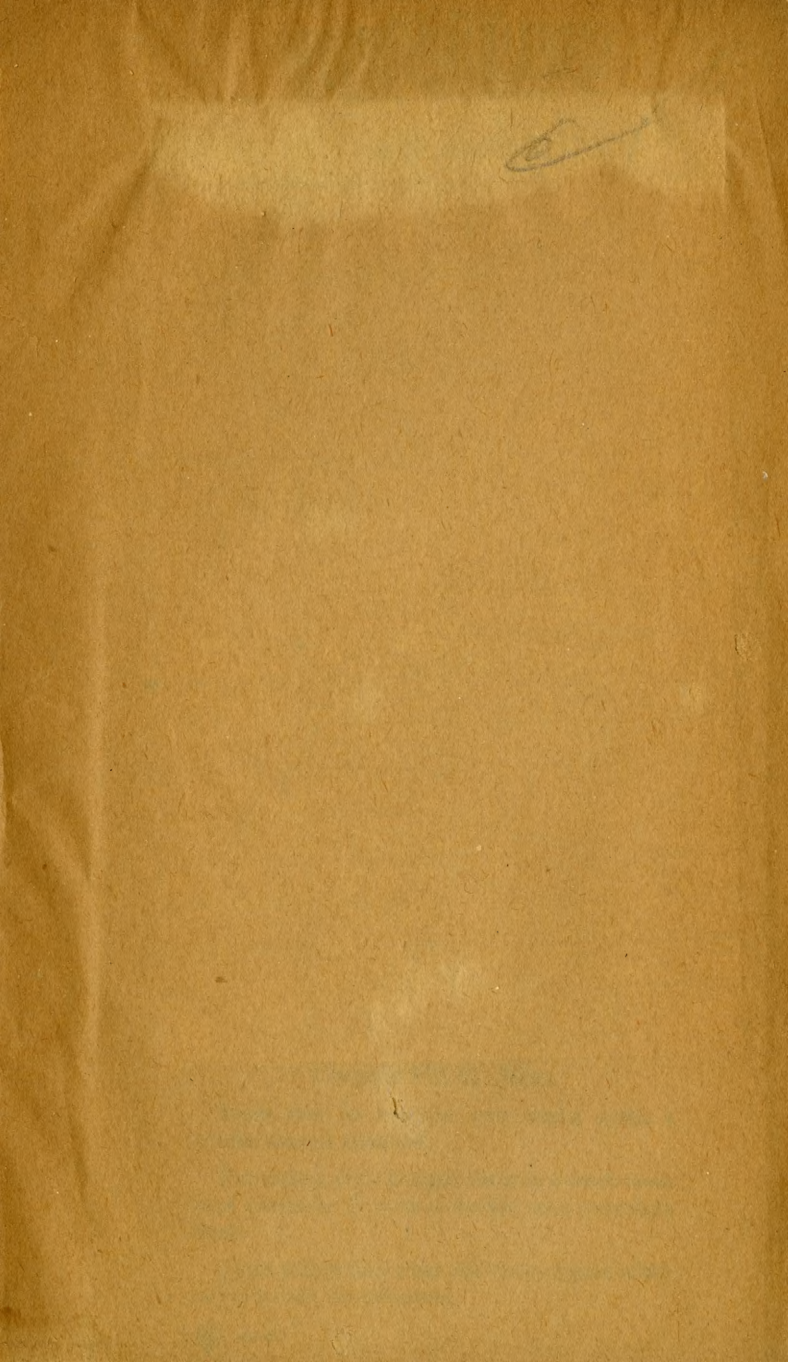
### LES DÉFAUTS

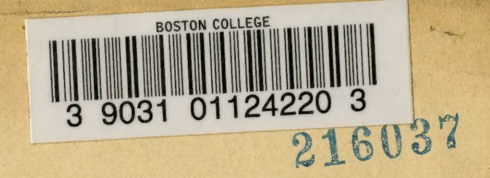
Orgueil et jactance. — L'ivrognerie, fléau national. — Insuffisance des sociétés de tempérance. — Le *Pledge*. — Tous des hypocrites ! — Comment ils pratiquent la probité commerciale. — Absence de goût artistique. — Vive la France ! . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 291

IMP. NOIZETTE ET C^ie, 8, RUE CAMPAGNE-1^re, PARIS.








BOSTON COLLEGE
3 9031 01124220 3
216037

PARIS
IMPRIMERIE NOIZETTE ET Cie
8, rue Campagne-Première, 8